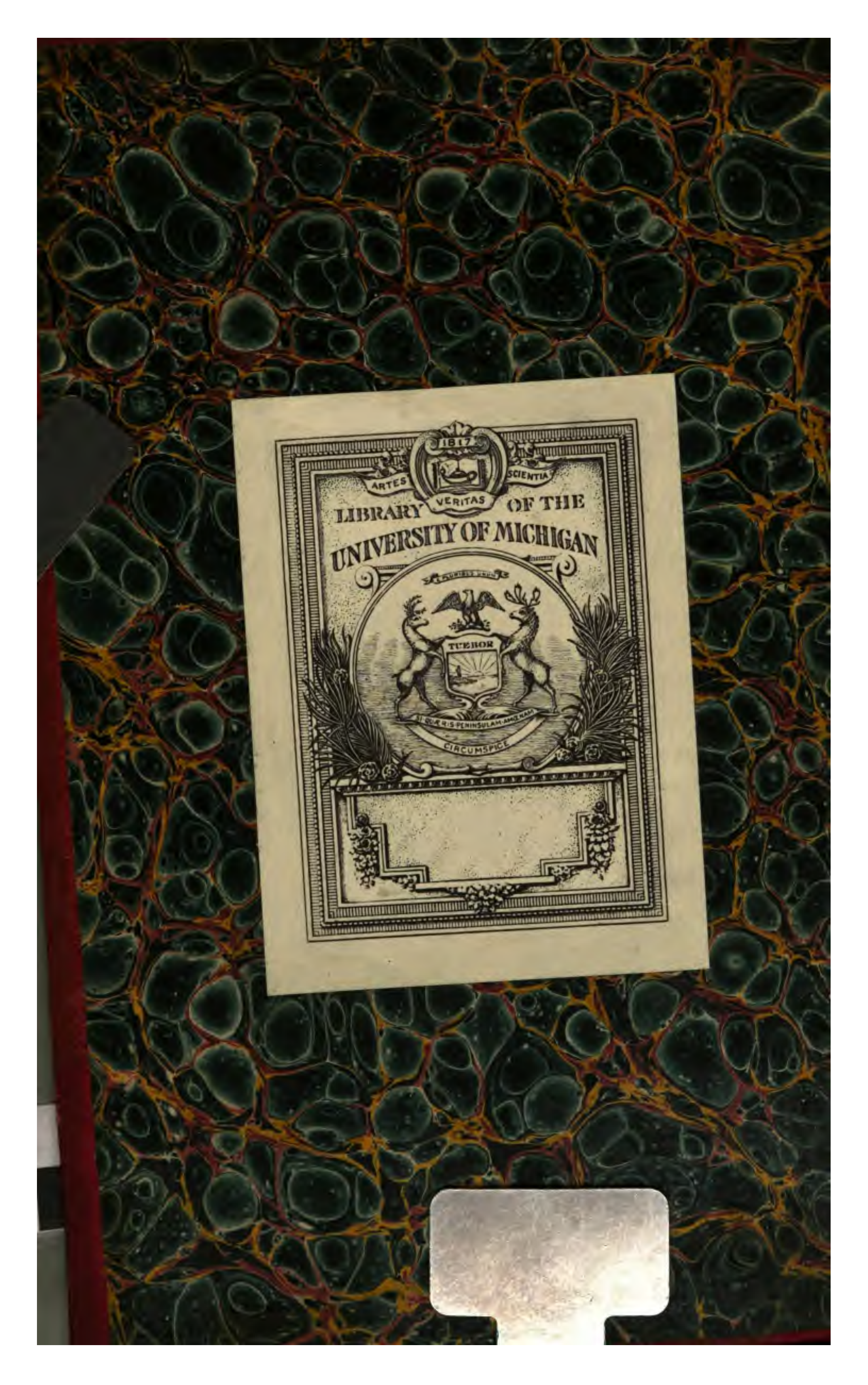

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1848.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1848.

1848

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1848.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de la Légion d'honneur; *Doyen de l'Académie.*

1813. M. DE LAMOTHE-LANGON (Léon), Membre de plusieurs ordres, ancien Membre du Conseil d'État impérial, ancien Sous-préfet de Toulouse, etc.

1816. M. DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Préfet, ancien Député; *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'État.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'appel de Toulouse; *Maître ès Jeux Floraux*.

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Officier de la Légion d'honneur, ancien Député; *Maître ès Jeux Floraux*.

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat, ancien Député.

1836. M. DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), ex-Ingénieur militaire, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse; *Maître ès Jeux Floraux*.

1838. M. DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile), *Secrétaire des Assemblées*.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe).

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Doyen à l'Académie d'Aix.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Conseiller à la Cour de Cassation, Officier de la Légion d'honneur.

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'École de Droit.

1847. M. DE VILLENEUVE-ARIFAT.

1847. M. PAGÉS de l'Ariége, ancien Député.

1848. M. DE LA JUGIE (Firmin).

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française.

1821. M. DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, à Saint-Gaudens.

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1849.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1848, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade, près de laquelle fut ensevelie Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1848.

L'*Épître à Jasmin*, par M. Viancin, de Besançon, a remporté le Prix.

L'Hirondelle, Ballade, par M. Pécontal, de Paris, a remporté le Prix.

L'Académie a, tous les ans, six Fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle

est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. C'est le prix affecté à la Fable ou Apologue (1).

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours en prose, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose de nouveau la question suivante, pour le concours de 1848 :

« *Quelle influence peut exercer sur le caractère et l'esprit* » *national, la prédominance des études scientifiques sur les* » *études littéraires?* »

Le concours sera ouvert du 15 janvier au 25 février 1849 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (2) de chaque ouvrage à *M. de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. *Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur;* mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure

(1) Ce Prix a figuré pour la première fois en 1846 dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé, cette même année, par M. Boyer, de Toulouse, Président à la Cour de Cassation.

(2) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*. Chaque copie de chaque pièce devra être écrite sur une feuille ou cahier séparé.

Les ouvrages seront reçus chez le Secrétaire perpétuel, tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf heures à midi, depuis le 15 janvier jusques au 25 février.

du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement au Secrétaire perpétuel, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée ci-dessus, ne seront pas admis au concours.

Les fonctionnaires publics, les membres de l'Université, les notaires et les négociants résidant à Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi la satire; les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes dans le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le prix serait réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de com-

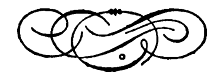
position après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Épître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs, autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.



RECUEIL DE 1848.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS,

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

CHANT ITALIEN,

ODE

Présentée au Concours.

> Nous désirons que les Princes à qui le Seigneur a donné la puissance, gardent la loi de la justice, ne cessent jamais de travailler au bonheur et à la prospérité de leurs peuples.
>
> Paroles de Pie IX.

Quelle est, au bord des mers, quand l'azur se dévoile,
Cette femme inclinée, abandonnant son voile
Aux joyeux caprices du vent?
Sa main voluptueuse et de joyaux parée
Épanche les parfums de son urne dorée,
Et son cœur soupire en rêvant.

Ainsi que Madeleine, à sa dernière fête,
Du sein de son erreur, aux pieds du grand Prophète
Traînant son cœur faible et brisé;
Un jour elle se livre au plaisir qui l'enchante,
Et le soir elle implore, avec sa foi touchante,
Le Christ qu'elle avait délaissé.

C'est toi, belle Italie! ô terre enchanteresse,
Qu'un ciel ivre d'amour, comme une fleur caresse,
Que l'art couvre de perles d'or.....
Sous ta couronne, hélas! se cache un front esclave;
En vain, comme un collier, tu portes ton entrave:
Elle a brisé ton noble essor.

Ame des nations, grande âme qui respire,
La Liberté n'a point frappé ton jeune empire
D'un écho magique et brûlant.
Pourtant, autour du monde, à travers la tempête,
Elle passe en chantant, semblable à la trompette
Autour de Jéricho tombant.

Si tu l'as vue un jour luire comme une flamme,
Ce ne fut qu'un éclair..... l'éclair de cette lame
Que brandit un soldat français;
Et quand, pour t'affranchir, sur ta rive alarmée,
Des hauteurs du Simplon, fondit la grande armée,
Sous sa gloire tu gémissais.

C'est que la Liberté, pour être sainte et forte,
Marche seule, sans casque et sans bruit de cohorte;
Le sein du peuple est son berceau.
Quand l'étranger la touche, aussitôt violée,
Elle s'enfuit, cachant sous sa tête voilée
La honte de ce dernier sceau.

O terre des beaux-arts! ô terre des grands hommes!
Qui te réveillera dans la nuit où nous sommes?
Quel bras secouera ton sommeil?
Assis sur ta poitrine, un gigantesque empire
Ose te mesurer l'air que ton souffle aspire,
Et ta lumière, et ton soleil.

Et comme on vit du Christ la tunique sacrée
Par d'avides soldats ternie et déchirée;
        Mère immortelle des tombeaux,
Ton antique unité, si puissante et si fière,
S'est brisée en sa chute.... et chaque main princière,
        Pour domaine a pris tes lambeaux.

Qui te réveillera?..... Né de tes nobles guerres,
Le Peuple roi n'est plus..... et vingt siècles vulgaires
        Ont outragé son souvenir.
En vain les Pellico, ces voix qui dans les âges
Vont retentir au loin, comme de sourds orages,
        T'ont redit l'hymne d'avenir.

Qui te réveillera?..... Terre, terre, silence!
Un rayon lumineux du mont sacré s'élance,
        Couronnant son dôme noirci.....
Comme au Thabor, avant les douleurs du Calvaire,
Dieu brilla sur le monde, un front doux et sévère
        Apparaît, criant: — Me voici!

C'est toi, fils du Seigneur, toi, Pontife suprême,
Qu'une royauté sainte a marqué de son chrême,
        Colonne aux divins fondements;
Quand tu priais, rêveur, au fond des basiliques,
Le vent, écho des vœux et des clameurs publiques,
        T'a porté des gémissements.

Ton cœur ému tressaille..... Ouvrant des bras de père
A cette nation en deuil, tu dis : — Espère......
L'autel catholique est debout.
Là, comme en l'arche sainte, infaillible refuge,
Le droit des souverains et des peuples se juge;
Sa force invisible est partout.

Comme Pierre, sur mer, marchant les mains guidées (1),
Tu marches triomphant sur le flot des idées;
Des princes tu bornes les lois :
Brisant le joug, tu rends au peuple son cœur d'homme;
Il sent.... il pense.... il vit, et l'univers te nomme
Ame du siècle et chef des rois.

Et l'Italie entière, à ton seul geste émue,
Comme un mort, rappelé du sépulcre, remue;
Assise alors sur son séant,
Secouant de son front la poudre des années,
Elle voit la Justice et la Foi prosternées
L'aider à sortir du néant.

Peuple heureux! ce n'est point cette Liberté folle
Qu'enfante la fureur quand tout culte s'envole;
Ce n'est point cette Némésis
Qu'un jour la France vit siffler dans ses colères,
Étreignant dans les nœuds des serpents populaires
L'autel, le trône de Clovis.

---

(1) L'Evangile nous dit que Pierre, d'après le commandement du Seigneur, marcha sur la mer pour aller vers lui; et comme il se sentit agité par le mouvement des flots, il eut peur. Jésus alors lui tendit la main, et le guida vers le rivage.

Ici, touchant accord, les têtes couronnées,
Saluant l'avenir dans de saints hyménées,
S'unissent aux fronts plébéiens;
Et les mains dans les mains, on fraternise, on crie:
Honneur aux rois, au peuple; amour à la patrie;
Égalité des cœurs chrétiens.............
....

Pontife, gloire à toi..... De ta ville, où se traîne
L'ombre de sa grandeur dans son manteau de reine,
Tu fis jaillir l'éclair divin.
C'est qu'un passé de gloire a sacré tes murailles,
Et que les fils de Rome, au fond de ses entrailles,
N'ont pu vivre et mourir en vain.

Le ciel a déposé dans ton cœur magnanime
Plus que le sang d'un homme..... un dévouement sublime
Aux douleurs de l'humanité.
L'Église, en te faisant, par un mystère auguste,
Héritier du martyre et des vertus du Juste,
Mit dans tes mains l'éternité!



O'CONNELL,

ODE

Présentée au Concours.

> Pour cette lutte qui s'achève,
> Que la vérité soit ton glaive,
> La justice ton bouclier.
> Va ! dédaigne d'autres armures,
> Et si tu reçois des blessures
> Nous les couvrirons de lauriers !
>
> LAMARTINE.

POËTES, dont la harpe aux cordes sympathiques
Ne vibre qu'à l'écho des chants patriotiques ;
Artistes dont la main donne un sacre éternel ;
Vous tous, cœurs généreux, que l'univers renomme,
Venez.... venez.... le siècle a perdu son grand homme !
Oh !. venez chanter O'Connell....

Son berceau, nid d'aiglon, aux rives Irlandaises
Ne trouva qu'un air froid et de mornes falaises,
Dont les flots asservis dessinaient le contour.
Albion, sœur fatale, aux fureurs excitée,
Étreignait fortement la plage ensanglantée
Dans ses deux serres de vautour.

Pourtant, dès son enfance, en des îles lointaines,
A tous les Océans, des voix Américaines
Jetaient avec transport ce doux cri : — Liberté !
Et ce grand mot.... la vague heureuse et bondissante
L'a porté jusqu'au seuil d'O'Connell.... Frémissante
Son âme alors l'a répété !

Ce germe inspirateur d'un saint patriotisme
Il vint le confier au sol de l'héroïsme ;
La France vit grandir cet athlète nouveau ;
Mais quand la Liberté, transformée en vandale,
Hurla ses chants de mort, il voila son front pâle,
Comme César, dans son manteau.

Fuyant la terre ingrate où la plus noble idée
Se noyait dans le sang, idole dégradée ;
Il maudit l'anarchie, hyène aux traits humains,
Et, sur le bord natal reportant sa colère,
Jeune, ardent, il devint le grand chef populaire,
Et l'Irlande battit des mains.

Le premier, s'appuyant sur l'autel catholique,
Ferme, debout ainsi qu'une statue antique,
Face à face il *fixa* Luther, roi triomphant.
A tout front opprimé dont la faiblesse prie,
A tout bras s'agitant pour la vengeance... il crie :
Levez-vous ! un cœur vous défend.

Et dans l'arène, où seul il dressait sa stature
Comme pour essayer sa puissante nature,
La foule en gémissant se pressait d'accourir....
Cent mille hommes, l'œil fixe et la poitrine en flamme,
Suspendaient à son souffle et leur vie et leur âme,
Jurant de vaincre ou de mourir.

L'orateur inspiré parlait.... et sa prunelle
Lançait du feu.... Sa voix stridente, solennelle,
Tonnait comme la foudre.... et le peuple à grands flots
S'agitait, se tordait, grondant comme aux abîmes
Les vagues de la mer, devant les voix sublimes
De la tempête aux mille échos.

De ces masses jaillit un cri : — Prenons le glaive !
Du fond de ses déserts que l'Irlande se lève
Comme du fond de l'antre un lion rugissant....
Haine et mort au Saxon dont l'étreinte nous pèse !...
Mais d'un geste soudain, O'Connell les apaise ;
Il dit : Justice, et non du sang !

Marchons, fiers de nos droits, forts, courageux... mais calmes;
De notre indépendance allons cueillir les palmes,
A la face du monde ici juge et témoin :
A la lutte en champ clos, Albion ! je te somme....
Quand une nation joûte contre un seul homme,
Le choc doit retentir au loin !

Armé de ce génie indomptable et sauvage,
Apre comme les rocs de son brumeux rivage,
Dans le Sénat anglais il accourt irrité.
Il croit que sa parole, électrique et hardie,
Jettera les brandons de l'immense incendie
D'où surgira la liberté.

Que voit-il ? O cité d'éternel crépuscule !
Dans tes entrailles l'or, au lieu de sang, circule....
Là, les hommes, les mœurs, le culte.... tout est froid.
Là, l'éloquence même avec art s'étudie,
Et l'Irlandais, en vain, noble voix qui mendie,
Frappe aux cœurs au nom de son droit.

Point d'écho pour cette âme aux fibres généreuses;
Point d'éclairs pour ce front, sous les voûtes poudreuses;
Pour ce génie..... oh, point de battements de mains !
Sentant d'un dard cruel sa poitrine offensée,
Le sanglier leva sa tête hérissée,
Et quitta ces bords inhumains.

Fils des lacs.... il te faut tes bruyères antiques,
Où tes jours, dans la trève, ont des fêtes rustiques.
Aux filets du pêcheur amuse tes loisirs,
Et lance l'air du cor et ta meute nombreuse
Aux flancs de la montagne, où la nature heureuse
Semble protéger tes plaisirs.

Et plus fort, plus nerveux, à l'attaque éternelle
Tu reviens.... Chaque jour, la cause fraternelle
Se relève, grandit et croît sous tes sueurs......
Ame de ton pays, oh! ton front, sous l'orage,
Tel qu'un phare élevé, l'a sauvé du naufrage
En jetant au loin ses lueurs.

Comme Moïse, aux fers d'une humble servitude
Tu sus ravir ton peuple, et dans la solitude
Des immenses déserts, ton ombre le guidait.
Aux horizons lointains, de ta verge soumise
Tu lui montrais les biens de la terre promise,
Où la liberté l'attendait.

Comme Moïse aussi, près d'arriver au terme,
Tu tombes défaillant.... et le cercueil renferme
Ce large sein, foyer d'éternel dévouement.
O'Connell meurt.... Mon Dieu! ce héros qu'on redoute,
Dans ses revers n'a point outragé par un doute
Ton bras dont il fut l'instrument.

Portez.... portez ce cœur vers les illustres dômes
Où s'éternise un culte, où dorment les grands hommes:
Pour toutes les splendeurs Rome a de saints tombeaux!
Rendez ce corps de cendre à sa terre natale,
Pour qu'autour du cercueil la triste Érin étale
Sa robe de deuil en lambeaux.

Pleure.... pleure O'Connell, ô malheureuse mère!...
Comme pour t'annoncer de loin cette heure amère,
Un fléau, sur ton front, sonne le glas de mort.
La faim, monstre hideux, louve aux dents décharnées,
Aux flancs aigus, parcourt tes plages moissonnées,
Et jusqu'aux entrailles te mord !.....

Comme l'or dans la flamme éprouvant sa nature,
Comme un martyr plus fort au sein de la torture,
O peuple !.... souffre.... souffre.... élu de l'Éternel ;
Oui, bientôt tu verras resplendir ton histoire.....
A travers les douleurs, marche vers la victoire
Sous la grande ombre d'O'Connell.



LES DEUX ANGES,

ODE

Présentée au Concours.

Beati qui flent, quia consolabuntur!

QUAND j'ignorais encor que la vie est amère;
Quand je ne connaissais, de ce monde nouveau,
Que la douce voix de ma mère,
Et son visage aimant penché sur mon berceau,

Un Ange radieux me souriait en rêve;
Sa tête aux cheveux blonds brillait d'un éclat pur
Comme l'aurore qui se lève,
Et je lisais l'espoir dans ses grands yeux d'azur.

Il volait devant moi tel qu'un oiseau rapide
Me couvrant de son aile, et la paix du Seigneur
Inondait mon âme limpide;
Car cet Ange adoré s'appelait *le Bonheur*.

Mais les jours ont passé; le messager de joie
Qui devançait mes pas, s'est lassé du chemin;
Il s'est détourné de ma voie,
Sa main consolatrice a délaissé ma main.

A peine si parfois je l'entrevois encore,
Cet astre qui brilla sur mon joyeux matin.
Il fuit, pâlissant météore,
Et se perd dans la brume à l'horizon lointain.

Il ne reviendra plus jamais, dans ma tristesse,
Illuminer ma nuit d'un rayon de ses yeux;
Dans mon cœur ses chants d'allégresse
Ne réveilleront plus un seul écho joyeux.

Doux Ange, cher soutien de mon heureuse enfance,
Qui me guidais partout, quand je n'avais senti
Ni la tristesse ni l'offense,
Pour quels bords préférés, doux Ange, es-tu parti ?

Es-tu sous l'humble toit, où je te vis sourire
Dans les yeux de ma mère, à mon premier réveil ?
Aux bords du ruisseau qui soupire ?
Dans le bois qui frémit au lever du soleil ?

Es-tu sous les cyprès, au coin du cimetière,
Où j'ai vu déposer mon frère, mon seul bien,
Pauvre enfant qui dort sous la pierre,
Cœur brisé, qui jamais ne battra près du mien ?

Es-tu dans un baiser de celle qui, tranquille,
Repose sur mon sein gonflé d'émotion;
Comme, dans son nid qui vacille,
Près des flots orageux repose l'alcyon ?

Es-tu dans ces milliers de limpides étoiles,
Dont j'admirais, enfant, l'éclat mystérieux?
Où te caches-tu ? sous quels voiles ?...
Es-tu sur terre encore? as-tu fui dans les cieux?

Hélas! c'est un autre Ange au sévère visage
Qui me montre aujourd'hui l'horizon menaçant.
Il marche au milieu d'un orage,
Et ses yeux sont rougis de larmes et de sang.

Lorsque vers l'avenir, où maint éclair s'allume,
Il tourne son œil morne et son front sans couleur,
Mon cœur se gonfle d'amertume;
Car cet Ange effrayant s'appelle *la Douleur*.

Adieu donc pour jamais, doux Ange de la joie!
Toi, son frère, salut! je t'attends sans remord:
C'est aussi le ciel qui t'envoie,
Ainsi que l'ouragan, la tempête et la mort.

Salut, Ange des pleurs! je te crains et je t'aime:
Je te crains, car ton œil est noir comme la nuit:
Je t'aime, car sur ton front blême
J'entrevois un reflet du jour pur qui te suit.

Je te crains, car ta main fatale et toujours sûre
Ne doit toucher mon cœur que pour l'endolorir.
Je t'aime, car chaque blessure
Rend mon âme plus forte et m'apprend à souffrir.

Frappe donc ! je suis prêt. Bien que mon cœur chancelle,
L'Espérance y survit, rebelle à ton pouvoir :
La consolatrice éternelle
Dort jusque dans les plis de ton vêtement noir.

Que dis-je ? Ange cruel ! mon cœur n'est point ta proie ;
Un astre brille encor dans mon ciel assombri :
Car je vois l'Ange de la joie
S'éveiller dans les yeux de mon enfant chéri.



NAPOLÉON ET PIE IX,

ODE

Présentée au Concours.

> Tu voulais, versant notre sève
> Aux peuples trop lents à mûrir,
> Faire conquérir par le glaive
> Ce que l'esprit doit conquérir.
> VICTOR HUGO.

I.

La nuit couvrait Paris de ses plus sombres voiles;
D'innombrables clartés, éphémères étoiles,
Scintillaient dans ses profondeurs;
La foule se taisait, un moment assoupie,
Et l'on n'entendait plus que des râles d'orgie,
Ou de lamentables clameurs.

Salut, dôme géant, ô vermeille coupole
Où le soleil se mire avec son auréole!
Salut, splendide pavillon!
Du faisceau rayonnant des gloires de la France,
Veuve de ses splendeurs, ta croupe noire, immense
N'illumine plus l'horizon!

Dans la nef cependant, au milieu des ténèbres,
Flottent quelques lueurs indécises, funèbres;
Nul vent n'agite les drapeaux,
Et la dernière lampe au fond du sanctuaire
Jette, prête à s'éteindre, une vague lumière
Sur le marbre noir des tombeaux.

Soudain les étendards frémissent; un murmure
Plein de vagues terreurs remplit l'enceinte obscure:
Des spectres mutilés se dressaient à mes yeux,
Muets, portant le casque et brandissant le glaive,
Comme un camp endormi qui s'éveille et se lève
Pour un combat mystérieux.

Tout à coup apparut un géant, un fantôme;
Son œil de feu perçait l'épaisse nuit du dôme;
Un laurier foudroyé ceignait son large front;
Le manteau des Césars lui servait de suaire;
Sa main tenait un sceptre, et les dalles de pierre
Tressaillaient sous son éperon.

Devant lui s'inclinaient les fronts et les épées:
Des murmures confus, des voix entrecoupées
Saluaient le grand Empereur.
Les soldats de Denain et ceux des Pyramides
Sentaient, à son aspect, leurs yeux de pleurs humides,
Et mettaient la main sur leur cœur.

Turenne, découvrant sa sanglante poitrine,
Bertrand, le front empreint d'une douceur divine,
Moncey, Vauban, Duroc accompagnaient ses pas.
Il gravit lentement la profonde spirale,
Et, se dressant enfin sur l'arche colossale,
Contempla l'univers en murmurant tout bas :

« Jamais un éclair ne sillonne
Cet étroit et sombre horizon;
Et de l'avenir qui bouillonne
Rien n'annonce l'éruption.
Comme aux grands jours de l'épopée
Que j'écrivis avec l'épée
Du Tage aux rochers de Séir,
Au sein de vapeurs enflammées,
Sous le choc bruyant des armées,
Je n'entends pas le sol frémir.

Eh quoi! de cent peuples esclaves
J'ai vainement brisé les fers!
En vain le sang de tant de braves
Aura rougi cet univers!
En vain j'ai labouré le monde,
Jetant la semence féconde
De l'éternelle liberté!
Le flot qu'un autre flot dévore
Laisse plus de traces encore
Que mes pas sur l'humanité.

Mais qu'entends-je? Est-ce un rêve? Oh non, c'est l'Italie,
Qui sous mille liens impuissante, avilie,
Tressaille de l'Etna jusqu'aux rives du Pô;

Puis, de soldats au loin une horde insolente....
Oh! je reconnais bien votre marche pesante,
Vaincus de Marengo.

A moi, mes preux et mes fidèles
Qu'entraînait mon vol souverain,
Géants à l'ombre de mes ailes,
Dégénérés à mon déclin.
A moi, mes agiles cavales
Sur le pavé des capitales
Qui broyaient les sceptres des rois,
Et mes bataillons héroïques
Au sein de luttes homériques
Se précipitant à ma voix!

En avant, en avant aux rives de l'Adige,
Ces lieux que j'ai parés d'un éternel prestige,
Où l'aiglon devint aigle et vola vers les cieux!
Nul ne m'a devancé : fondons sur cette proie.
Mais que vois-je? O sujet d'une étonnante joie!
Ils se sont arrêtés, ces tyrans orgueilleux!...

II.

Devant qui? devant un seul homme
Assis sur un trône incertain,
Au milieu des débris de Rome
Tenant une croix à la main.
Il n'a ni vaillantes armées,
Ni forteresses bien fermées
Contre un ennemi triomphant;

Seulement des prêtres débiles,
Et des temples, pieux asiles
Pour le vieillard et pour l'enfant.

Son œil ne jette point de flamme,
Son cœur ignore le courroux,
Et sa voix pénètre dans l'âme
Comme un écho suave et doux.
Tout est en lui mansuétude,
Amour, pardon et quiétude;
Et, gage heureux de l'avenir,
Sa main qui mania le glaive
Vers le ciel aujourd'hui se lève
Pour implorer et pour bénir.

D'où vient-il? Aux plages lointaines
Bien longtemps pieux voyageur,
Il erra, secouant les chaînes
De l'ignorance et de l'erreur.
Mais Dieu, dans sa pénible route,
Du haut de la céleste voûte,
Le marqua d'un signe éclatant,
Et les princes de la prière
Le proclamèrent sur la terre
De Dieu le saint représentant.

Que dit-il? Les hommes sont frères:
Leur père règne dans les cieux.
De son pouvoir dépositaires,
Rois, exaucez leurs justes vœux.

Dans les langes de l'ignorance
Trop longtemps languit leur enfance;
Que tout voile soit écarté.
Il faut désormais que le monde
Apprenne que la croix féconde
A fait fleurir la liberté.

Il dit; bientôt Rome meurtrie
Lui tend ses fers en gémissant.
Penché sur sa tête flétrie,
Il les brise en la bénissant.
Aussitôt, puissance magique,
Un frisson soudain, électrique
Agite ces peuples nouveaux,
Issus d'une commune mère,
Tronçons qui se tordaient naguère,
Frères seulement par leurs maux.

Rome n'est plus qu'un chœur immense
Exhalant un hymne d'amour.
Libre aussi, l'antique Florence
Chante l'aurore d'un beau jour.
La main sur sa vaillante épée
Dans de douces larmes trempée,
Un roi répond du pied des monts;
Et dans la Sicile inquiète
L'Etna, présageant la tempête,
Mugit dans ses gouffres profonds.

L'Autriche, sombre et menaçante,
Hésite : on dirait Attila
Qu'une vision flamboyante
Sous les murs de Rome arrêta.

L'Europe applaudit et s'écrie :
Gloire, gloire au nouveau Messie !
C'est vraiment le fils du Seigneur.
Le croissant orgueilleux s'incline,
Et cette majesté divine
Des rois éclipse la splendeur. »

III.

Et maintenant, César, ta grande ombre inquiète
D'un pareil successeur doit être satisfaite.
Le Dieu qui t'envoya, sublime précurseur,
D'un cratère enflammé dominer la fureur,
Par ton bras répandit sa lave encor fumante
Sur l'Europe vaincue en nappe incandescente.
Bientôt tu devanças les suprêmes desseins :
Dans ta main se brisa ton épée infidèle,
Et, comme l'archange rebelle,
Tu tombas, et ta chute éblouit les humains.

Rentre dans ton cercueil, ombre auguste et chérie;
L'esprit seul va régner, la lave est refroidie.
Le prêtre accomplira le rêve du soldat;
La tiare du casque effacera l'éclat;
Le bâton pastoral, plus puissant que le glaive,
De Dieu dans l'univers établira la trève,
Et bientôt éclairés, princes, peuples et rois
De leur guide inspiré contemplant la bannière,
Diront : Bénissez-nous, Saint Père;
L'avenir est si beau, dominé par la croix !



A JASMIN

LE POËTE AGENAIS,

ÉPITRE

Qui a remporté le Prix;

Par M. VIANCIN, de Besançon.

Qué cadun én cantan li tresse uno courouno.
JASMIN.

BRILLANT restaurateur de la langue Romane,
Jasmin, toi vrai poëte, et non vain métromane,
Comme tant de rimeurs dont l'ennuyeux jargon
Est cent fois moins français que ton patois gascon,
Permets qu'un Franc-comtois qui dans ta poésie
Croit voir Hébé sourire et verser l'ambroisie,
Rende un sincère hommage à ta célébrité,
Et de lui-même aussi te parle avec gaîté.

Quand, l'hiver, près du Doubs ma Muse est languissante,
Que n'ai-je vers l'Adour à faire une descente !
De ton heureux foyer je prendrais le chemin,
Ce foyer pétillant, où d'une adroite main
Qui mêle plume et peigne, et guitare et marottes,
Tu fais si bien chauffer ton fer à papillotes.

Là, j'aimerais à voir le coiffeur troubadour,
Rimant, rasant, chantant et frisant tour à tour,
Épurer vers sur vers, embellir maint visage,
Rajeunir ses chalands comme son vieux langage.
Tu me rendrais aussi moins vieux de trois façons :
Je voudrais tout tâter, rasoir, peigne et chansons,
D'autant plus à propos, que déjà sur ma tête
Le temps, bien malgré moi, fait plus d'une conquête:
A mon menton le blanc vient se mêler au noir,
Et dans mes cheveux bruns se fait encor mieux voir ;
Sans être abbé ni clerc, je porte une tonsure
Qui tend à s'élargir, hélas! outre mesure ;
Si bien que pour couvrir mon crâne dégarni
Dont rit l'enfant malin qui fut cher à Parny,
Afin de n'être pas trop tôt vieille perruque,
Je fais emprunt forcé sur les bords de ma nuque,
Ou, si les vents sont froids, je prends soin d'arranger
Sur mon pauvre occiput un toupet mensonger.
J'en voudrais avoir un tout neuf de ta facture ;
Tout ce qui vient de toi ressemble à la nature,
Et je suis bien certain qu'avec cet ornement
Par là serait complet mon rajeunissement.
Je ne suis pas moins sûr que ma veine glacée
Revivrait aux rayons de ta chaude pensée ;
Car, si le dieu des vers ne m'a pas, comme à toi,
Livré tous ses trésors, je sens à mon émoi,
Quand je lis et relis tes feuillets poétiques,
Qu'il existe entre nous des rapports sympathiques:
Comme toi né sensible, aimant, capricieux,
Troublé, charmé d'un rien, d'un rien triste ou joyeux,
Tantôt plein de langueur et de mélancolie,
Tantôt d'une gaîté qui tient de la folie,

Je passe en un moment des plaisirs aux douleurs,
Et je mêle parfois le rire avec les pleurs.

Dans plus d'une tempête a passé mon jeune âge;
Mais j'ai vu l'arc-en-ciel briller après l'orage.
J'ai senti de bonne heure agité dans mon sein
Un cœur peu résolu de n'être pas mondain.
Aussi, me jugeant bien d'une humeur trop profane
Pour entrer dans les rangs qu'assombrit la soutane,
N'ai-je pas encouru l'inévitable sort
D'en sortir un beau jour comme un espiègle en sort.
A vingt ans, j'endossais une autre robe noire
Dont, par respect du moins, je dois garder mémoire:
Jaloux de me laisser pourvu d'un noble état,
Mon père dans son fils voulait un avocat;
Je le fus, je le suis; car si ce ministère
Ne porte pas le sceau d'un sacré caractère,
On en garde, je crois, quelque chose pourtant
D'indélébile aussi, tout en le désertant.

Voilà mon fait, Jasmin. — Mais non loin de l'époque
Où je cessai de mettre et la robe et la toque,
Devant cour et jurés, je fus le défenseur
D'un tien confrère, obscur et villageois coiffeur.
Il était accusé d'avoir, dans sa boutique,
Et dehors, répandu, pour plaire à la pratique,
De ces bruits, plus souvent légers que sérieux,
Qu'on appelait alors *propos séditieux*.
Sur ce grave sujet j'égayai l'auditoire:
« — On fait sur mon client une frivole histoire,
» Messieurs, osai-je dire, et je ne sais comment
» Il en pourrait subir le moindre châtiment.

» Il est barbier, causeur, car tout homme qui rase
» A la ville, au village, est un homme qui jase ;
» Pour amuser son monde, il se fait colporteur
» Des nouvelles du jour, s'il n'en est l'inventeur ;
» Mais il a beau parler quelquefois politique,
» Contre un gouvernement que pourrait sa critique ?
» Rien : — tout ce qu'il débite et brode à sa façon
» N'est pas plus consistant que bulles de savon.
» Celui-ci, qu'on soupçonne un peu Bonapartiste,
» N'est qu'un pauvre artisan, qui sera royaliste
» Des plus zélés, un jour, pourvu que dans sa main
» Vienne à mousser dix ans savonnette à vilain.
» Je répondrais de lui ; qu'on le mette à l'épreuve !
» Il n'est déjà pas tant pour l'empire ; et la preuve
» Qu'il ne fait plus grand cas de l'aigle et de l'aiglon,
» C'est qu'il coiffe son Maire en ailes de pigeon.
» S'il est de son endroit l'ambulante Gazette,
» S'il a pu répéter d'une voix indiscrète
» Quelques propos en l'air, d'abord peu malveillants,
» Mais qu'ont envenimés de très-chauds surveillants,
» Le trône restauré n'en est pas plus fragile ;
» Soyez sûrs que le roi n'en dort pas moins tranquille.
» Notre homme est bien puni par trois mois de prison ;
» Le pain depuis ce temps manque dans sa maison ;
» Des murs de la justice il est bien temps qu'il sorte :
» Sa femme et ses enfants l'attendent à la porte.
» Daignez donc l'élargir ; vous en serez bénis
» Par lui, par d'autres cœurs à son cœur réunis.
» On peut, pour l'engager à contenir sa langue,
» Avec sévérité lui faire une harangue,
» Lui donner un savon des mieux administrés,
» Et même une perruque à marteaux bien serrés ;

» Vous verrez que dès-lors mon chétif personnage
» N'aura pas le toupet de ne point rester sage. »
Ce plaidoyer badin de bon goût fut trouvé ;
Tout le monde avait ri, mon client fut sauvé.

Un tel succès pourtant n'avait pas la puissance
De m'attacher beaucoup à la jurisprudence.
Mon bizarre destin, m'éloignant du barreau,
Cloua mon existence au siége d'un bureau ;
Et, ce que j'ai pu voir sans trouble et sans envie,
Pendant que la fortune élevait dans la vie
Mes amis de collége à de hauts échelons,
Moi, mon avancement se fit à reculons.
D'abord garçon-Préfet, je devins garçon-Maire ;
Je suis d'une cité très-humble secrétaire,
Électeur communal, n'ayant pas le moyen
D'exercer plus en grand les droits de citoyen ;
Époux heureux, autant qu'un mari puisse l'être
Lorsqu'en choisissant femme il n'a pas pris un maître ;
Père de dix enfants dont trois, brillantes fleurs,
Sont partis pour le ciel, en déchirant deux cœurs :
Voilà mon rôle d'homme et d'instrument utile.

Mais dans le champ des vers où ta moisson fertile
Étale aux yeux surpris tant d'épis tout dorés,
J'en ai glané beaucoup de trop peu colorés,
Quelques-uns de plus mûrs dont je me félicite ;
Ainsi, j'ai vu ma gerbe, un jour de réussite,
S'orner du rameau d'or que, dans ses nobles jeux,
Offre Clémence Isaure à des rivaux nombreux,
Dans cette même enceinte, où, mille fois plus digne,
On t'a vu conquérir un laurier plus insigne.

Dès lors, avec estime, on m'a fait entrevoir
Le rayon séduisant du plus flatteur espoir,
Cet honneur d'être inscrit au nombre des poëtes
Qui trois fois, dans l'arène ouverte à tant d'athlètes,
Couronnés richement, ont droit d'être appelés
A juger des combats qui les ont signalés.
Mais je n'en suis encor qu'au tiers de l'auréole :
La roche tarpéienne est près du Capitole ;
Pour approcher du but, j'ai fait plus d'un faux pas ;
De chute en chute, enfin, je puis tomber fort bas,
Ou, moins entreprenant que dans la fleur de l'âge,
Perdre avec mes cheveux la force et le courage.
Je crois même qu'on rit, en revoyant toujours
Un grison, presque chauve, en chemin d'un concours ;
Plus d'un jeune barbu se dit avec malice :
« Vraiment, il lui sied bien d'entrer encore en lice !
» S'il était sûr du moins d'un triomphe nouveau ;
» Mais que de fois en vain fermenta son cerveau !
» Et qu'il est bien loti quand le hasard lui donne
» Un chétif *accessit* au lieu d'une couronne ! »
Riez, riez, Messieurs ; n'importe, je prétends
Que l'automne parfois peut valoir le printemps ;
Qu'il vaut mieux disputer la palme poétique
Que d'aller, comme vous, lutteurs en politique,
Les journaux à la main, sur des tons fort divers,
Devançant l'avenir, réformer l'univers ;
Et, malgré vos propos, mon œil se tourne encore
Vers les fleurs que promet la corbeille d'Isaure.
Si je pouvais bientôt y puiser en vainqueur,
Que j'en serais heureux ! que j'irais de bon cœur
A la fête de mai qu'à si bon droit l'on vante
Saluer la cité poétique et savante !

Je voudrais, bon Jasmin, t'y donner rendez-vous,
Pour jouir d'un talent qui fait plus d'un jaloux,
Non pour te proposer lutte semblable à celle
Où certain fabricant de vers et de vaisselle,
Qui voulait avec toi faire assaut de métier,
Te défiait naguère en style de potier,
Sans doute imaginant que l'abeille, en sa ruche,
Fait son rayon de miel comme il fait une cruche.
Et si je ne pouvais dans les murs toulousains
Te voir et t'écouter et te serrer les mains,
Oh! j'irais, sois-en sûr, au lieu qui t'a vu naître,
Pour entendre ta voix, et pour te mieux connaître;
Car on redit partout que ce n'est point assez
De lire tes beaux vers savamment cadencés,
Et que pour en goûter, en sentir tous les charmes,
Il y faut ton accent, ton sourire et tes larmes.

En attendant, forcé de borner mes plaisirs,
Je reviens aux tableaux de tes chers *Souvenirs*,
Aux traits de ton *Aveugle* et de ta *Françonnette*,
Et j'admire de toi la moindre chansonnette,
Le moindre des bouquets, si gracieux, si frais,
Dont tu sais embellir de féminins attraits.
Quand d'un sexe enchanteur tu nous peins la puissance,
Tes vers sont parfumés de poétique essence.
Fille chaste au hameau, noble dame au salon,
Ta Muse est, en tous lieux, digne sœur d'Apollon;
D'habitude elle incline aux accents populaires,
Mais sans jamais descendre à des tons trop vulgaires.
Amante de la gloire et de la liberté,
Tous les traits de vaillance exaltent sa fierté;

Par les princes fêtée et du peuple l'amie,
Belle au sein de la foule ou d'une Académie,
Levant sans vanité son front pur, radieux,
Partout elle se montre aimable enfant des cieux ;
Heureuse d'enrichir son glorieux trophée,
Et toujours sans recherche élégamment coiffée.



LES DEUX ANGES,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Crudeli morte peremptum.

D'UN nuage aux flancs d'or la lune s'est voilée;
La nuit a revêtu sa tunique étoilée,
Et reine de l'espace, elle suit dans les cieux
Un chemin parsemé de flambeaux radieux.
Les vains bruits de la terre, à cette heure incertaine,
Expirent sans écho sur les monts, dans la plaine.
C'est alors que souvent, d'un pas silencieux,
Je me plais à fouler l'herbe du sol pieux
Où le saule, agité par le vent qui murmure,
Penche sur les tombeaux sa longue chevelure.
Eh! qui n'a point payé son tribut de douleurs?
Les yeux de tout mortel sont des vases de pleurs.
Chaque jour ici-bas fait éclore sa peine;
Aucun anneau brisé n'en interrompt la chaîne.
Vois-tu ces croix surgir parmi des rameaux verts?
L'une porte gravés des noms qui me sont chers.

Nos larmes chaque jour en baignent la surface;
De mes genoux ployés l'herbe garde la trace.
C'est celle qui suspend sur le tertre voisin
Des couronnes de buis à ses bras de sapin,
Et qui lève son front, emblème d'espérance,
Dans ces lieux où tout dort, tout, même la souffrance.

Deux Anges, loin de Dieu dans leur vol emportés,
Doux exilés du ciel, nous avaient visités;
Comme pour séjourner quelque temps sur la terre,
Ils étaient descendus dans le sein d'une mère;
Ils semblaient, oubliant leur immortalité,
Vouloir se revêtir de notre humanité;
Et moi, pour se bâtir leur demeure d'argile,
Je leur avais prêté ma substance fragile.
Que n'ont-ils parmi nous prolongé leur séjour!
J'eusse entr'eux partagé le pain de chaque jour.
Mais à peine au début fatigués de la vie,
Ils ont repris leur vol vers l'heureuse patrie,
Comme deux cygnes blancs, rapides messagers
Dont le pied se posa sur des bords étrangers,
Poursuivant leur chemin vers de lointaines plages,
Remontent dans l'éther, sur le dos des nuages.
Anges jumeaux, pourquoi l'aile des aquilons
Vous a-t-elle emportés loin de nos froids vallons?
Pourtant nos tendres soins, pour fêter votre enfance,
Avaient paré de fleurs les bords de l'existence;
L'ouate tapissait votre léger berceau,
Comme un nid préparé pour le doux passereau;
Quand du temple pour vous le prêtre ouvrant l'enceinte
Sur vos fronts demi-nus répandit l'onde sainte,

Que l'orgue soupira d'allégresse et d'amour,
Et que l'airain sacré tressaillit dans la tour,
A ces accents pieux qui frappaient son oreille
Votre mère oublia ses douleurs de la veille;
L'avenir à ses yeux, comme un soleil levant,
Montra dans le lointain son visage éclatant.

Qui pourra te résoudre, énigme de la vie?
Dans le chemin du doute où la raison dévie,
Pour éclairer nos pas n'est-il point de flambeau?
Ici, je vois la tombe à côté du berceau,
Et l'homme d'un seul pas, dans sa course éphémère,
Toucher au double asile ouvert à sa misère.
Plus loin, vieillard courbé sous le fardeau des jours,
Descendant l'existence à travers cent détours,
Il atteint lentement, au milieu des ruines,
Et les pieds déchirés aux pointes des épines,
Ce terme où tout finit, passage redouté,
Péristyle du temps et de l'éternité.
Pourquoi ces lots divers de bonheur et de peine,
Cette inégalité dans la famille humaine?
Si rien à votre exil n'a pu vous attacher,
Sous un voile de chair fallait-il vous cacher?
Anges, répondez-nous, est-il donc nécessaire
De poser tour à tour le pied sur chaque sphère,
Avant de parvenir à ce globe de feu,
Immobile palais de la gloire de Dieu?
Vos yeux, même pour nous, n'ont point eu de sourire.
Douleur, il est donc vrai, la terre est ton empire!
Tout être pour un jour ici-bas descendu
Doit pleurer, doit souffrir; c'est le prix qui t'est dû.

Tu verses de l'absinthe à chaque créature;
Il faut qu'à ton creuset l'âme humaine s'épure;
Il faut..... Mais vous, enfants, dites, qu'aviez-vous fait
Pour mériter du ciel un si triste bienfait?
Quel souffle impur avait, avant votre naissance,
Fané la tendre fleur que l'on nomme innocence?
A l'arbre où, comme un fruit, pend le bien et le mal,
Vous n'aviez pu porter encore un doigt fatal.....
C'est ton arrêt, Seigneur; je m'incline et j'adore:
L'homme interroge en vain un secret qu'il ignore:
De ta divinité le plus faible rayon
Fait baisser la paupière à son humble raison.
Que suis-je à tes regards, Puissance à qui tout cède?
Déjà la mort me suit et la mort me précède:
Derrière moi mon père; et vous devant mes pas,
Enfants, vous me montrez la route du trépas.
Cette route fatale est à moitié franchie,
Il ne me reste plus qu'à descendre la vie.
Cependant pour mon cœur il eût été bien doux
D'en atteindre le terme en m'appuyant sur vous.
Au fil de cette double et fragile existence
J'avais, comme un flambeau, suspendu l'espérance:
Que de songes flatteurs, au gré de mon orgueil,
Pour vous de la carrière embellissaient le seuil!
A chacune de vous j'offrais un diadème,
Et j'aurais appauvri la terre et le ciel même,
Vierges, si ma tendresse avait pu réunir
Tous les dons qui devaient parer votre avenir.
Je voyais vos cheveux, coulant en onde noire,
Voiler avec amour vos épaules d'ivoire;
Vos fronts beaux de jeunesse et de timidité

Refléter de vos cœurs l'aimable pureté.
Et puis, sans m'arrêter dans mes rêves de père,
Je vous dotais encor du doux titre de mère,
Ce titre noble et saint, ce nom mystérieux,
Vénéré sur la terre, adoré dans les cieux.
Oh! parmi vos enfants combien vous étiez belles!
L'un d'eux buvait la vie aux sources maternelles;
Et l'autre souriant, assis sur vos genoux,
Tendait ses petits bras à votre jeune époux.
A cet aspect charmant, jusqu'au fond de mon être
Le bonheur pénétrait et me faisait renaître.
Du tombeau sans effroi je suivais le sentier,
Assuré de ne pas m'y coucher tout entier.....
Vous m'avez devancé vers la cité céleste :
Loin de vous, êtres chers, faudra-t-il que je reste?
Serons-nous séparés? Non, je veux vous revoir
Dans un monde meilleur, et je nourris l'espoir
Qu'à ma voix, descendus des voûtes éternelles,
Vous viendrez prendre enfin mon âme sur vos ailes.

En attendant qu'un jour nous réunisse tous,
Doux habitants du ciel, Anges, priez pour nous.



PAUVRE MÈRE !

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Mon fils ! mon fils !
Aie pitié de ta mère !
SOPHOCLE, *Électre.*

ÉCOUTEZ !..... cette voix que l'on entend dans l'ombre,
C'est la voix du crieur ; voix qui me fait pleurer
Quand elle gronde ainsi dans notre ville sombre,
Où le bruit des humains, la nuit, vient d'expirer ;

Quand je l'entends cesser, recommencer encore,
S'éloigner lentement dans les quartiers déserts.....
Qui donc à cette voix qui crie et vous implore
Dit de jeter en nous tant de pensers amers ?

Oh ! moi je le sais bien ; c'est une pauvre femme,
Une mère qui cherche un jeune enfant perdu,
Son enfant, son bonheur, cette âme de son âme
Que vous demande à tous son regard éperdu,

Ses pleurs, son désespoir, et sa voix déchirante
Qui vous crie : « O mon fils ! mon enfant ! par pitié !
» Oh ! je le trouverai si ma main défaillante
» Peut toucher seulement la trace de son pié !

» Vous le connaissez bien mon fils, mères, épouses ;
» Il n'avait pas trois ans, mais il était si beau
» Qu'à le voir seulement vous en étiez jalouses.
» Il devrait maintenant dormir dans son berceau.

» Mon fils ! je l'ai perdu.... mon enfant blanc et rose,
» Oh oui ! vous l'avez vu ; mais vous ne dites rien,
» Parce que votre enfant dans son berceau repose.
» Vous ne savez donc pas que je n'ai pas le mien !

» Vous direz, j'en suis sûre : « Elle est bien malheureuse ! »
» Mais que me font à moi vos regrets superflus ?
» Femmes, si vous voulez, vous me rendrez joyeuse ;
» Vite ! toutes ! cherchons mon fils que je n'ai plus.

» Il portait aujourd'hui sa belle robe blanche,
» La robe qu'il mettait pour jouer, chaque soir ;
» Son petit chapeau blanc, le chapeau du dimanche,
» Qui le fait si gentil, qu'on s'arrête à le voir. »

Et la voix du crieur, au milieu du silence,
S'élève et puis s'éteint vous déchirant le cœur,
Comme le dernier cri qu'arrache la souffrance
Aux lèvres du pécheur.

Pauvre enfant ! égaré ! seul, la nuit, dans la ville
Qui s'entr'ouvre inconnue, immense, sans asile,
Toujours... devant ses pas.
Seul ! comme il doit pleurer de ne pas voir sa mère.
C'est en vain qu'il l'appelle, en sa douleur amère ;
Elle ne répond pas.

Seul, comment retrouver sa demeure lointaine,
Dans cette nuit obscure? et lui qui sait à peine
Parler depuis deux mois;
Lui qui ne pouvait suivre, en sa marche craintive,
Cette mère, toujours, qui s'avançait tardive,
Et s'arrêtait parfois;

Et lui dont la paupière encore ne s'est close
Que tout près de la couche où sa mère repose
Rêvant à son bonheur ;
Lui que le moindre bruit dans son berceau réveille,
Et qui n'ose appeler sa mère qui sommeille,
Comme il doit avoir peur !

Vous qui savez gémir avec toute misère,
Vous, compagnes du pauvre, anges consolateurs,
Vous..... il crie ! accourez ! c'est un enfant sans mère !
O femmes, accourez ! venez sécher ses pleurs.

Et, mères par le cœur dont la voix vous inspire,
Doucement soulevez cette tremblante main
Où se cachent ses pleurs ; avec un doux sourire,
Prenez-le dans vos bras, sur votre noble sein ;

Et dites-lui, bien bas, pour calmer ses alarmes :
— Enfant, ne pleure pas ; ta mère va venir.
Comme elle souffrirait à voir couler tes larmes ;
Mon fils ! de ta douleur elle pourrait mourir.

Elle viendra bientôt. Quel est son nom ? — Ma mère !
Ma mère ! dira-t-il. C'est le seul nom qu'il sait ;
Le premier, le plus doux que toute femme espère
De cette lèvre rose où s'égoutte son lait.

Où demeure ta mère ? — Et de sa voix pleurante
Il s'écrira : « Ma mère ! » Et sa petite main
Passera sur ses yeux, humide et frémissante,
Pauvre ange ! et des sanglots déchireront son sein.

Peut-être il dort, déjà, dans une blanche couche,
Oubliant son berceau, les doux baisers du soir
Que sa mère en riant déposait sur sa bouche ;
Et sa mère, mon Dieu ! folle de désespoir,

Au milieu des sanglots de la famille entière,
Avec des pleurs, des cris, partout cherchant son fils :
« Non, vous ne l'aimiez pas mon enfant, vous, son père !
» Le perdre !... malheureux ! son fils !... Je vous maudis. »

Ah ! qui sait ?... Égaré ! dans la ville ! à cette heure !
Si quelque grand malheur... Pauvre ange ! Dieu cruel,
Si tu lui prends son fils, tu veux donc qu'elle meure !....
Choisis des orphelins pour tes anges du ciel.

Et la voix du crieur, au milieu du silence,
S'élève et puis s'éteint, vous déchirant le cœur,
Comme le dernier cri qu'arrache la souffrance
Aux lèvres du pécheur.



QUE FAUT-IL POUR ÊTRE HEUREUX?

IDYLLE

Présentée au Concours.

Que faut-il pour être heureux ?
— Une chaumière.

Près du chalet qu'un mont abrite,
Viens effeuiller la marguerite,
Blanche étoile des prés fleuris
Qu'agite
Le vent qui courbe les épis
Jaunis.

Viens dans la grotte souterraine
Où coule l'eau de la fontaine,
Qui va féconder, dans son cours,
La plaine,
Et chante la splendeur des jours,
Toujours.

Viens au versant de la colline
Où la tige de l'églantine,
Sous la larme du ciel qui luit,
S'incline,
Et dort sur le sein de la nuit
Sans bruit.

Au calme Orient que colore
Le premier regard de l'aurore,
Contemple l'éclat du matin,
Qui dore,
Sur la cime du mont voisin,
Le thym.

Ouvrant sa corolle étoilée,
La fleur qui pend sous la feuillée,
Par le souffle heureux du zéphyr
Mouillée,
Brille au loin comme le saphir
D'Ophir.

Viens endormir ta rêverie
Sur la mousse de la prairie,
Temple immense et mystérieux
Où prie
L'hymne qui monte, harmonieux,
Aux cieux.

Vois là-bas, bien loin de son âtre,
Et guidant son troupeau folâtre
Au sein de l'enclos embaumé,
Le pâtre
Et son chien, par son cœur charmé
Aimé.

Vois dans l'air planer l'hirondelle,
Et le ramier voler près d'elle.
Joyeuse, elle suit ce nocher
Fidèle ;
Tous deux vont au pin du rocher
Nicher.

Rasant l'onde du lac limpide,
Vois aussi l'alcyon rapide
Qui trempe l'aile au bout du flot
Humide,
Et fuit, de peur du matelot,
L'îlot.

Viens cueillir la verte pervenche ;
Ecoute l'oiseau sur la branche :
Il jette aux airs son chant d'espoir,
Et penche
Sa rouge tête pour te voir
Le soir.

Viens dans les bras de la nature !
C'est là que l'âme se rassure :
Sous les flots d'or de la moisson,
Murmure
D'une harmonieuse chanson
Le son.

Tout vit aux champs, douce demeure,
Où le jour coule, heure par heure,
Sous l'ombrage du vert pavois
Qu'effleure
L'air qui mêle aux soupirs des bois
Sa voix.



L'HIRONDELLE,

BALLADE

Qui a remporté le Prix;

Par M. PÉCONTAL, de Paris.

Νέα Χελιδών.
Prov. anc.

Que tardes-tu, chère hirondelle,
A revenir,
Toi, des oiseaux le plus fidèle
Au souvenir?

Avril promène encor la nue
Sur les hameaux;
Du pauvre, hélas! ta bienvenue
Suspend les maux.

Il se plaint; il t'appelle : arrive!
Qui te retient?
De toi, bien souvent, sur la rive
Il s'entretient.

Ah ! c'est que, pendant ton absence,
Les noirs frimas
Lui font bien rude l'existence
Dans ces climats.

Plus rien aux champs, plus rien sur l'arbre;
Le vent du nord
Durcit les flots comme du marbre;
Tout semble mort.

La nuit redouble la tourmente
Avec le froid ;
La faim du malheureux augmente,
Son pain décroît !...

Vers lui donc, quand sa voix t'invite
A t'envoler,
Reviens, amie; ah! reviens vite
Le consoler.

A ton retour, il croit renaître;
Il te bénit ;
L'espoir s'attache à sa fenêtre
Avec ton nid!

Tu sais, quand le soleil se lève
Tout radieux,
Comme ses enfants sur la grève
Courent joyeux.

Ah! le soleil! c'est leur parure;
C'est leur duvet;
C'est l'or du Roi de la naturo
Qui les revêt.

Partout l'indigent s'en empare,
Dès qu'il a lui;
Hélas! sur cette terre avare
Il n'a que lui.

De toute pauvre créature
C'est le seul bien;
C'est presque un peu de nourriture
Pour qui n'a rien!

Hâte-toi donc, fuis les platanes
Et les palmiers;
Reprends ton nid sous les cabanes,
Près des ramiers.

Comme à tes amours, reste unie
Aux indigents;
Tendre oiseau, sois le bon génie
Des bonnes gens!

Quand l'orage sur leur masure
Gronde en courroux,
Ton nid respecté les rassure
Contre ses coups.

Il est tel qu'il était encore
Quand tu partis;
Ton amour y peut faire éclore
D'autres petits!...

Te voilà! ce souvenir tendre,
Ce mot si doux,
Ce mot d'amour s'est fait entendre :
Tu viens à nous!

Merci, merci de tant de joie;
C'est l'Orient,
C'est le ciel même qui t'envoie
En souriant.

Oh! reste; approche; sois sans crainte;
Tu peux chanter;
Mon cœur fait taire toute plainte
Pour t'écouter.

Conte-moi, douce voyageuse,
Par quel pouvoir
Tu franchis la mer orageuse
Pour nous revoir.

Dis! bien longue est la traversée,
Le ciel changeant!
Quels nuages t'ont-ils bercée
En voyageant?

Quand l'ouragan brise les ailes
D'un grand vaisseau,
Comment peut-il épargner celles
D'un frêle oiseau ?

L'union te rend-elle forte ?
Sentirais-tu,
Près du ciel où le vent t'emporte,
Plus de vertu ?

Heureux oiseau, l'amour te guide ;
Dieu te conduit
A travers les horreurs du vide
Et de la nuit.

Pour toi point de route inconnue;
Libre en ton vol,
Tu vas rasant tantôt la nue,
Tantôt le sol.

Tu glisses de l'azur des ondes
Aux blonds épis;
Des rayons d'or dont tu t'inondes
Aux verts tapis.

Oh! que ne puis-je aussi te suivre
D'un vol pareil,
Et tout le jour, comme toi, vivre
Dans le soleil!

Mais en vain l'âme sollicite
La liberté :
L'oubli du ciel nous rend petite
L'immensité ;

L'âpre souci d'un bien qui passe
Courbe nos fronts ;
Il nous borne l'air et l'espace,
Et nous mourons !



LE NAVIRE DES MORTS,

BALLADE

Présentée au Concours

Par Mme DE St-GEORGE née MONTANÉ.

D'après une légende qui, aujourd'hui encore, est très-accréditée en Normandie, chaque année, pendant la nuit de la Toussaint, un bruit sinistre se fait entendre à la pointe de la jetée de Dieppe. Une tourmente se lève sur la mer, et du milieu des vagues *le Navire des Morts* paraît. On l'appelle ainsi, parce que tous ceux *qui nous sont morts* dans l'année sont à bord de ce navire. Il se promène longtemps sur les flots dans le silence et dans les ténèbres de la nuit; puis il s'abime dans l'Océan aux sons d'un chœur chanté par les morts, sur l'air du *Dies iræ*.

Le vent mugit au loin sous un ciel sans étoiles;
La mer sur le galet précipite ses flots,
Et, comme des points noirs ou de mouvants îlots,
Paraissent des barques sans voiles.
Ces barques de pêcheur ont redoublé d'efforts
Et gagnent en courant le golfe qui les garde;
Car, cette nuit, malheur au marin qui s'attarde:
L'Océan appartient aux morts.

La nuit de la Toussaint est une nuit fatale,
Et, quand l'heure viendra, du milieu des rescifs
S'élèveront en chœur des murmures plaintifs
Qui domineront la rafale.
D'où partent ces accords par la vague chassés ?
D'un vaisseau.... Regardez ! sous le céleste dôme,
Seul, il se meut là-bas !.... c'est le vaisseau-fantôme,
Le navire des Trépassés.

C'est un trois-mâts sinistre, immense sarcophage;
Son pavillon est noir ainsi que ses agrès :
Tous ceux que dans l'année ont suivis nos regrets,
Forment son funèbre équipage;
Et, debout à minuit, pour la dernière fois,
Ces trépassés d'hier, aux vivants qui les pleurent
Jettent des cris d'adieu, qui sur la plage meurent
Sans réveiller ni son, ni voix.

Ainsi, toute la nuit, vers le rivage vide
Ils prolongent leurs cris, ils tendent leurs bras blancs ;
Et, le matin venu, le vaisseau de ses flancs
Fait jaillir un éclair livide.
Puis, un coup de canon, comme un dernier sanglot,
Tonne dans les sabords et sur la mer expire....
Soudain tout disparaît : voix, lumière, navire
Rentrent à jamais sous le flot.

Chaque pêcheur, aux pieds de Notre-Dame,
Cette nuit-là, pieux comme un reclus,
Dans son logis pense à quelque pauvre âme
Qu'il aimait bien et qu'il ne verra plus.
Mais aucun d'eux, tant l'effroi les pénètre,
Ne quitterait son toit ni son foyer :
Ils n'osent pas même ouvrir la fenêtre
De peur de voir le vaisseau flamboyer.
Et cependant, à la Toussaint dernière,
D'une cabane une porte s'ouvrit,
Et, vers le port, sans bruit et sans lumière,
Une ombre osa se glisser à minuit.
Même une barque à la grève amarrée,
Fut aussitôt détachée, et soudain
L'ombre y monta contre vent et marée,
Et sans frémir prit les rames en main.
Or, quand l'esquif, gagnant la haute plage,
A l'Océan imprima son sillage,
Un chant mystérieux, sourd comme le remords,
Vint de la pleine mer : c'était le chant des morts.

« Hier encor nous étions hommes,
» Demain vous serez des fantômes ;
» Mortels, tout n'est que vanité !
» Qu'est-ce donc que la vie humaine ?
» Nous avons, nous, l'éternité,
» Quand vous avez un jour à peine.....
» Que nous serions heureux sous nos pâles linceuls,
» Si vous veniez à nous, si nous n'étions plus seuls ! »

L'esquif déjà s'éloignait de la rive ;
Mais quand cet hymne au loin eut retenti,
L'ombre hésita ; le canot qui dérive
Sembla faiblir ; son cours s'est ralenti.
Mais tout à coup, du bout de la jetée,
Une autre barque à la mer s'élança ;
Et la première, un instant arrêtée,
Reprit courage et plus vite avança.
Qui brave ainsi les morts, la nuit, les lames ?
Quelques forbans, incrédules, moqueurs,
Hommes de fer ?... Non ; mais deux pauvres femmes
Qui n'ont suivi que l'élan de leurs cœurs.
L'une, naguère était heureuse épouse,
L'autre était mère.... hélas ! rien ne défend
Nos chers trésors contre la mort jalouse ;
Le même coup frappa l'homme et l'enfant.
Aussi, la veuve et la mère éplorées,
Depuis ce jour, à toutes les marées,
Demandent le vaisseau que cette nuit attend,
Et qui va se montrer..... Écoutez !.... on l'entend :

« Hier encor nous étions hommes,
» Demain vous serez des fantômes ;
» Mortels, tout n'est que vanité !
» Qu'est-ce donc que la vie humaine ?
» Nous avons, nous, l'éternité,
» Quand vous avez un jour à peine.....
» Que nous serions heureux sous nos pâles linceuls,
» Si vous veniez à nous, si nous n'étions plus seuls ! »

Des deux esquifs c'est celui de la veuve
Qui va devant; l'autre ne vient qu'après.
Dieu les assiste à l'heure de l'épreuve!
Voici venir le vaisseau des regrets.
La veuve hésite et détourne la tête
Pour l'éviter et pour ne pas le voir;
Mais c'est en vain, car l'ombre qu'il projette
Fait sur les flots danser son spectre noir.
L'épouse tremble, et la mère regarde:
Amour de mère est plus fort que la peur;
Son œil furtif par instant se hasarde
Vers le navire errant dans la vapeur;
Même elle voit des morts les formes frêles
Grimper aux mâts, se croiser sur le pont,
Et quand vers elle arrivent leurs voix grêles,
La mère croit que son fils lui répond;
Et vers ce fils plus ardente elle vole:
C'est là son but, son espoir, son idole;
Et comme un chant de joie, on la voit écouter
Ce chœur que les échos n'osent pas répéter:

« Hier encor nous étions hommes,
» Demain vous serez des fantômes;
» Mortels, tout n'est que vanité!
» Qu'est-ce donc que la vie humaine?
» Nous avons, nous, l'éternité,
» Quand vous avez un jour à peine.....
» Que nous serions heureux sous nos pâles linceuls,
» Si vous veniez à nous, si nous n'étions plus seuls! »

Le chœur se tait, et la veuve craintive
Penche son front sur son sein refroidi ;
Sa main s'arrête, et la rame inactive
N'obéit plus à son bras engourdi.
Les deux esquifs sont alors côte à côte,
Car le dernier fend les flots en vainqueur :
La mère parle à l'épouse à voix haute,
Et dans un cri lui jette tout son cœur.
La veuve sent bondir sa foi première,
Elle repart ; mais cet élan s'éteint ;
Elle aperçoit comme un œil sans paupière
Qui, du vaisseau, la regarde et l'atteint.
Elle pâlit, et se trouble, et frissonne ;
Jeunesse, amis, le bonheur, l'avenir,
Elle voit tout.... tout ce qu'elle abandonne
Pour aller, belle, avec un mort s'unir.
La pauvre femme, en pensée adultère,
Pleure la vie, et l'amour et la terre;
Tremblante, elle veut fuir le vaisseau de la mort ;
Mais le chant recommence, et plus près et plus fort :

« Hier encor nous étions hommes,
» Demain vous serez des fantômes ;
» Mortels, tout n'est que vanité !
» Qu'est-ce donc que la vie humaine ?
» Nous avons, nous, l'éternité,
» Quand vous avez un jour à peine.....
» Que nous serions heureux sous nos pâles linceuls,
» Si vous veniez à nous, si nous n'étions plus seuls ! »

Ainsi l'épouse, éplorée, éperdue,
Essaie en vain de regagner le port ;
Son œil hagard mesure l'étendue,
Elle se sent sous l'aile de la mort ;
Car elle a vu grandir la silhouette
Du vaisseau noir sur le gouffre béant,
Et se dresser vers elle un grand squelette
Pour la saisir de son bras de géant.
Elle se croit à son heure dernière,
Tombe à genoux, palpitante d'émoi,
Ferme les yeux et fait une prière
En s'écriant : O mon Dieu! sauvez-moi!
Dieu l'exauça. L'esquif toucha la terre ;
L'épouse y vole, et cherche un sûr abri.
Elle a beau fuir dans le port solitaire,
A son oreille arrive un faible cri,
Cri déchirant qui toujours se rapproche,
Adieu suprême, amer comme un reproche.
Et cette fois pourtant le vaisseau se taisait,
Et l'on n'entendait plus qu'une voix qui disait :

« Recevez-moi, pâles fantômes!
» Je quitte le séjour des hommes :
» Sur terre tout est vanité.
» Qu'est-ce donc que la vie humaine?
» Quand vous avez l'éternité,
» Les mortels n'ont qu'un jour à peine.....
» Sois heureux, mon enfant! partageons ton linceul!
» Ta mère est près de toi, tu ne seras plus seul. »

LE LIONCEAU ET LE CERF,

FABLE

Présentée au Concours.

Roi par sa force et son courage,
Un Lion du désert donna pour compagnon
A son fils, héritier du trône et de son nom,
Un Cerf à peu près du même âge.
Le Cerf, par le contact de son aménité,
Devait du Lionceau tempérer la rudesse,
Et lui-même à son tour compter, dans sa faiblesse,
Sur l'ongle et sur la dent du prince redouté.
Loin de la royale tanière
Et de l'abri de leurs rochers déserts,
Ils parcouraient tous deux un vallon solitaire,
Quand un bruit de mousquet soudain frappe les airs.
Le Cerf effrayé prend la fuite;
Le Lionceau, cédant à la même terreur,
Sur ses traces se précipite.
Mais un murmure peu flatteur
Bientôt arrive à son oreille:
— Quelle honte pour un Lion!
Disaient les hôtes du vallon:
A-t-on jamais vu lâcheté pareille?....
— Pourquoi m'accusent-ils? je m'étonne, ma foi,

Dit le Lion au Cerf dans leur fuite rapide,
Que tous leurs quolibets ne tombent que sur moi;
Vous êtes-vous montré plus intrépide?
Qui le premier a fui dans cette occasion?
C'est vous... — Oui, répondit son compagnon timide;
Mais, moi, je suis né Cerf, vous êtes né Lion.



L'HABITANT DES ARDENNES,

FABLE

Présentée au Concours.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Possesseur de troupeaux et de vastes domaines,
Membre du Conseil général,
Naguère Député, toujours original,
Un riche habitant des Ardennes
Achetait à grands frais, dans maints départements,
Des renards ou des loups; et de ces garnements
Espérait adoucir la fureur redoutable
Par des soins assidus et de bons traitements!

Pour eux il sut choisir un séjour agréable,
Ceint de murs, et garni de réduits élégants.
Paille fraîche, onde pure et repas abondants
A des hôtes nombreux furent donnés sans cesse;
Quand ils mangeaient, notre homme en pleurait de tendresse.
Non loin du poulailler, près d'un paisible enclos
Où de douces brebis, allaitant leurs agneaux,
De leur maître obtenaient la nourriture à peine,
Par malheur, habitaient les cruels animaux!

Un jour, qu'à la ville prochaine,
Des champs délaissant le repos,
Pour une élection nouvelle
L'éligible des siens allait chauffer le zèle,
Voilà que, forçant leurs arrêts,
Sur d'innocents voisins exerçant leur ravage,
Tous nos brigands, saisis de rage,
Se souillent de nouveaux forfaits !...

Sanglants, ils s'enfuyaient vers leur ancien repaire,
Quand aux yeux de leur bienfaiteur
Vint s'offrir un spectacle à le glacer d'horreur.
Un carnage récent avait rougi la terre,
Que blanchissaient encor la laine et ses flocons ;
Des brebis y gisaient, à moitié dévorées ;
D'autres, plaintives, déchirées,
Appelaient leurs chers nourrissons,
Immolés les premiers par ces bandits gloutons.
Au poulailler muet funérailles semblables :
Des plumes en tous lieux, des débris innombrables ;
Sur les toits, un seul coq, en amour un héros,
Mais qui dut des renards éviter les poursuites,
Triste sultan sans favorites,
De ses cris répétés effrayait les échos !...
Voyant par quels excès on paya sa tendresse,
Et rendant tous ses soins à ses nombreux troupeaux,
Notre homme alors comprit, accablé de tristesse,
Qu'il est des cœurs pervers peu touchés des bienfaits,
Pour lesquels la bonté fut toujours la faiblesse,
Monstres que les remords n'atteignirent jamais !

Philanthropes, jaloux de l'estime publique,
Qui, du pauvre souvënt négligeant la supplique,
Vouez aux criminels votre compassion,
De grâce, délaissez l'assassin, le fripon;
Et visitez, soignant d'honorables misères,
Un peu moins les prisons, un peu plus les chaumières.



LE COQUILLAGE,

FABLE

Présentée au Concours.

Par la houleuse mer rejeté sur la plage,
Avec des flots d'écume et quelques vains débris,
Ainsi se lamentait un pauvre Coquillage :
« O Mer, qu'ils sont heureux tes enfants favoris !
A l'abri, sous tes eaux, du fracas des tempêtes,
Les rivales du Diamant,
Les Perles, dans ton lit se bercent mollement;
Et si la main de l'homme, au fond de leurs retraites,
Vient un jour les chercher, les plus charmantes têtes
En font leur splendide ornement.
Et moi, triste jouet de l'onde,
Perdu dans un amas de Coquilles sans prix,
Je n'ai donc rien, ô Mer en merveilles féconde,
Rien qui me sauve du mépris ?
Briller aussi, pourtant, était mon plus doux rêve! » . . .
Rêve insensé ! cris superflus !
L'onde se retirait et ne l'entendait plus.
Un Chien, errant affamé sur la grève,
Comble ses maux, le broie, et découvre à la fois,

Dans la riche couleur de sa gueule sanglante,
Un trésor précieux, cette pourpre brillante
Qui décore les rois!

L'enfant du peuple aussi, qu'un froid dédain refoule,
Sent parfois en son âme un sublime transport.
Jouet de l'incessante houle,
La main de l'infortune enchaîne son essor.
Enfin, dans un dernier effort,
De son cœur déchiré s'exhale l'harmonie,
Et dans son chant de mort éclate le génie.



RECUEIL DE 1848.

Seconde Partie.

DISCOURS ET RAPPORTS

DE MM. LES MAINTENEURS.

ÉLOGE

DE M. DE MALARET,

Lu dans la Séance publique du 26 décembre 1847;

Par M. DE LAVERGNE, un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

ENTRE les mille peines d'une vie laborieuse et livrée au tourbillon des affaires, il n'en est pas de plus amère que l'impuissance de remplir, selon nos vœux, les plus saints devoirs. Voici déjà longtemps que vous auriez dû entendre l'éloge funèbre de M. de Malaret, et j'étais moi-même impatient de rendre à cette mémoire, si justement honorée, votre hommage et le mien. Pardonnez-moi si, dans le mouvement qui m'entraîne, je n'ai pu m'acquitter plus tôt de ce pieux office. Nul n'a plus vivement regretté que moi ce retard, et j'ai dû faire bien des efforts pour l'abréger. Une seule pensée m'a soutenu dans cette lutte de chaque jour contre la fuite rapide du temps. L'illustre mort dont j'avais à vous rappeler la vie, n'est pas de ceux dont le souvenir passe en quelques heures. Le sentiment de sa perte est aussi profond aujourd'hui que le premier jour, dans cette ville qu'il a tant aimée et dont il a toute sa vie servi les intérêts.

Eminent par le rang, il a laissé dans les premiers corps de l'État des vides qui ne se remplissent pas aisément ; plus grand encore par le caractère, il a marqué de toutes parts sa trace par des bienfaits qui ne s'oublient pas. Bien des voix se sont élevées pour le louer ; la tribune même de l'une des deux Chambres a retenti de son nom. Je ne viens apporter qu'une pierre de plus à ce monument que tant de mains rivales ont élevé. Sa renommée n'en avait pas besoin, et ce n'est pas pour lui que nous voulons le louer encore, c'est pour nous-mêmes.

M. DE MALARET (JOSEPH-FRANÇOIS-MADELAINE) était né à Toulouse le 8 août 1770. Le funeste règne de Louis XV touchait alors à sa fin ; la démoralisation de la cour, la ruine des finances, la disette permanente, le désordre universel, tout présageait une révolution prochaine. La ville de Toulouse, quoique située dans une province lointaine et presque sans rapports avec Paris, était une des plus profondément agitées du royaume. De tout temps, les passions politiques y montrèrent un caractère particulier d'exaltation. Quelques années avant la naissance de M. de Malaret, une cause célèbre, qui eut un long retentissement en Europe, avait révélé combien les luttes religieuses des derniers siècles étaient encore vivantes dans le Midi, et la lutte fatale des Parlements contre la Couronne avait commencé à Toulouse même par un refus d'enregistrement.

La famille de M. de Malaret était nécessairement mêlée, par son rang comme par ses emplois, à ces événements. Son grand-père, membre du Parlement de Toulouse, avait eu cinq fils ; l'aîné, qu'on appelait le Baron de Fonbeauzard, le seul qui eût suivi la carrière héréditaire de la magistrature, était avocat général au Parlement ; deux avaient embrassé l'état ecclésiastique, l'un était devenu Prévôt de la cathédrale de Tou-

louse, et l'autre chanoine de Notre-Dame de Paris; deux avaient choisi la profession des armes, l'un avait pris part à tous les combats des dernières années de Louis XV, comme Lieutenant-colonel au régiment de Piémont; l'autre, le plus jeune de tous, qu'on appelait le Chevalier de Fontanes, Officier dans le régiment de son frère, était mort glorieusement à Rosbach, après avoir reçu la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille.

M. de Malaret était fils du Lieutenant-colonel; il perdit son père de très-bonne heure, et fut élevé par sa mère, Mlle de Penautier et par son oncle le Prévôt. Celui qui devait montrer plus tard toutes les vertus publiques et privées, entrait ainsi dans la vie sous de sévères auspices. Le souvenir de son père et de son oncle, morts tous les deux de leurs blessures, après avoir consacré leur vie entière au service de leur pays, fut un des premiers entretiens de son enfance; la tendresse dévouée, la haute piété de sa mère, l'entourèrent d'exemples non moins touchants, et lui laissèrent des impressions non moins durables. D'une complexion délicate, d'un caractère affectueux et doux, d'un esprit sérieux, il souffrit, pria et réfléchit dès ses premières années. Il fit ses études au collége de l'Esquile, dirigé alors par les Pères de la Doctrine, et s'y montra tel qu'il a toujours été depuis, modeste, laborieux et distingué; il devint un des élèves favoris de Laromiguière, alors Professeur de philosophie à l'Esquile, qui resta son ami tant qu'il vécut. En même temps il assistait dans sa famille à ces préoccupations inquiètes qui tenaient alors en éveil tous les esprits prévoyants. On aime à se figurer dans cette vieille cité, à l'ombre d'un collége reculé, ou au fond d'une maison silencieuse, cet enfant faible et grave qui grandissait, sous l'œil d'un prêtre et d'une femme, entre les tristes regrets du

passé et les tristes pressentiments de l'avenir. M. de Malaret est déjà là tout entier.

Ses parents le destinaient à la magistrature et se disposaient à acheter pour lui une charge d'Avocat général au Parlement de Toulouse, quand éclata la révolution de 1789. Il n'en continua pas moins ses études de droit et fut reçu avocat en 1790. Peu de jours après parut le décret de l'Assemblée constituante qui supprimait les Parlements. Ce coup, qui enlevait au nouvel avocat un avenir assuré, atteignait aussi tout ce que Toulouse renfermait de considérable. Avant de se séparer, le Parlement protesta. Déjà, depuis quelque temps, avaient paru plusieurs décrets qui bouleversaient toutes les antiques institutions du pays. Toulouse, si longtemps fière de son organisation municipale, avait vu d'abord supprimer son célèbre capitoulat; bientôt après, la province de Languedoc elle-même, dont l'origine remontait aux premiers temps de la monarchie, avait cessé d'exister, et la capitale d'une sorte de royaume avait été réduite à n'être plus que le chef-lieu d'un simple département; plus tard, enfin, la constitution civile du clergé avait profondément blessé les croyances d'une population essentiellement catholique; la suppression des Parlements fut un pas de plus dans l'accomplissement de cette œuvre de destruction.

M. de Malaret n'avait alors que vingt ans; il ne put voir sans une émotion profonde tomber ainsi tout ce qu'il avait appris à respecter. En même temps se formaient à Toulouse, comme partout, ces sociétés populaires qui, nées sur la place publique, recrutées le plus souvent d'éléments impurs, ne tardèrent pas à se substituer à tous les pouvoirs réguliers et à exercer une souveraineté désordonnée. Ce spectacle d'anarchie le révolta. Il ne comprit pas, si jeune et si inexpérimenté qu'il était, que, sous ces formes qui lui paraissaient si

odieuses, une société nouvelle venait au monde. Il crut, comme beaucoup d'autres, que ce n'était là qu'un orage passager, aussi court qu'inouï, aussi superficiel que violent, et que les fondements un moment ébranlés de l'ancienne constitution nationale se raffermiraient d'eux-mêmes. Il ne sut pas tout d'abord, ce qu'il n'a jamais oublié depuis, que, dans ces moments suprêmes où les nations travaillent à se transformer, le devoir de tous les bons citoyens est de venir au secours de ce pénible enfantement, en défendant le bien partout où il est, en combattant le mal, quelle que soit la source, afin de séparer ce qui est nécessaire et juste de ce qui est coupable et dangereux. En 1791, il partit de Toulouse pour Paris, vit de plus près encore le mouvement révolutionnaire, et entraîné par une impulsion devenue presque générale parmi les siens, il émigra.

Cet exil volontaire ne fut pas de longue durée.

Ce qu'il n'avait pas vu dans son propre pays, l'aspect de l'étranger le lui apprit bien vite. Un an s'était à peine écoulé qu'il rentrait en France, résolu à courir désormais toutes les chances qui l'attendaient sur le sol natal. Malheureusement l'émigration avait dans l'intervalle porté tous ses fruits; la révolution ne trouvant plus de résistance avait tout envahi. Le Roi, abandonné de ceux qui, demeurés près de lui, auraient pu le défendre, s'était trouvé face à face avec la portion la plus ignorante et la plus passionnée de la nation livrée à elle-même; il n'avait pas tardé à succomber. Le petit nombre d'hommes qui essayèrent seuls de s'interposer entre lui et le peuple, avaient été emportés. Le temps des combats utiles et des nobles dévouements était passé; la révolution ne luttait plus, elle tuait. M. de Malaret n'eut plus qu'à se cacher pour échapper à l'échafaud. En 1793, quand eut lieu la levée en masse, il partit comme soldat et fut incorporé dans l'armée du Nord. Mais bientôt,

inscrit sur la liste des émigrés de son département, dénoncé par la commune de Toulouse, arrêté comme suspect à Avesnes, il fut conduit de brigade en brigade à Paris, et enfermé dans la prison du Luxembourg. Là, il attendait la mort à vingt-quatre ans, quand le 9 thermidor le délivra.

Que ces souvenirs semblent loin de nous, Messieurs, et quel douloureux contraste ils présentent avec le calme de notre temps ! Le nombre des témoins de ces scènes sanglantes diminue tous les jours; chaque année en voit disparaître quelques-uns; une génération nouvelle les remplace, et on ne connaîtra bientôt plus que par l'histoire cet affreux régime dont l'horreur était encore si présente au commencement de ce siècle. Mes premières années en ont été toutes pleines; j'ai bien souvent écouté, sur cet inépuisable sujet, les récits des contemporains. M. de Malaret lui-même en parlait quelquefois; il racontait sans haine, sans colère, avec cette gaîté douce qui s'attache aux plus tristes réminiscences de la jeunesse, ce qui lui était personnel dans ces événements; mais plus le langage était simple, plus le sentiment était profond. N'oublions jamais, Messieurs, ces traditions salutaires, et cherchons à les transmettre à ceux qui nous suivent. Le temps n'est pas seul à les effacer; il s'est trouvé des poëtes pour chanter la terreur et des historiens pour en adoucir les traits; répondons à ces erreurs et à ces mensonges par l'impression de dégoût et d'effroi qu'avait laissée après elle une horrible réalité !

Pendant que M. de Malaret était prisonnier au Luxembourg, un de ses oncles, le chanoine de Notre-Dame, était aussi enfermé au Temple. Ils furent tous deux délivrés en même temps. L'abbé de Malaret, qui n'avait cessé d'exercer, du fond de sa prison, les fonctions périlleuses de grand-vicaire de l'archevêque de Paris,

reprit ouvertement la gestion du diocèse ; en même temps, son neveu qui devait porter si haut l'exemple des affections et des mœurs domestiques, épousait, à Paris, mademoiselle d'Esparbés de Lussan, de l'une des plus anciennes familles du pays, et revenait à Toulouse. Cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté sa ville natale ; mais il la retrouvait bien changée. La plupart de ses amis, de ses parents, avaient disparu ; un immense vide s'était fait autour de lui. Des hommes nouveaux avaient pris la place de ceux qu'il avait connus, des institutions aussi nouvelles que les hommes commençaient à se fonder. Comme partout, en France, à la même époque, les partis les plus opposés s'agitaient : les uns tout pleins encore des passions révolutionnaires, refusaient de s'arrêter dans leur voie de violence et de sang ; les autres et ceux-là n'étaient à Toulouse ni les moins nombreux ni les moins ardents, rêvaient le rétablissement immédiat de l'ancien régime.

Dès le premier moment, M. de Malaret choisit, au milieu de ces partis aux prises, la position qu'il n'a plus quittée. Des tentatives insensées eurent lieu dans le Midi en faveur d'une contre-révolution, il n'y prit aucune part. Lui qui avait tout perdu à l'abolition des anciens privilèges, il acceptait franchement les résultats de la révolution, et ne cherchait plus qu'à les régulariser : seule tâche vraiment nationale et sensée. Quand la France fatiguée donna au premier Consul un immense pouvoir, en lui demandant en échange de fonder l'ordre, M. de Malaret fut un des premiers à seconder le nouveau gouvernement. Il contribua à toutes les créations utiles qui signalèrent cette époque de rénovation. Quand le Consulat eut fait place à l'Empire, il fit plusieurs fois partie des députations envoyées par Toulouse auprès du trône. Napoléon avait beaucoup à faire pour s'attacher ces populations méridionales, si fidèles

à leurs antiques habitudes. Son passage à Toulouse, en 1808, fut marqué par des bienfaits qui amortirent un moment les haines soulevées contre lui. Il n'eut pas de peine à distinguer M. de Malaret parmi ceux qui pouvaient le plus l'aider dans son œuvre, et en 1811, il le nomma Maire de Toulouse.

Le temps des épreuves paraissait désormais passé pour M. de Malaret. Le Gouvernement qui venait de s'élever au milieu de ses propres efforts et de ses vives sympathies, était devenu en peu d'années le plus puissant de l'Univers. Le mariage de Napoléon avec une fille de l'empereur d'Autriche et la naissance du Roi de Rome, semblaient avoir assuré à cette couronne triomphale une éternelle durée. L'Empire français, appuyé sur les royautés vassales de l'Espagne et de Naples, sur les confédérations dociles de la Suisse et du Rhin, embrassait la moitié de l'Europe; cent millions d'hommes lui obéissaient. Encouragé lui-même par cette force immense, honoré de l'estime particulière de l'Empereur, M. de Malaret pouvait croire qu'il ne lui restait plus qu'à se dévouer aux intérêts de Toulouse. Mais la seconde moitié du règne de Napoléon devait être aussi funeste que la première avait été heureuse ; le maître du monde devait succomber sous l'excès de son pouvoir et de son orgueil, et au moment de goûter en paix les fruits de ses efforts, la France devait ajourner encore ses espérances.

Dès le commencement de son administration, le nouveau Maire de Toulouse eut à lutter contre de graves difficultés. Pendant l'hiver désastreux de 1811 à 1812, les blés devinrent d'une cherté excessive. M. de Malaret rassembla les habitants les plus aisés de la ville, organisa parmi eux des souscriptions pour venir au secours des indigents : 4,000 hectolitres de blé furent achetés pour être vendus au-dessous du cours sur le marché de

Toulouse. Cette mesure ne serait pas considérée aujourd'hui comme le plus sûr moyen de remédier au mal ; mais l'économie politique était alors une science nouvelle, inconnue au plus grand nombre, douteuse pour tous. L'Empereur lui-même affectait pour ces théories un souverain mépris ; il voulut combattre la disette par des règlements qui ne firent que l'accroître, et les erreurs qu'il commit, les conséquences qu'elles produisirent, sont devenues un des meilleurs arguments de la science dont il avait repoussé les conseils. Les actes de M. de Malaret eurent du moins ce caractère d'ardente charité et de désintéressement généreux qui commande toujours le respect et la reconnaissance.

L'Empereur, pour reconnaître ce dévouement, lui envoya la croix de la Réunion, que le titre de Baron suivit bientôt après. Mais déjà se préparaient de nouveaux et plus terribles malheurs. En deux ans, la fortune de la France changea complétement ; le territoire national fut envahi de toutes parts ; pendant que les Allemands et les Russes entraient par le Nord, les Anglais et les Espagnols passèrent les Pyrénées. M. de Malaret eut la plus grande des douleurs pour une âme comme la sienne, il vit l'ennemi victorieux mettre le siége devant la ville qu'il administrait. Ce moment, Messieurs, est peut-être le plus beau de cette vie si pleine. Notre brave armée arrivait à Toulouse, après une retraite forcée de deux cents lieues, dont chaque étape avait été marquée par un combat, sans vivres, sans munitions, presque sans habits, reduite des deux tiers par le fer, le feu et la misère, exaspérée de l'accueil défiant et presque hostile qu'elle avait trouvé dans son propre pays, mais toujours terrible dans son glorieux dénuement, dans son isolement désespéré. M. de Malaret reçut d'une manière noble et digne ces derniers débris de nos troupes. Des provisions de tout genre, amassées par ses soins,

leur permirent de réparer leurs pertes et de faire, encore une fois, tête à l'ennemi ; des retranchements élevés à la hâte, une garde urbaine rapidement organisée, contribuèrent à la défense de la ville, et grâce à ce patriotique concours, ce fut sous les murs de notre ville, qu'un illustre Maréchal put tirer le dernier coup de canon de l'indépendance nationale !

Après la mémorable bataille de Toulouse, l'armée française évacua la ville; M. de Malaret la suivit. Tant que le drapeau qu'il avait servi fut debout, il resta au pied de ce drapeau ; tant que les alliés occupèrent Toulouse, il n'y reparut pas.

Quels que soient les torts d'un gouvernement, l'occupation étrangère ne peut jamais être un bien. M. de Malaret voulut avec raison rester Français avant tout. Cette noble conduite lui mérita l'estime du prince habile qui venait de ressaisir la couronne ; Louis XVIII comprit qu'il devait autant que possible emprunter au régime déchu ses plus honorables défenseurs ; avec ce tact politique qui marqua ses premiers pas, il se hâta de rétablir M. de Malaret dans la mairie de Toulouse et de lui envoyer la croix de la Légion d'honneur.

C'était là, Messieurs, dans l'état des esprits, un témoignage fatal de confiance et qui faillit plus tard devenir mortel. Des passions violentes fermentaient à Toulouse; ceux qui avaient espéré un moment un changement complet et que le libéralisme des institutions nouvelles avait déçus, virent avec une fureur croissante le choix du Roi se porter sur un fonctionnaire impérial. De son côté, M. de Malaret sentit qu'un nouveau devoir commençait pour lui, il se dévoua encore une fois. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de continuer, au nom d'un autre prince, la même lutte contre les partis extrêmes; seulement le danger avait changé de côté, et l'esprit de contre-révolution n'était

pas moins à craindre désormais que ne l'avait longtemps été l'esprit de révolution. Pendant toute la durée de la première restauration, M. de Malaret fit respecter l'ordre et comprima la réaction; de là les ressentiments implacables qui s'amassèrent contre lui et qui éclatèrent plus tard avec tant de force.

Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, M. de Malaret prévit tous les malheurs qu'il rapportait avec lui. Il donna sa démission, l'Empereur ne voulut pas l'accepter. Les deux gouvernements qui se disputaient la France, s'accordaient ainsi à retenir le même homme dans ces fonctions municipales si difficiles d'ordinaire, si désintéressées, et que le malheur des temps avait rendues plus pénibles, plus périlleuses que jamais. M. de Malaret, pressé par un grand nombre de citoyens de toutes les classes et de tous les partis, consentit à garder la mairie : mais voyant bientôt qu'au milieu du désordre général, sa voix n'était plus entendue, il accepta la députation à la Chambre des Représentants et partit pour Paris. Qu'aurait-il pu faire à Toulouse et que pouvait-il faire ailleurs? Condamné dès sa naissance, le nouveau gouvernement ne pouvait être qu'un épisode court et sanglant; on était alors dans un de ces moments si rares de la vie des peuples où l'homme le plus résolu ne peut qu'attendre, en gémissant, une catastrophe inévitable.

Cette catastrophe arriva. Aussitôt après la seconde Restauration, le Roi, qui avait parfaitement apprécié la conduite de M. de Malaret pendant les Cent-Jours, le nomma président du collége électoral qui devait se réunir à Toulouse. Jamais honneur ne fut accueilli avec une inquiétude plus légitime. M. de Malaret n'ignorait pas quelle exaspération régnait contre lui dans le parti réactionnaire. Ce parti, contenu avec tant de peine au premier retour du Roi, avait puisé une force nouvelle

dans le malheureux incident des Cent-Jours. Toulouse était devenue la capitale d'une sorte d'Etat dans l'Etat, le siége d'un gouvernement mystérieux, qui semblait près d'entrer en lutte ouverte, au nom des intérêts monarchiques, contre l'autorité royale elle-même. On parlait à haute voix de séparation, de royauté distincte; on recherchait presque publiquement les moyens de soustraire les provinces méridionales aux innovations détestées de la Charte. Le peuple surtout était maintenu dans un état d'agitation permanente; des troupes irrégulières avaient été levées, des cris de mort étaient proférés, et une véritable terreur locale était organisée.

M. de Malaret, avec ce calme courage que donne la conscience, ne craignit pas d'affronter ces menaces; il se rendit à Toulouse pour occuper le poste que le Roi lui avait assigné. Mais, dès son arrivée dans cette ville, des rassemblements tumultueux se formèrent, son hôtel fut plusieurs fois assiégé par des forcenés. M. de Malaret aurait pu demeurer à Toulouse où de généreux citoyens s'étaient offerts à le défendre; mais il aima mieux s'éloigner que de fournir le motif d'une collision qui pouvait devenir sanglante. Quelques heures après son départ, un événement à jamais déplorable et dont notre ville tout entière fut consternée (1), devait trop faire voir, hélas! jusqu'à quel point étaient fondés de si funèbres pressentiments. Second et fatal exemple, Messieurs, dans le cours d'une seule vie, des égarements où peuvent pousser les passions politiques. Le même homme qui, en d'autres temps, avait failli porter sa tête sur l'échafaud comme émigré, était cette fois menacé de mort comme suspect d'attachement à la révolution. Ainsi, les partis les plus opposés peuvent conduire aux mêmes violences. Français de toutes les opi-

---

(1) La mort du général Ramel.

nions, n'oublions pas que dans tous les camps on a quelque chose à expier, et sachons nous pardonner les uns aux autres !

Dès que l'ordre fut rétabli à Toulouse, M. de Malaret y revint ; mais il passa les quinze ans de la Restauration hors des fonctions publiques. Aucune des grandes factions qui remplirent de leurs luttes ces quinze années, n'avait complétement ses sympathies. Il avait accueilli avec un dévouement égal et la dynastie qu'avaient servie ses pères et le régime constitutionnel. Il était à la fois trop monarchique pour les uns et trop libéral pour les autres. Peu à peu le parti contre-révolutionnaire qu'il avait toujours combattu, finit par s'emparer de l'autorité et parvint à dominer jusqu'aux derniers moments de l'auteur de la Charte. Cependant le prince qui avait de tous temps personnifié la résistance à l'esprit nouveau, monta sur le trône. L'opposition, jusqu'alors en minorité dans le pays, vit dès ce moment son hostilité justifiée aux yeux de la nation par l'imminence du péril. La nomination d'un ministère impossible doubla l'irritation et la force de l'opinion publique. M. de Malaret reparut alors ; il fut un de ceux qui essayèrent de se jeter, dans les élections de 1830, entre les combattants, et de sauver ensemble la dynastie et la liberté ; mais le parti qui dominait à Toulouse le repoussa encore.

La révolution de 1830 s'accomplit ; M. de Malaret l'accepta sans peine. Il allait voir se réaliser, enfin, l'idéal qu'il avait poursuivi vainement toute sa vie, l'alliance du pouvoir et des lois, l'ordre dans la liberté. S'il avait pu concevoir quelques doutes sur les conséquences de ce grand événement, le spectacle d'une révolution sans désordre et sans violence eût suffi pour les dissiper. Il fut nommé au mois de novembre 1830, par le premier collége de Toulouse, membre de la

chambre des députés, et prit part, comme tel, à toutes les mesures qui donnèrent au nouveau gouvernement son calme et puissant caractère. Quand les conseils du département et de la commune devinrent électifs, il y fut également appelé par le choix de ses concitoyens, et put assister aussi au rapide développement de la prospérité locale, cet autre but de sa vie. Successivement nommé officier et commandeur de la Légion d'honneur, il fut élevé en 1839 à la dignité de pair de France. Lorsqu'il rentra, après un demi-siècle, comme membre du premier corps de l'Etat, dans ce palais du Luxembourg où il avait été prisonnier, il put mesurer de la pensée le progrès politique accompli depuis les temps orageux de sa jeunesse, et se féliciter de la part qu'il avait prise à cette lente éducation du pays.

Vous le voyez, Messieurs, la carrière politique de M. de Malaret présente dans son ensemble une admirable unité. Il s'associe à ce qu'ont eu de bon tous les régimes, et ne partage aucune de leurs erreurs. Exempt de toute exagération, de toute prévention passionnée, il offre de bonne heure, au milieu de nos expériences nationales, ce type de modération qui doit finir par rallier les esprits les plus divergents. Aussi courageux que sage, il ne désespéra jamais, malgré les plus formidables catastrophes, du salut commun. Que les gouvernements s'élèvent ou s'écroulent, son dévouement est toujours prêt à défendre ce qui ne passe pas, la patrie, la justice et l'humanité. Qui ne croirait que, sous l'ascendant d'un pareil caractère, les plus violentes inimitiés devaient s'éteindre ? Pour quiconque a connu un seul jour cet homme rare, il semble impossible que la haine ait osé, dans aucun temps, s'attacher à lui, tant la constante sérénité de son âme éloignait toute pensée de lutte et de colère.

Et cependant que de vicissitudes dans cette vie ! Que

de combats à soutenir pour faire le bien ! Que de douleurs et de dangers à traverser ! Plus heureux que bien d'autres qui sont morts à la peine, M. de Malaret a vécu assez pour atteindre le but ; ses dernières années ont porté la couronne du respect universel, et il a vu son pays enfin heureux et libre ; mais qu'il a dû souffrir dans d'autres temps ! Que de fois son honneur et sa vie ont été en butte à d'ardentes attaques ! Il est donc vrai que les partis n'épargnent personne, et que contre les injustices des hommes, la pureté la plus éclatante n'est qu'un trop faible rempart !

Ce serait là, Messieurs, un bien douloureux enseignement à tirer de tant d'exemples de désintéressement et de patriotisme, s'il ne me restait un plus agréable spectacle à vous présenter en racontant l'autre moitié de l'existence de M. de Malaret. A côté des amertumes de la vie publique, il me tarde de placer pour lui les consolations de la vie privée. Ce sont des vertus nouvelles qu'il va nous offrir ; mais ces vertus ne sont plus rudes à pratiquer, elles portent avec elles leur récompense et jettent sur nos jours les seuls charmes qu'il soit donné à l'homme de goûter. Si M. de Malaret fut toujours inaltérable dans les épreuves, c'est qu'il avait contre les chagrins extérieurs de précieux recours qui ne lui manquèrent jamais : l'amour des champs, le goût des lettres, le culte de la famille et la religion !

Les hommes éminents ont toujours été entraînés vers l'agriculture par un attrait irrésistible. Plus on est mêlé au mouvement des affaires et des passions humaines, plus on aime à se retrouver en présence de cette immuable et féconde nature que rien ne peut ni altérer ni épuiser. Quand tout passe si vite autour de nous, elle seule nous offre un asile contre cette effrayante mobilité. Soumise à des lois qui ne changent pas, elle n'est pas sujette aux brusques caprices, aux retours soudains et

imprévus. Les semences qu'on lui confie ne se transforment pas dans son sein. Plus juste que les hommes, elle répond aux soins par des bienfaits et non par des haines: avec elle aucun effort n'est perdu, aucune intention n'est méconnue. Toujours bienveillante et sereine, elle calme, par son spectacle, les agitations intérieures; patiente, elle apprend à attendre; simple et grande, elle aide à mépriser tout ce qui n'est pas vrai comme elle; même au milieu des plus terribles catastrophes, elle rassure sur l'avenir, en montrant les biens primitifs qui ne manqueront jamais à l'humanité.

M. de Malaret a ressenti plus que personne cette passion des belles âmes. Les courts moments que lui laissaient les affaires, il les consacrait à la culture de ses champs, la *seule de ses fonctions*, disait-il quelquefois en riant, *qui lui eût rapporté quelque chose*. Son goût pour l'agriculture était comme tous ses goûts, sérieux et éclairé; il y portait sa sagesse pratique, également éloignée des routines stériles et des innovations hasardeuses, qui fut en toute chose la règle de sa conduite. Dès la formation d'une Société d'Agriculture à Toulouse, il en fit naturellement partie, et depuis 1817, il a présidé sans interruption cette Société. Il a traité successivement, dans les discours annuels qu'il prononçait comme président, presque toutes les questions qui se rattachent au présent et à l'avenir de l'agriculture; tantôt, c'était l'examen des encouragements les plus nécessaires à ce premier des arts utiles; tantôt c'était une série d'aperçus sur l'emploi des machines, sur les conséquences de la division de la propriété, ou sur l'alliance de l'agriculture avec les sciences. Chacun de ces petits traités était plein de vues utiles, vraiment progressives, exposées avec cette précision que peuvent seules donner la réflexion et l'expérience.

C'est que M. de Malaret n'avait pas seulement du pen-

chant pour l'agriculture, il y était habile et y obtenait de véritables succès. Je l'ai vu bien souvent, dans ses dernières années, quoique déjà affaibli par l'âge, se diriger à pied vers son domaine de Fonbeauzard près de Toulouse, et retrouver pour ce trajet favori, toute l'agilité de la jeunesse. Là, il aimait à se plonger dans les mille détails d'une grande exploitation agricole ; heureux et fier des résultats déjà obtenus, il entreprenait sans cesse des améliorations nouvelles dont il surveillait lui-même les progrès. L'agriculture du Midi de la France lui doit beaucoup; il a contribué, par ses leçons et par ses exemples, à propager les bonnes méthodes, et ce n'est pas seulement à son patrimoine que ses succès ont profité. Telle est la destinée des hommes d'élite; tout en eux est utile, même leurs délassements et jusqu'au soin de leur propre fortune. M. de Malaret a peint lui-même, dans un de ses discours, cette heureuse condition de l'agriculteur qui ne peut améliorer son propre sort sans répandre en même temps le bien-être autour de lui; là était sans doute la cause de sa prédilection pour ces nobles délassements, et il pouvait mieux qu'un autre exprimer ce qu'il savait si bien sentir.

J'arrive, Messieurs, à cette autre partie des travaux et des plaisirs de M. de Malaret qui doit avoir pour vous un intérêt particulier, je veux parler de sa vie académique. Dès sa première jeunesse il aima les lettres ; ses études classiques avaient de bonne heure développé ce goût dominant de son esprit, auquel il ne cessa de se livrer toutes les fois que les circonstances le lui permirent. Quand cette Académie, longtemps dispersée par la tempête, se reforma, il fut appelé un des premiers, en 1806, à remplir les vides de ses rangs. Il fut aussi nommé à la même époque, membre de cette Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, qui

vous aide à entretenir dans notre cité l'antique foyer d'études et de lumières, et eut presque toujours depuis l'honneur de la présider. Mais, quel que fût son dévouement pour cette savante compagnie, rien n'égalait l'intérêt pasionné qu'il portait à vos Jeux. Il avait vu, tout enfant, passer dans les rues, pleines de peuple, ces fleurs qu'accompagnait un cortége solennel ; jeune homme, il avait rêvé vos couronnes; le coup qui avait tout brisé en France avait pu seul l'enlever à vos concours. Nourri dans le respect des traditions locales, il retrouva plus tard avec joie le seul débris du passé que la révolution eût respecté, et il s'y attacha ardemment.

Pendant quarante ans, cette enceinte illustre a retenti bien souvent de sa voix. Résumptions, Semonces, Éloges de Clémence Isaure, Panégyrique d'un confrère enlevé par la mort, ou Réponses au remerciment d'un récipiendaire, il a prononcé avec un succès égal tous les genres de discours qui marquent parmi vous les différents actes de l'année académique. A ces compositions connues du public il en a ajouté d'autres non moins heureuses, mais qui n'ont eu d'autres échos que ceux de vos réunions intérieures. Il a successivement passé par toutes vos dignités, jusqu'au moment où vous lui avez confié la plus importante de toutes, celle de Secrétaire perpétuel. Il a rempli dix ans ces fonctions, de 1824 à 1834, et dix fois il a enrichi votre Recueil annuel de Rapports sur le concours qui resteront comme des modèles. Son style était, comme toute sa personne, modeste mais élégant, facile mais poli, d'une correction remarquable, d'une mesure parfaite ; toujours près de l'idée, jamais au delà, il y régnait une harmonie exquise et calme. Point de mots ambitieux ni de phrase à effet ; mais la justesse de l'expression et l'élévation du sentiment lui donnaient une distinction en quelque sorte involontaire. S'il n'avait point l'éclat qui saisit

et le mouvement qui entraîne, il avait le charme, cette qualité précieuse qui ne frappe jamais et qui platt toujours.

Dans vos jours de grandes solennités, quand une foule impatiente vous entoure et vous presse de toutes parts, quand les mains des lauréats brûlent de saisir les fleurs que vous leur promettez, on entendait s'élever une voix frêle qui semblait hors d'état de dominer les tumultes de l'assemblée ; mais dès que les premiers accents de cette voix connue frappaient les oreilles, le silence le plus profond régnait dans la vaste enceinte : on écoutait. M. de Malaret lisait avec grâce ce qu'il avait écrit avec finesse ; sa diction puisait dans sa faiblesse même quelque chose de pénétrant. Pas un mot n'était perdu, l'attention vigilante de l'auditoire marquait de temps en temps par un frémissement d'approbation les passages les plus heureux. Les vainqueurs du concours oubliaient eux-mêmes, en écoutant, que ces rapides moments retardaient leur propre triomphe. Votre Secrétaire perpétuel était le premier lauréat du jour et le moins envié, car on sentait que son talent lui venait du cœur non moins que de l'esprit. Il aimait sincèrement cette jeunesse dont il racontait les luttes ; tout en lui portait l'empreinte de cette affection presque paternelle ; sa critique était délicate, son enjouement n'avait rien de blessant, et quand il louait, on le voyait lui-même tout ému d'orgueil et de bonheur.

Permettez-moi de céder, Messieurs, à l'entraînement des souvenirs personnels qui m'assaillent ici de toutes parts. J'avais dix-huit ans alors, et je venais, moi aussi, recueillir dans la foule ces encouragements d'une si touchante bienveillance. J'assistais avec toute l'émulation de mon âge à ces pompes littéraires qui font battre encore tant de cœurs. Quand je me trouvais, moi si jeune et si obscur, au pied de ces bustes sévè-

res, en présence de cette imposante réunion, il me semblait que vos récompenses étaient trop loin de moi, que je ne parviendrais jamais à les atteindre; mais dès que M. de Malaret parlait en votre nom, je croyais entendre un ami secret qui m'invitait à essayer. Je ne l'avais jamais vu ailleurs que dans vos solennités; un jour cependant, soutenu par sa réputation de bonté; je me décidai à me présenter à lui, un manuscrit à la main. Il m'accueillit avec indulgence, et me voyant tout tremblant, me demanda lui-même de lui lire mon travail. Après avoir entendu quelques pages, il m'interrompit pour m'interroger sur ma famille, sur mon âge, sur mes projets; quand j'eus fini, il me tendit la main et je la saisis avec transport... Homme vénéré, ma main sent encore après vingt ans la généreuse étreinte de la vôtre, et rien n'effacera de mon cœur l'impression toujours vivante de ce moment!

Et cependant, combien tout est changé depuis ce temps! L'Académie presque entière s'est renouvelée; je ne vois plus sur ces fauteuils aucun de ceux qui y siégeaient alors. Tous les juges qui ont encouragé mes premiers pas ont disparu comme M. de Malaret; d'Aldéguier, Ruffat, d'Ayguesvives, Cabantous, Tajan, ces noms que j'aimais à prononcer ne réveillent plus que des souvenirs. La mort infatigable a tout abattu. Je vous ai vu tomber aussi, vous qui, sans avoir fait partie de cette Académie, comptiez cependant parmi les plus glorieux enfants de Toulouse, vous qui aviez également accueilli ma jeunesse, éloquent Romiguières; et toi qui n'étais venu t'asseoir ici qu'après moi, toi si jeune et déjà si éprouvé, que les douleurs de la vie publique ont dévoré si vite, et que l'ironique destinée semble avoir rapidement élevé pour te briser avec plus d'éclat, noble et malheureux Cabanis! Que de pertes à la fois! L'ancienne cité s'est transformée, et partout je

ne vois que des noms nouveaux. Devant ce rapide changement des choses humaines, que tout nous rappelle sans cesse et qui cependant nous étonne toujours, reconnaissons plus vivement, Messieurs, nous qui restons pour quelques jours encore, le devoir de nous replier sur nous-mêmes, et d'élever dans notre mémoire des monuments à ceux que nous avons perdus : heureux si nous pouvons vaincre un moment pour ces morts aimés l'indifférence des générations nouvelles !

Pour compléter l'hommage que nous rendons aujourd'hui à M. de Malaret, il me reste à retracer les traits les plus intimes de son caractère. Vous l'avez vu dans les agitations de la vie publique, dans le calme des champs, au sein des lettres, venez avec moi le chercher au milieu des siens, parmi les pauvres, ou dans le secret de ses pieuses aspirations vers le ciel. Il n'est point de véritable élévation d'âme sans affections domestiques. Celui-là n'a que de fausses vertus publiques qui est insensible aux charmes et aux devoirs du foyer. M. de Malaret n'a eu qu'une fille, bien digne de son amour ; il la maria de bonne heure à un jeune homme qu'il avait vu naître, et il vivait heureux du bonheur de ce couple qui ne l'avait pas quitté, quand un événement affreux vint lui ravir son gendre. Je n'essaierai pas de dire de quels tendres soins, de quelles consolations affectueuses et dévouées il entoura cette triste veuve et ses jeunes enfants. Jamais prévoyance plus empressée ne veilla sur des orphelins ; son patrimoine n'était plus à lui, il ne s'en considérait que comme le dépositaire, il aimait à le partager d'avance et à disposer de son mieux la part de chacun : soins touchants et chers dont il était récompensé par quelques moments passés auprès de sa fille !

Ce qu'il était pour ses petits-enfants, il l'était en même temps pour les pauvres, ces autres orphelins. Pendant son administration comme Maire de Toulouse, il

a dû lutter contre bien des difficultés pour introduire les sœurs de Saint-Vincent de Paul dans l'hospice de la Grave; les habitants de cette triste demeure l'en remercient tous les jours. Nommé, en 1828, administrateur des hospices civils, il a présidé à toutes les améliorations réalisées depuis cette époque dans le régime de ces utiles établissements. Des donations nombreuses et quelquefois très-considérables, dont lui seul connaissait la source, ont successivement passé par ses mains pour accroître à Toulouse le domaine de la bienfaisance publique. Chacun de ses jours était marqué par un effort en faveur des malheureux, et quand il terminait sa journée par son hommage habituel au Père commun des hommes, il pouvait lui offrir le plus beau des présents, des heures pleines d'œuvres. Il avait hérité de sa mère, morte en odeur de sainteté, une piété fervente que rien ne trahissait dans le monde, mais qui s'épanchait librement dans la solitude. C'était là le principe caché de sa force et le plus beau des dons qu'il avait reçus de l'éternelle Bonté. Rien n'est difficile pour ceux qui prient.

Est-il possible, Messieurs, d'imaginer une existence mieux remplie, un modèle plus complet et plus achevé de l'homme? Rien ne manque à cette admirable figure que la mort a maintenant marquée de son sceau : ni l'éclat des services publics, ni l'attrait des exercices littéraires, ni le mérite des travaux utiles, ni l'auréole des vertus domestiques et religieuses, ni même la consécration du malheur. J'ai essayé de le peindre par ses actions, mais je sens profondément combien ce portrait est encore imparfait. Qui pourrait le montrer lui-même tel qu'il était, tel que l'avait fait l'heureux équilibre de tant de qualités réunies? Vous, qui l'avez connu, vous savez seuls combien une politesse accomplie ajoutait encore à l'effet de cette harmonie naturelle. Il n'était pas seule-

ment digne de respect, il était aimable. Il avait l'abord ouvert, la conversation facile et gaie, l'humeur toujours égale, le commerce charmant. Je n'ai vu personne montrer moins de prétentions et oublier plus volontiers sa supériorité. On eût dit quelquefois la naïveté d'un enfant, tant il était dépourvu de calcul et d'artifice; mais s'il se présentait quelque bien à faire ou quelque mal à combattre, on voyait bientôt apparaître, sous ces formes si simples, cette haute et droite nature. Tel vous l'avez vu vieillir parmi vous, et chaque année n'a fait qu'ajouter à votre affection pour lui.

Depuis quelque temps, il s'affaiblissait d'une manière sensible, quand un malheureux accident détermina la dernière crise; il s'éteignit le 10 janvier 1846, à l'âge de 75 ans. Ce jour-là, cette ville entière fut en deuil, et quand le moment des obsèques fut venu, un cortége immense se forma spontanément. Toutes les dignités mondaines disparaissent à cette heure suprême; ce n'était pas le Pair de France, le Commandeur de la Légion d'honneur, l'ancien Député, l'ancien Maire, que cette foule suivait en pleurant, c'était à l'homme même qu'elle adressait ses mornes regrets.

Vous y étiez accourus, Messieurs, et avec vous tous ceux qui avaient eu l'honneur d'être à un titre quelconque les collègues de M. de Malaret; le Conseil général du département, le Conseil municipal, le Conseil des Hospices, la Société d'Agriculture, les deux Académies, tout ce que Toulouse renferme de plus éminent s'y trouvait; mais ce qui donnait à ce convoi son caractère distinctif, c'était l'affluence du peuple; le peuple, ce juge excellent quand il n'est pas égaré par des conseils étrangers, avait compris l'étendue de sa perte; il était venu presque tout entier, il avait quitté ses travaux de chaque jour pour accompagner les restes de celui à qui il devait tant, et cette masse respectueuse qui entourait de toutes

parts le cercueil en disait plus que tous les insignes dont il était décoré.

Moi seul j'y manquais : retenu ailleurs par d'autres liens, je n'ai pu joindre mes larmes aux vôtres. Bien peu de temps avant ce jour fatal, M. de Malaret m'avait aidé à rendre les derniers devoirs à mon père ; cette terre où ils dorment ensemble s'est ouverte à son tour pour lui, et je n'ai pu lui dire aussi l'adieu éternel... Vous avez compris ma douleur, Messieurs ; vous m'avez choisi pour vous parler de lui encore une fois : grâces vous en soient rendues ! Si ce qu'il avait de périssable et de mortel n'est plus parmi nous, son âme du moins est toujours présente ; elle recevra ce faible tribut d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec moi. Mais ce n'est pas assez que louer de tels hommes, le plus sûr moyen de leur prouver nos respects, dans le séjour sacré où ils nous attendent, c'est d'imiter les exemples qu'ils nous ont laissés. Que son souvenir soit donc pour nous une règle et une force ; qu'il nous confirme dans nos devoirs, qu'il nous soutienne dans nos épreuves, qu'il nous inspire à la fois le courage et la douceur, la patience et l'amour des hommes.



ÉLOGE

DE M. TIREL DE LA MARTINIÈRE,

Lu en Séance publique, le 13 juin 1847,

Par M. Théophile DE BARBOT, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

L'hommage public qui suit les pertes que vous faites, n'est pas pour vous l'accomplissement d'un froid usage; il est une dette du cœur, un tribut à la fois d'affection et d'estime. C'est un témoignage de vos regrets que vos regrets demandent ; on le devine aux interprètes que vous désignez d'ordinaire ; on le sent au choix qui m'appelle aujourd'hui. Vous avez voulu que l'ami vous parlât de l'ami, et parmi ceux qu'unissait ce titre, vous avez pris celui qui l'avait depuis plus de temps, celui qui aurait à chercher dans de plus anciens, dans de plus nombreux souvenirs. Douloureuse tâche ! Pendant que loin de vous j'essayais de la commencer, il m'a fallu bien souvent l'interrompre, et maintenant qu'au milieu de vous, je n'y trouve plus celui qu'il m'était si doux d'y chercher, il me faut un nouvel effort pour achever de l'accomplir.

Charles TIREL DE LA MARTINIÈRE était né à Paris, le 14 novembre 1792 ; sa famille, bretonne

d'un côté, normande de l'autre, y était venue par suite de cette tourmente dont les effets contraires faisaient tour à tour quitter et chercher la province. Elle n'était pas seulement distinguée par la naissance ; l'esprit y semblait héréditaire, et ce privilége qu'on ne supprime pas, parvint intact au nouveau-né Son père le lui avait conservé tout entier : il avait à un degré rare ce don de la répartie, le plus agréable, mais le plus redoutable de tous, et à cet avantage que sa bienveillance dépouillait de l'inconvénient ordinaire, se joignaient tous ceux d'une heureuse nature soigneusement cultivée. Sa mémoire était aussi sûre que son imagination était prompte ; sa conversation avait tour à tour l'inattendu de ce qu'on trouve, l'exactitude de ce que l'on cite : près de lui, éclaircir un doute, résoudre une difficulté, ce n'était qu'une question à faire, et l'éducation de son fils put commencer en écoutant. Cette éducation devait s'achever à Toulouse. M. de la Martinière vint y remplir, en 1809, les fonctions qui lui avaient été confiées à l'hôtel des Monnaies, et les qualités précieuses qui prêtaient tant de charme et tant de variété à son commerce, y préparèrent cette adoption mutuelle que l'avenir devait confirmer. Il y vint avec sa famille ; il y confia son fils à ces deux hommes de savoir et de vertu, à ces deux prêtres de gravité douce et de bienveillance austère, dont la mémoire est toujours vivante parmi nous, et les élèves de MM. Gary et Savy se souviennent d'avoir eu le jeune la Martinière pour camarade de collége. Ils se souviennent de ce qu'il était déjà, de ce qu'il promettait d'être : l'esprit marquait le tour de ses idées, l'imagination en pressait l'essor ; mais il ne put longtemps la prendre pour guide, et bientôt, au lieu des sentiers variés qu'elle ouvrait devant lui, ce fut une route uniforme et droite, ce fut la route des mathé-

matiques qu'il fut obligé de suivre. Pour tous les enfants d'alors, il n'y avait presque qu'un but, qu'un avenir ; c'était la guerre : et l'unique question semblait être de savoir comment on s'y préparerait, comment on arriverait sur ce champ de bataille qui s'élargissait chaque jour. M. de la Martinière désira que son fils y arrivât par l'école Polytechnique. Le brillant rhétoricien quitta donc les lettres pour les sciences, et ses dociles efforts lui en ouvrirent bientôt l'asile. Toutefois, avant d'y entrer, il se tourna vers ces libres domaines qu'il ne lui serait plus donné peut-être de visiter, vers cette ville, que peut-être il ne lui serait plus donné de revoir ; il se tourna vers vous, Messieurs, et vos devanciers eurent à juger le jeune mathématicien redevenu un moment poëte. L'Ode qu'il présenta à l'Académie était intitulée *le Canal du Midi*. C'est pour Toulouse, c'est sur Toulouse qu'il avait voulu chanter, et peut-être aussi ce qu'il allait faire influa-t-il sur ce qu'il fit : il allait être initié aux belliqueux triomphes, il voulut chanter les pacifiques conquêtes. Il le fit avec l'ardeur de son âge, avec l'entraînement de sa nature. On sent, en lisant son Ode, cette force qui grandit en s'exerçant, ce flot d'idées qui croît à mesure qu'on le laisse couler. C'est d'abord Riquet en face de son rêve, et son œuvre future se déroulant dans sa pensée ; c'est ensuite Riquet en face de la réalité, et son œuvre faite se déployant sous ses yeux. On le suit dans ces diverses phases, et quand on arrive à la dernière, quand on arrive à ces vers :

Il dit, et les coteaux, les montagnes s'abaissent,
Les vallons sont franchis, les rochers disparaissent
Sous la masse des eaux,
Et par un art vainqueur les deux mers enchaînées,
Sous les murs de Toulouse en triomphe amenées,
Ont confondu leurs flots ;

il semble que l'auteur est arrivé au but comme celui qu'il chante, et que le triomphe de l'inventeur sublime a dû devenir le triomphe du poëte. Un moment il en dut être ainsi; l'Académie, charmée des premiers vers, avait été frappée des derniers ; l'Ode était sortie victorieuse de la première épreuve, et elle n'avait pas de rivales; mais un événement survint qui lui en donna une. C'était en 1811, à cette époque du grand Empire où l'avenir parut conquis comme le présent, où la durée parut s'unir à la grandeur. Le temps, avant de tout reprendre, sembla vouloir tout donner : il manquait à César un héritier de sa fortune ; cet héritier naquit, et cette hérédité, qui n'était encore qu'un mot, qu'un mot écrit sur une de ces pages que la main des hommes docile aux événements écrivait et déchirait tour à tour, sembla un moment devenir une réalité. Il faut avoir vécu alors pour savoir quel son rendaient dans nos villes ces canons du dedans, écho des canons du dehors, ces événements de la paix qui n'étaient que le prolongement des événements de la guerre, qui suivaient ou qui précédaient les Bulletins de la grande armée. On écoutait, plein de ce qu'on avait entendu, avide de ce qu'on allait entendre ; toutes les voix de la prose proclamaient la nouvelle, la Poésie s'en emparait ; et une Ode sur la Naissance du Roi de Rome, ouvrage de celui qui était déjà en possession d'une partie de sa gloire, ouvrage de Soumet, vint ravir à l'Ode sur le Canal du Midi, la victoire à demi gagnée. Il y avait des consolations dans une semblable défaite, et le Poëte put emporter dans l'asile ouvert au mathématicien, de quoi se souvenir et aussi de quoi espérer. Mais si le passé laissait ainsi place à l'espérance, le présent n'en laissait pas à ce qu'il aurait fallu pour la réaliser : ce présent appartenait à d'autres soins, à d'autres travaux. Les heures étaient

comptées pour le chantre de Riquet, comme pour ses camarades ; elles le furent à Paris d'abord, elles le furent à Metz ensuite. Ce serait une chose à apprécier que l'influence de cette vie réglée, de ces études en ligne droite sur des esprits de vingt ans : chaque jour reprendre sa route, en même temps qu'on va en avant regarder en arrière, s'assurer de l'espace parcouru comme de l'espace qu'on parcourt ; chaque jour reprendre son œuvre, ajouter un anneau à la chaîne, et éprouver en la secouant la solidité et le jeu facile des autres ! Une pareille vie discipline les idées comme les actions, les facultés comme la volonté ; elle accroît les forces, parce qu'elle les contient ; il peut arriver même qu'elle aide aux qualités qu'elle n'exerce pas ; mais si elle les conserve à l'avenir, elle les absorbe au présent.

Le temps manquait au penseur pour ses méditations, au poëte pour ses fantaisies ; il manquait à tous pour leurs rêves, ou s'ils en faisaient quelquefois, si leur imagination s'échappait par intervalle, ce n'était pas vers la gloire littéraire qu'elle prenait l'essor. Au bout de toutes ces courbes à calculer, de toutes ces lignes à suivre, était un vaste champ de bataille, était l'Europe. C'était là que leur pensée allait, et l'espace pour y arriver leur paraissait bien long, les heures leur paraissaient bien lentes. Elles le furent moins pour eux que pour leurs devanciers, que pour ceux qui aux mêmes lieux avaient suivi les mêmes travaux, avaient senti la même impatience. La guerre que leur imagination allait chercher loin de leurs études, vint les chercher au foyer de leurs études mêmes : Metz fut assiégé, et ce champ de leurs épreuves, ce théâtre de leurs attaques fictives, devint le centre d'une défense réelle. Tous ces jeunes élèves, acteurs en imagination de siéges lointains dans des contrées inconnues, assaillants victorieux de je ne sais quelle ville d'Asie, sur

les rives du Volga ou du Gange, devinrent en réalité les acteurs d'un siége domestique sur les rives de la Moselle. Quel rêve et quel réveil! on n'a pas épuisé tout ce qu'il y a à dire de l'influence qu'eurent sur ceux qui étaient jeunes alors, surtout sur ceux dont l'imagination était vive et la pensée sérieuse, les spectacles qu'offrirent ces deux années de 1814 et de 1815. Ces trônes renversés et relevés, puis renversés encore, ces drapeaux changeant de couleurs, ce présent qui meurt, ce passé qui renaît, ce flot des nations européennes s'étendant deux fois sur la France, tout cela laissa des impressions dont on a suivi les effets, à travers les jugements divers et quelquefois injustes, dans la vie publique, dans le domaine des faits, mais qui n'en eurent pas de moindres dans la vie privée, dans le domaine des idées. Quelques-uns puisèrent dans cette extrême mobilité je ne sais quelle difficulté d'agir et de se satisfaire. On ne crut plus aux grandes choses, on ne s'intéressa plus aux petites. Les diverses carrières perdirent cet attrait qu'un horizon illimité leur donnait. Comment se plaire sur cette route qui devait mener de capitale en capitale, et qui n'irait plus que d'une garnison à l'autre? Ce découragement de l'existence réelle se faisait sentir par intervalles dans le jeune élève devenu officier d'artillerie. Il avait cependant ce qui anime le présent, ce qui colore l'avenir : il était jeune, il entrait dans le monde, et il s'y présentait avec plus d'une raison d'y être distingué. La régularité de son profil ressortait sur son uniforme, comme sur le niveau des connaissances communes à ceux qui le portent s'élevaient, se détachaient ses idées. Il avait été placé dans un régiment, il avait été envoyé à Toulouse, et là, près de ses parents, près de leurs nombreux amis, il chercha dans la société un aliment que le régime du temps de paix ne pouvait plus offrir à ses facultés jeunes

et actives. S'il ne l'y trouva pas, il y trouva du moins un accueil empressé, et des suffrages flatteurs. Cette vie moitié mondaine et moitié militaire, moitié oisive et moitié occupée, ou plutôt occupée de deux manières, avait ses avantages; mais elle avait ses inconvénients, et plus tard, quand il eut été envoyé à Rennes, quand ses parents furent restés seuls, il ne résista pas longtemps à leur désir de voir cesser un isolement que ne compensait aucune chance probable d'importants résultats pour l'avenir de leur fils. Il était entré dans la carrière pour se conformer à la volonté de son père, il en sortit pour s'y conformer encore : il donna sa démission le 8 mai 1819. Sa liberté ainsi reconquise, qu'allait-il en faire? Il avait quitté les lettres pour les sciences: allait-il revenir aux lettres? Le temps avait couru, sa vingt-septième année était arrivée, et entre cette heure voisine de son Midi, et l'heure matinale où son imagination s'était éveillée à la poésie, il n'y avait pas seulement tout l'espace parcouru, il y avait tout ce qui avait rempli cet espace, tout ce que ses efforts y avaient fait péniblement venir. Ses idées avaient pris un autre cours; il fallait qu'elles changeassent encore; il fallait que la source revînt sur elle-même : et cet obstacle d'une route abandonnée à dégager et à reprendre, n'est pas la seule difficulté quand on se remet après un long temps à des travaux délaissés. Le goût s'est exercé pendant que l'imagination était oisive; les facultés qui jugent ont changé, ont grandi, et les facultés qui produisent sont restées les mêmes. De là, un désaccord qui arrête : on se décourage d'autant plus facilement de ce qu'on fait, qu'on sait mieux ce qu'il faudrait faire, et on a d'autant moins de confiance qu'on a plus de lumière. Cette difficulté s'accroissait chez lui d'une disposition qui lui était particulière : il lui semblait toujours, au début d'un ouvrage, avant d'en tracer

la première ligne, qu'aucune ne serait jamais écrite ; il lui semblait toujours, avant de partir, qu'il n'arriverait jamais. Les découvertes qu'il faisait chaque fois en lui-même, les forces qui lui venaient en allant, ne pouvaient le guérir de sa défiance, et il croyait chaque fois commencer un voyage impossible. A l'entendre alors, on aurait cru que tout lui était difficile ; à le lire plus tard, on voyait que tout lui était aisé. Sans doute il en eût été autrement, si le premier élan de ses premiers vers eût été entretenu ; mais tel que l'avaient fait huit années d'une autre vie et d'autres études, il avait besoin d'une occasion extérieure pour triompher, non de la paresse de son esprit, mais de la paresse de sa confiance, et il n'avait d'occasions que celles que présente la vie ordinaire du monde. S'il les saisit, s'il en résulta de ces choses, prose ou vers, auxquelles on accorde d'autant plus dans le moment qu'elles ne doivent pas y survivre, de pareilles productions ne peuvent être comptées à un esprit comme le sien. Il ne revint donc pas sérieusement aux lettres ; il suivit un cours de Droit le matin, il alla dans le monde le soir. Il y avait réussi une première fois, il y réussit cette fois mieux encore ; il était de ceux qui gagnent à mesure qu'on les voit et qu'on les entend. Le tour de ses idées était comme le caractère de ses traits qui d'abord frappaient plus qu'ils ne plaisaient. Il avait plus d'imagination que de grâce ; plus de ce brillant qui éblouit, que de ce charme qui attire. Sa conversation tenait le milieu entre les détails particuliers et les appréciations générales, entre les choses du moment et les choses de toujours. Elle entrait dans le mouvement commun, mais pour en sortir bientôt, et la question à l'ordre du jour lui était une occasion plutôt qu'un sujet. Il avait de ces mots qui valent par l'application qu'on en fait et par l'application qui en a été faite, qui éveillent à la

fois une impression et un souvenir ; de ces images qui offrent plus d'un aspect à qui sait les regarder. Il avait du trait, mais sans chercher à en avoir aux dépens des autres ; la flèche partait sans qu'aucun nom y eût été inscrit à l'avance, et s'il était un peu exclusif, s'il n'avait d'empressement que pour le petit nombre, il était pour tous d'un commerce sûr. Dirai-je ce qu'il était pour ses amis ? Dirai-je ce qu'on trouvait quand on pénétrait au delà de cette enveloppe à laquelle quelques-uns ne s'arrêtaient que parce qu'elle n'était pas commune? Il y avait là un fonds de qualités solides qui faisait oublier les qualités brillantes, une nature généreuse et noble, un cœur droit, un esprit élevé ; le laisser-aller réel de ses idées le faisait bientôt connaître, et quand on le connaissait on l'aimait.

Son premier séjour à Toulouse avait commencé notre liaison ; cette seconde époque acheva de la rendre intime ; nous avions les mêmes goûts, nous eûmes bientôt la même vie. Que de journées employées ou perdues en commun ! Que de rêveries à voix haute suivies de retours découragés sur la vie réelle ! Nos matinées s'écoulaient souvent ensemble, et la même heure nous réunissait tous les soirs dans ce salon, où il oubliait que la réalité est triste, où son esprit s'échauffait et semblait s'étendre à mesure que le cercle se rétrécissait. Moments que je retrouve vivants dans ma mémoire, et qu'il m'est doux et triste à la fois d'y retrouver ! Qu'y a-t-il donc dans la voix des êtres qu'on aime, qu'y a-t-il dans celui qui parle pour donner à ce qu'il dit une durée qu'il n'aura pas lui-même, qu'y a-t-il dans celui qui écoute pour qu'il entende encore quand la voix est à jamais muette ?

Je crois encore l'entendre ; je crois le voir aussi, et avec lui, tous ceux qui composaient ce cercle si étroit, et cependant si complet, les uns bien loin maintenant,

les autres à jamais disparus, celle surtout, celle qui en était l'âme comme elle en était le centre, celle qui donnait si bien à chacun sa valeur, qui relevait si bien pour tous la douceur d'être ensemble. Qui eut jamais à un si haut degré ce qui plaît et ce qu'on admire? qui exerça jamais une si légitime influence? On allait la voir quand on avait fait quelque chose de bien, quand on avait pris quelque parti généreux; on allait l'écouter, quand on hésitait à le prendre. Jamais tant de respect n'admit tant de sympathie; elle avait cette supériorité qui se répand au lieu de se concentrer, qui éclaire au lieu d'obscurcir, qui rehausse au lieu de rabaisser; elle y associait un moment les autres. On gagnait à agir dans ses récits, à être répété par elle; on s'étonnait d'avoir si bien dit, presque d'avoir si bien pensé. Elle relevait tout ce dont elle s'occupait, les choses comme les personnes; elle s'accommodait des plus petites, elle eût été à l'aise dans les plus grandes. Il y avait en elle une élévation naturelle qu'aucun détail ne rabaissait, qu'aucun événement n'eût dominée. Elle était simple, et elle devenait éloquente; elle était indulgente, et elle eût été héroïque. Elle était comme la révélation d'un ordre meilleur, comme une belle pensée devenue visible. Ceux qui ne l'ont pas connue ne croiront pas à la réalité de mes paroles; ceux qui l'ont connue se souviendront; et quoique son nom, ce nom si souvent répété alors, ne retentisse plus maintenant, quoique le niveau de la tombe se soit étendu sur tant de qualités éminentes, il y a pour eux, dans les lieux qu'elle habitait, quelque chose qui empêche qu'ils n'y passent le cœur froid et le regard indifférent. Il y a dans ce qu'ils éprouvent, quand ils écoutent, et qu'ils admirent, quand ils sont noblement émus, quelque chose qui les reporte vers elle; comme un écho de cette voix brisée, comme

une étincelle de cette flamme éteinte — éteinte ici-bas, rallumée là haut. Ceux-là devanceront à la fois et excuseront mes paroles (1). Tristes effets du temps! Je croyais n'avoir à toucher qu'à une blessure, et une autre s'est rouverte! Une seconde image s'est dressée près de la première, et j'ai senti à la fois l'impossibilité de taire mes pensées et l'impossiblité de les rendre.

Trois années s'écoulèrent ainsi pour le poëte, pour le mathématicien, devenu homme de salon. Cette vie du monde, douce mais non remplie, ne pouvait le satisfaire. Il creusait trop, il se rendait trop compte ; il avait reçu de l'époque où il était venu à la vie de jeune homme, la tendance qu'on retrouve chez tous ceux qui écrivaient alors, et qu'il faut bien deviner par suite chez ceux qui lisaient ; et peut-être aussi cette pente à se décourager de tout lui était-elle naturelle ; il y avait en lui ce combat d'un esprit qui voit et d'un cœur qui souffre de voir, ce mélange de pénétration dans les idées et de confiance dans les actions, qui rend la vie difficile pour soi, facile pour les autres. Ce don, qu'il avait à un degré rare, ce don d'analyser, si contraire au bonheur, aurait pu être favorable sous un autre rapport. Il aurait pu y trouver le secret d'une vocation littéraire. Peut-être l'y aurait-il cherché, et avec cet art des nuances, que son œil savait voir et que sa main savait peindre, avec cette disposition du public que le succès des romans intimes a depuis révélée, il ne l'aurait pas cherché en vain. Mais il se maria ; il succéda à la place qu'avait son père à la Monnaie, et sa vie prit de nouveau un autre cours. Il n'écrivit donc pas, il se contenta de lire ce qu'écrivaient les autres. Leurs ou-

---

(1) Ils y suppléeront aussi, et le nom de Madame d'Hargicourt qu'ils répéteront tout bas, leur en dira plus que tout ce que j'aurais pu ajouter.

vrages trouvaient en lui une disposition rare chez tout le monde, plus rare encore peut-être chez ceux qui ont eu des tentations littéraires. Nul n'avait plus la faculté d'admirer et n'avait moins ce qui souvent l'entrave. Il applaudissait tout simplement, sans retour secret, sans arrière-pensée. L'apparition d'un ouvrage remarquable était un événement dans sa vie, un événement qu'il goûtait sans acception de personne ou de genre. Il mettait là cette bonne foi qu'il mettait dans toute chose, même dans la politique. Elle n'était pas le sujet que choisissaient le plus volontiers ses réflexions et ses idées, le milieu où il se plaçait de préférence. Quand il y venait, il y apportait un esprit éloigné de toute injustice, un cœur dévoué à toutes les gloires et à tous les intérêts de la France. Il était de ceux qui voulaient, du présent et du passé, tout ce qui était bien, tout ce qui pouvait se concilier, qui ne les séparait pas dans leur sympathie, qui ne les séparait dans leurs observations que pour mieux distinguer ce qui pouvait le plus solidement les unir. Il avait été frappé du double événement qui marqua l'année 1820, de ce bonheur inespéré après ce malheur cru irréparable ; aussi, plus tard, à l'idée de rendre au jeune descendant de Louis XIV le vieux château de François I[er], son imagination de poëte s'émut ; il réveilla la corde assoupie qui avait chanté Riquet, et l'Ode sur Chambord fournit un digne pendant à l'Ode sur le Canal du Midi. Sans doute il ne fallait qu'une occasion pour que sa pensée reprît une forme, retrouvât une pente qui lui était naturelle ; sans doute, dans la vie plus retirée qu'il menait depuis quelque temps, ses idées moins répandues au dehors avaient pris au dedans une nouvelle force ; elles avaient besoin d'une issue qu'il ne trouvait plus au même degré dans les échanges devenus moins fréquents d'une conversation selon son esprit, et ce retour à une route si longtemps aban-

donnée ne fut pas un retour stérile. Vos Fleurs, qui l'y avaient attiré une première fois, et qu'il n'avait respirées qu'à demi, l'y attirèrent encore. Il n'avait été vainqueur alors que dans la première enceinte du tournoi ; il devait l'être dans toutes ; il devait prendre d'éclatantes revanches, et les concours de 1830 et de 1831 virent se succéder ces Odes, ces Élégies, la parure alors de vos fêtes, l'ornement à présent de vos recueils. Ce qui les y fera toujours rechercher, c'est la vérité des sentiments exprimés. Ses chants descendent de cette sphère où rayonnent les pensées et les sentiments que vous aimez à couronner ; mais il n'y est pas entré en les commençant, il n'y est pas monté pour vous, il y était avant. La pureté du fond se retrouve aussi dans la forme ; ses vers sont harmonieux et limpides. Il a le sentiment de la phrase poétique, et il n'a pas besoin d'en trouver le moule tout fait. Il n'enferme pas ses Élégies dans un rhythme régulier, il les laisse couler comme au hasard, et les inégalités de leur cours leur font une mesure moins prévue et plus gracieuse. Ses vers sont toujours bien enchaînés et bien coupés.

Désormais il ne pouvait plus combattre, il avait trop bien combattu ; il trouvait au bout de ses succès le seul obstacle qu'il ne pût surmonter : ses succès eux-mêmes ; ils ne lui laissaient plus que le droit de juger les succès des autres. Ce droit, qu'il ne tenait que de ses ouvrages, vous voulûtes qu'il le tînt de vos suffrages aussi. Son talent l'avait nommé Maître, votre sympathie le nomma Mainteneur. Ici, Messieurs, le souvenir va rendre ma tâche bien difficile ; vous irez au-devant de mes paroles, et ce que vous sentirez effacera tout ce que je pourrai dire. Vous vous rappelez trop bien ce qu'il a été dans ses rapports avec vous. On trouvait à la fois en lui l'imagination du poëte, la cordialité du confrère, l'impartialité du juge. Je l'ai déjà dit, il mettait dans les

choses de l'intelligence la même bonne foi, la même loyauté qu'il mettait dans toutes les autres. Il y avait en lui une réunion rare : cette sympathie qui ne permet pas de rester froid pour ce qu'on approuve, cette chaleur qui fait qu'on va et qu'on entraîne les autres, et en même temps cette justice qui fait qu'on revient. Son esprit restait ouvert à toutes les opinions différentes des siennes, et l'adversaire qu'on avait eu d'abord, qu'on craignait d'avoir encore, devenait quelquefois un précieux auxiliaire. Heureux assemblage qu'il montra en rendant compte de vos jugements comme en y prenant part ! La tâche avait été rendue difficile par ceux qui l'avaient précédé, et il la rendit plus difficile encore pour ceux qui devaient le suivre. On lit ses rapports pour les œuvres dont il parle et aussi pour la manière dont il en parle. Ils ne sont pas le seul gage de ses travaux comme Secrétaire de vos assemblées ; il fit aussi avec la grâce d'un confrère et l'habileté d'un critique un résumé de vos lectures de chaque semaine. On regrette, en lisant sa prose, qu'il n'en ait pas écrit davantage : on regrette qu'il n'y ait pas eu plus souvent pour lui nécessité d'en écrire ; car la nécessité seule pouvait triompher de sa défiance de lui-même ; seule elle aurait pu, en multipliant les occasions, l'amener à ce point où la forme se dégage et se précise, où l'écrivain est en possession de lui-même. Il ne se trouva jamais tout-à-fait, parce qu'il ne se chercha pas assez souvent, assez longtemps, parce qu'il n'enchaîna pas l'incertitude et le découragement de ses travaux aux exigences d'un ouvrage de longue haleine. Il fut de ceux qui n'ont pas dit leur dernier mot, qui ne le diront pas, qui sentent qu'ils ne peuvent le dire, parce qu'il faut pour cela que l'impulsion extérieure vienne en aide, et que cette aide leur manque. Aussi, n'écrivait-il pas pour écrire ; il écrivait parce qu'il le fallait, parce que quelque chose autour de lui

le voulait, parce qu'il était ému. Il prenait alors la forme qui lui était familière, et les vers venaient à ses lèvres, en même temps que l'attendrissement à son cœur.

C'est ainsi, qu'étant allé, la veille de la fête de la communauté, visiter le paisible asile où sa fille recevait l'exemple de toutes les vertus, il fut ému à son aspect, à l'aspect de ses jeunes compagnes que réunissaient au présent le même sentiment et la même idée, et que sépareraient bientôt des destinées si diverses ; et l'intervalle si court jusqu'au lendemain ne le fut pas assez pour qu'il ne traduisît pas en vers harmonieux les pensées de chacune d'elles : composition suave, où se distingue un passage que le père a inspiré au poëte, et que les pères et les poëtes ne pourront lire sans émotion !

C'est ainsi, qu'ayant été touché de la misère des pauvres, dans un de ces moments où leur position devient plus grave, et la nécessité de les soulager plus pressante, il adressa à ceux qui ont le devoir et le pouvoir de les secourir, ces vers qui sont dans un de vos recueils, et qu'on n'y peut lire sans attendrissement. Pieuse requête que ses exemples appuyaient, mais appuyaient en secret ! Il conseillait tout haut, il pratiquait tout bas.

Quelquefois il obéissait à je ne sais quelle fantaisie de poëte, et j'en veux citer un exemple qui est à la fois un trait de son esprit et de son caractère. Il était en Normandie, dans cette patrie de sa famille, où des intérêts importants l'auraient fixé de nouveau, s'il avait pu consentir à quitter la patrie d'adoption qu'il s'était faite parmi nous. Il était à Coutances ; il y avait un procès considérable, et parmi ses nombreux adversaires était le mari d'une de ses cousines, femme aimable et spirituelle. Pendant qu'on négociait, qu'on discutait, pendant qu'on faisait de la prose, il fit des vers ; il les envoya à sa spirituelle parente ; elle répondit. Il en

envoya encore, et la correspondance continua ainsi en vers toujours nouveaux, mais toujours en même nombre et sur les mêmes rimes. Ingénieux tournoi, bien différent de l'autre, mais qui en recevait les contre-coups ; où la diversité des incidents s'aperçoit au milieu de l'uniformité de la marche, où la victoire ne fut d'abord d'aucun côté, où elle fut ensuite de tous les deux : l'affaire s'arrangea.

Ce retour d'une même forme, cette adoption à l'avance d'un cadre déterminé, était une difficulté qu'il se donnait quelquefois. Aussi son attention s'était-elle curieusement portée sur les tours de force que nos anciens troubadours s'imposaient dans leurs théories, et exécutaient dans leurs ouvrages, et il était l'auxiliaire enrôlé à l'avance de celui de nos confrères à qui l'Académie, à qui la France sera bientôt redevable d'un monument complet des idées et des travaux de cette époque. Les Lois d'Amour devaient avoir en lui un précieux collaborateur. Il est parvenu à rendre les vers d'alors en vers d'aujourd'hui, à forcer notre langue de reproduire jusqu'à ces découpures que les mots dessinent, et qui semblent faites pour les yeux plutôt que pour l'esprit ; travail qui étonne, qui doit toucher peut-être, qui peut-être, à l'époque où il le fit, était comme un voile entre lui et des idées douloureuses, comme une barrière où il appuyait, pour la reposer, son attention fatiguée. Sa vie alors, cette vie, que les événements lui avaient faite si triste, et qu'il avait si courageusement acceptée, se partageait entre la solitude et l'Académie ; c'est pour vous seuls qu'il quittait sa retraite, et ce doit être pour vous une douceur que de penser au soulagement qu'il a trouvé dans votre commerce. Il était exact à vos séances, empressé à y écouter les ouvrages des autres, fidèle à y faire connaître les siens. Il y lut ces fables dont le canevas est toujours bien choisi, la bro-

derie toujours élégante ; il y lut ces pensées où l'on retrouve tour à tour les impressions de l'homme de salon, et les impressions de l'homme de solitude. Les unes appartiennent à la phase mondaine de sa vie, et une ou deux laissent deviner un talent qu'il n'eut qu'en germe, parce que les souffles du dehors ne vinrent pas le féconder, parce que sa volonté l'étouffa : les éléments en étaient bien réels cependant ; ils parurent tels à tous ceux qui eurent l'occasion rare d'en juger, et dans sa voix, dans son style alors passait cette indignation mesurée, cette flamme contenue où l'écrivain et l'orateur trempent leurs sarcasmes ; ce n'est pas en vain que sur les lignes grecques de son front la place semblait marquée à l'ironie. Les autres appartiennent à la phase retirée, et on y respire l'air pur de cette sphère plus haute, où il avait élevé et abrité son âme. Je suivais, en les relisant, il y a quelques jours, les situations diverses auxquelles se rapportent chacune d'elles, et quand je suis arrivé à celle-ci :

« Combien de gens se consolent du malheur qui les » frappe par la pensée qu'ils ne sont pas seuls atteints ! » Se trouver moins malheureux en songeant qu'on l'est » seul, ce n'est pas l'indice d'une vertu médiocre. »

Je me suis arrêté, je me suis reporté à une époque de sa carrière que j'éludais presqu'en prolongeant ce que j'avais à dire de ses relations avec l'Académie, de ce qu'il composa pour elle ; je me suis reporté à l'application qu'il fut appelé à en faire. Il y eut un moment où tout lui manqua à la fois : il fut frappé dans ses affections et dans ses intérêts, dans la vie publique et dans la vie privée : il se vit fermer la carrière où il était entré à la suite de son père ; il vit les événements politiques, en même temps qu'ils lui ôtaient en France la place de Commissaire de la monnaie où l'avait porté le mouvement naturel de la hiérarchie,

lui ôter en Espagne la partie de sa fortune qu'il avait confiée à la fortune publique ; il se vit seul au foyer domestique ; et la perte de sa place, la perte de sa fortune, la perte de son bonheur, ne purent lasser son courage, ne purent aigrir sa bienveillance. Il but l'amertume sans détourner la tête, sans y puiser autre chose qu'une nouvelle force pour les devoirs qu'il lui restait à accomplir. Il ne se démentit pas, il ne se découragea pas, il ne s'irrita pas. Il ne chercha ni les soulagements de la plainte, ni les vengeances de ses propres paroles, ni les consolations des paroles des autres. Il continua de marcher en silence dans cette voie où les siens n'avaient plus que lui. Il fut l'instituteur de ses enfants quand il fallut l'être, quand nul n'aurait pu l'être aussi utilement, et tout ce qu'il accorda à son cœur malade, à sa santé ébranlée, fut d'imposer à ses forces une tâche qui eût été lourde à une organisation comme la sienne, même dans des temps meilleurs. Il s'isola du monde, mais non pour que la joie du monde ne lui fût pas un sujet de peine, pour n'être pas un sujet de peine à la joie du monde. Nature généreuse et grande! Il y avait des sourires encore pour le bonheur des autres, dans ces yeux où il n'y avait pas eu de larmes pour ses propres infortunes ; il y avait la même longanimité dans cette âme si souvent blessée, et il ne pouvait se corriger d'agir, non d'après ses lumières, mais d'après sa bonté : je ne puis, répondait-il à un conseil sur des précautions à prendre pour une créance, je ne puis prendre sur moi de me défier. Il y avait toujours la même sympathie dans son cœur. Il jouissait dans la vie de ses amis de ce qui manquait à la sienne, et en même temps qu'il prenait sa part dans leur joie, il semblait qu'il voulût leur dérober la leur dans ses chagrins. Que de fois je l'ai vu échapper à la conversation, la détourner sur un autre su-

jet, et maintenant qu'il n'est plus temps, que les paroles commencées ne peuvent plus être achevées, ces témoignages inexprimés restent comme un poids sur le cœur qui ne les a donnés qu'à demi. Elles reviennent à la pensée ces longues heures où il souffrit seul, où il résista seul. Seul! je me trompe, Messieurs; il ne l'était pas, il ne pouvait pas l'être; il était entré dans une voie, il avait élevé ses pensées à une sphère où l'on ne l'est jamais. Ses méditations l'en avaient depuis longtemps rapproché, sa résignation la [illegible]i avait ouverte. Il avait offert ses épreuves à celui [illegible]i donne et qui retire, qui afflige et qui console, et [illegible] pur encens n'avait pas été offert en vain. C'est dans [illegible] divin consolateur qu'il était fort. La sérénité de son â[illegible] était un mystère à ceux qui ne le voyaient qu'en pass[illegible]t et qui ne regardaient qu'à la surface : il parlait peu [illegible]i-même, et son âme ne faisait pas plus montre de sa pe[illegible] que sa main de ses aumônes; elle était claire à ceux qu[illegible]ardaient plus avant : c'est qu'il croyait, c'est qu'il pr[illegible] Aidé par sa famille dans le pieux devoir d'honorer [illegible] mémoire, j'avais naguère entre les mains ce qu'il a la[illegible] de compilations et d'extraits, et [illegible] cœur se serrait et [illegible]tait à la fois aux quelques lignes [illegible] trouvais de t[illegible]n temps, rares jalons d'une longue [illegible]reuse ro[illegible] J'étais touché de la consolation et de la [illegible] du remède. Il avait fléchi et il s'était relevé; il s'[illegible]rrêté, et une voix lui avait dit de poursuivre, cette voix qui répond toujours à ceux qui savent l'écouter : un verset des psaumes, un texte de l'office du jour. Ah! du moins s'il a manqué quelque chose à la destinée de l'homme, au lot du poëte, il n'a rien manqué à la vie du chrétien. S'il n'a pas dit à la terre toutes les pensées qu'il y avait dans son esprit, il a dit au ciel tous les sentiments qu'il y avait dans son âme.

Que ce soit la consolation de ceux qui l'aimaient et qui l'ont si brusquement perdu. Nous croyions que nous allions le revoir, nous croyions qu'il était près de nous, et il expirait en Normandie où l'avaient appelé ses affaires. Ses forces physiques, depuis si longtemps ébranlées, fléchirent enfin, et la mort l'enleva le 14 novembre à sa famille, à ses amis, à vous tous, Messieurs. Du moins l'instant qui précéda ce fatal voyage lui avait présenté sa position sous un aspect plus doux; l'amitié des siens lui avait légué de quoi compenser ce que lui avait ôté la fortune, et il avait entrevu pour deux de ses enfants, une de ces destinées où se trouve l'appui d'une sainte règle et de saints exemples, où l'on touche au port sans avoir quitté le rivage. Il avait éprouvé à cette espérance, une de ces joies où tout est pur, parce que tout est désintéressé, une de ces joies, comme il savait les goûter, dépouillé qu'il était de toute préoccupation personnelle, et ne jouissant plus que par l'âme.

Voilà ce qu'il était devenu, Messieurs; voilà ce que l'avaient fait ses longues épreuves, ce qu'avaient préparé les premiers événements de sa vie, ce que les derniers avaient consommé. Car ce qu'il devait être put se deviner toujours dans ce qu'il était : toujours quelque chose annonça à chacun des repos de sa route, qu'il n'y était pas définitivement arrêté. Il ne mit qu'un pied dans la carrière militaire, il ne s'occupa de littérature qu'à demi, il ne fut jamais complétement homme du monde. Il demanda tour à tour le secret de sa destinée à l'activité d'une carrière, au mouvement de la société, au calme du foyer domestique, et chaque fois que repoussé du but il reculait en apparence, il avançait en réalité; il se rapprochait de cette vérité où il devait entrer tout-à-fait. Sa vie fut une longue initiation, et peut-être était-il nécessaire qu'il en fût ainsi, peut-être les sentiments qui la couronnèrent

devaient-ils être achetés par une longue épreuve. Ils ne font pas partie maintenant de ces biens qu'une génération lègue à l'autre ; pour les avoir, il faut qu'on les gagne ; et de ce milieu où le jeune homme est placé d'abord, du sein de cette atmosphère qu'il respire, la foi est une conquête qu'il faut qu'il fasse, un flambeau qu'il faut qu'il poursuive à travers les nuages de ses propres idées, et des idées des autres. Et cependant, Messieurs, malgré sa diversité apparente, cette vie que j'ai essayé de décrire a sa secrète unité ; elle l'a dans cette âme qui cherchait le beau avant de l'avoir uni au vrai, et on distingue à ses deux bouts ce qui en rapproche les parties diverses : elle commença dans la poésie, elle finit dans la prière.

Et vous, Monsieur, c'est sur un autre théâtre, c'est dans la vie publique que vos jours se sont en partie écoulés. C'est du milieu du mouvement des hommes et des choses que vos paroles se sont fait entendre, et votre nom, en même temps qu'il arrivait à nous, arrivait à toute la France. Dans une assemblée où il ne suffisait pas d'avoir le privilége de bien parler pour avoir celui d'être écouté, vous aviez conservé le privilége d'écrire, et votre style vous assurait cette attention devenue un triomphe si rare. Cette exception a cessé avec la présence de celui qui la faisait naître, et en même temps que nous nous en affligeons avec tous, nous accueillons une consolation qui nous est propre : l'Académie gagnera ce qu'a perdu la Chambre, et l'égoïsme est un sentiment que les corps peuvent se permettre, et que vous saurez étendre et ennoblir.

REMERCIMENT DE M. PAGÈS,

Prononcé dans la Séance publique du 13 juin 1847.

MESSIEURS,

L'éloge que vous venez d'entendre, brillant par la forme et le talent, triste comme les fleurs qui croissent sur un cercueil, nous dit qu'un homme de bien, qu'un écrivain de mérite a laissé dans cette enceinte une place difficile à remplir. L'orateur vous a si profondément fait partager ses émotions, ses regrets et ses douleurs, qu'il vous a révélé que M. de la Martinière a transmis son siége à un homme qui lui succède, mais qui ne le remplace pas.

La bienveillance de l'Académie m'impose, toutefois, un devoir sévère : Mainteneur, j'ai dû chercher ce que j'avais à maintenir. Vous êtes la première en date des sociétés littéraires de l'Europe moderne. Plus vous.avez vécu, plus vous avez éprouvé de vicissitudes; et le temps qui ne s'arrête pas, a traîné à sa suite ceux qui refusaient de suivre son cours.

Où donc est cette langue du Midi, sonore, accentuée, qui fit les délices de nos pères et l'honneur de nos troubadours? Où donc est cet état dont Toulouse fut la capitale, qui étendait si loin ses limites, et à qui de si

hautes destinées semblaient assurées? Où donc sont ces rois et ces princes qui nous laissaient une part de leur pouvoir parce qu'ils prenaient une part de nos libertés? Surannées depuis des siècles, nos formes poétiques même ont été proscrites par l'usage, de la *Canzo* au Chant royal. Langue, empires, souverains, tout s'est évanoui; le temps a tout perdu sur sa route : un débris ne trahit pas même la place de nos antiques monuments. Seules, quelques poésies survivent encore, car la gloire, divinité fantastique et légère, sillonne seule la terre assez profondément pour y laisser l'empreinte ineffaçable de ses pas.

Rien n'est donc à maintenir du passé, rien n'en reste. Heureux encore si la postérité reconnaissante n'avait pas laissé dans l'oubli la gloire de ces Tectosages qui portèrent si loin leur courage et notre renommée, le souvenir de ces rois qui tinrent si longtemps nos frontières immobiles contre les efforts des barbares du Nord et des infidèles du Midi, l'honneur de ces comtes qui périrent en défendant la liberté de nos consciences et l'indépendance de nos cités. Rien ne reste d'eux, on n'a rien fait pour eux, et le pays ingrat semble laisser s'éteindre à la fois et leur noble mémoire, et nos vieux titres d'honneur.

Qu'avons-nous donc à maintenir? Ce qui ne périt pas par les révolutions politiques : les antiques et saintes traditions de nos pères, le goût du vrai, du bon, du beau; cette noble émulation du génie qui crée tout, et qui survit même à tout ce qu'il a créé. Hommes de lettres et hommes du monde, éclairés de la même lumière, fils de la même pensée, nous devons tous, par un effort à la fois divers et commun, pousser l'humanité vers la destinée qui lui est promise, et la guider dans une route où elle s'est déjà tant de fois égarée.

Au temps où nous vivons, ce concours si nécessaire

de l'homme de lettres et de l'homme du monde s'embarrasse de nouvelles difficultés. Nous devons suivre la marche de l'intelligence à travers les nations et les siècles. Nous devons remarquer ses développements progressifs dans l'individu et dans la société. C'est là ce qui constitue l'état de la civilisation, car si l'éducation est la civilisation de l'homme, la civilisation est l'éducation du genre humain. De nos jours, une instruction convenue, publique, légale, s'efforce de donner une même direction à tous les esprits, et semble vouloir porter l'égalité dans le domaine de l'intelligence. Tous ont reçu les mêmes leçons, médité les mêmes modèles, accepté les mêmes règles : ce que l'un sait, tous le savent ; ce que l'un ignore, personne ne le sait.

Pour celui-là tout est consommé, et ses idées viagères sont faites et fixes. Vivant sous la règle classique, il se défie de tout ce qui s'en éloigne, il condamne tout ce qui la blesse. Il juge en maître parce qu'il prononce d'après les maîtres, et il ne craint pas de s'égarer, parce qu'il a pour lui la loi littéraire et la sanction du temps.

Mais le travail de l'homme de lettres commence où celui de l'homme du monde finit. Il prend l'intelligence où il la trouve, et tâche de reculer ses limites.

L'homme du monde a parcouru le domaine connu de l'esprit, c'est au delà que l'homme de lettres veut aller. Dans cette tendance vers l'inconnu, s'égarer est facile. A travers l'Océan, Colomb découvrit l'Amérique, Icare ne put trouver sa route dans les airs.

Les hommes consacrés comme modèles, Homère, Sophocle, Démosthène furent sans exemple à leur apparition, et ce qui, parmi les modernes, n'a pas d'exemple dans l'antiquité, servira de modèle dans l'avenir. Quand le génie sort des règles, il fait règle.

Mais l'impuissance qui croit franchir les limites de l'art, s'égare en dehors de l'art, et ne produit que le

bizarre. Devant ces créations maladives qui méprisent toutes les lois reçues sans découvrir des lois nouvelles, l'orgueilleuse modestie d'un novateur téméraire demande grâce pour les crimes de son génie, et ces crimes sont d'autant plus faciles à pardonner que si la vanité laissait le coupable tranquille, sa conscience pourrait être en repos.

Ainsi, dans les lettres comme dans le monde, les uns vivent en paix sous la loi reçue, les autres préfèrent les périls de la liberté. Dès les premiers jours de la renaissance, la lutte commence vivace, incessante : l'autorité pèse de tout son poids; les opinions de l'école sont des dogmes scientifiques. Toute contradiction est impiété, hérésie ou révolte. Le temps marche cependant, et le joug du passé est toujours brisé par cet instinct qui pousse l'homme vers l'avenir.

L'intelligence alors n'avait aucun ombrage du pouvoir, et le pouvoir n'avait encore aucun effroi de la liberté. Aujourd'hui, les gouvernements façonnent l'homme, alors l'homme se faisait lui-même. Il était son ouvrage, et cette ardeur de faire par soi seul a créé ces grandes figures de la renaissance, admirables par leur puissance autant que par leur originalité.

Alors l'instruction seule était commune, l'éducation appartenait à la famille ou à cette vie excentrique, solitaire, aventureuse des villes savantes. On y respirait à la fois la vie, la science et la liberté; et l'esprit, libre de toute contrainte, n'avait qu'un écueil à redouter, la licence.

Aussi, en toute nation, à l'apparition des premiers nés de la lumière, cet élan vers l'avenir fut ou parut une révolte contre le passé. Ces hommes qui n'avaient pas de modèle dans le monde qui n'est plus, et qui, rois de la parole, venaient servir d'exemple au monde qui n'est pas encore, Dante, Michel-Ange, Shakespeare,

Calderon, Camoëns, Milton, Klopstock, Cervantès, créèrent le génie moderne, non certes par ignorance ou dédain des lois antiques, mais par ce besoin de lois nouvelles, toujours inspirées et attendues par des hommes et des siècles nouveaux.

Le sentiment d'un christianisme élevé avait conservé le dépôt de toutes les gloires païennes. Les moines montrèrent la lumière au monde, et la science sortit des cloîtres pour entrer à jamais dans le domaine public.

Soudain, comme par un instinct de réaction, l'intelligence se révolte contre l'autorité qui l'avait toujours dirigée, souvent comprimée, quelquefois persécutée. Luther veut asservir la croyance de tous au libre arbitre de chacun; Rabelais attaque toutes les puissances par le cynisme; Montaigne, toutes les vérités morales par le doute; la Béotie, toutes les servitudes par la liberté; Descartes, toutes les formes de raisonnement par la méthode et la raison; Galilée, les cosmogonies par la physique; Kepler ouvre les routes du ciel; Christophe Colomb change la figure convenue du monde par la découverte d'un monde nouveau, et pour que tout fût irréfragable, constant, universel dans cette grande rénovation de l'esprit humain, l'imprimerie est inventée pour l'annoncer à tous les hommes, et la boussole est découverte pour la propager dans tous les lieux.

La France, la première, et la seule peut-être, régla ce grand mouvement. Sa langue, plus philosophique, plus asservie à des règles invariables, permet difficilement de dire ce qui ne peut être compris : la force, l'élégance, la grâce de la langue française sont subordonnées au talent qui l'emploie; mais la clarté appartient à la langue même. C'est là ce qui la rend également facile à l'homme de lettres et à l'homme du monde, ce qui assure sa prééminence, ce qui en a fait, s'il est permis de parler ainsi, la langue de l'Europe.

Aussi, notre grande époque littéraire s'ouvre à peine, et déjà elle est illustrée par des chefs-d'œuvre. Les hommes qui apparurent les premiers sur la scène du monde tenaient par leurs études à l'antiquité, et au moyen âge par la tradition. Ils mêlèrent les deux génies de ces immortelles époques, et leur génie propre se revêt par là même d'un caractère particulier qui les place à part et peut-être au-dessus de toute rivalité. Ainsi, Bossuet, Pascal, Corneille, Molière, la Fontaine, ont autre chose que la grande empreinte du siècle de Louis XIV. C'est beau comme l'antique, mais c'est une beauté différente et dont l'antiquité n'avait donné ni la règle ni l'exemple. Ce sont des hommes à part dans la littérature de la France et du monde. Créateurs même lorsqu'ils imitent, leurs créations portent à la fois la forme austère et régulière des vieux temps, l'expression audacieuse et ferme de la renaissance, et la teinte simple et naïve des jours nouveaux.

Au début de ce siècle, mais hors du siècle, vivaient aussi des hommes antiques par la sévérité de leurs principes et l'austérité de leurs mœurs; stoïciens du christianisme, illustrés par le génie, admirables par la piété, et, pour que rien ne manque à leur gloire, sanctifiés par la persécution. Hommes de Dieu, les solitaires de Port-Royal n'étaient ni des hommes de lettres ni des hommes du monde. Les premiers en France, ils conçurent l'accord possible de la religion, de l'empire et de la liberté. Les premiers ils succombèrent au service de cette grande pensée qui plane encore sur l'Europe comme l'effroi ou l'espérance de l'humanité.

Leurs travaux fixèrent la langue. L'art de parler et de penser leur dut dès le principe ces règles qui sont encore des lois, et la littérature ne craignit plus de s'égarer dans les tâtonnements d'un idiome qui jusque-là cédait toujours à la mobilité de l'usage.

C'est alors qu'on vit surgir ces admirables ouvrages où la forme antique resplendit avec tout son éclat. Si la simplicité des anciens y perd sous quelques rapports, combien cette perte n'est-elle pas compensée par une étude plus vraie, plus profonde du cœur humain; par le développement de ces passions que des mœurs nouvelles, une haute civilisation et l'influence du christianisme avaient imposées à la société moderne ! L'alliance du grec, du romain et du français, établit la forme française dont Boileau fut le législateur, Racine et Fénélon les inimitables modèles. Dès lors la règle et l'exemple, tout fut créé. Et les chefs-d'œuvre se succèdent de Télémaque à Paul et Virginie, d'Athalie à Mérope.

Durant cette période, l'homme de lettres et l'homme du monde ont une aspiration commune vers la gloire. Le but est le même, la tendance est pareille, les moyens seuls sont divers. Tous cultivent l'art pour l'art, sans dessein préconçu, sans esprit de parti, sans intérêt personnel. Placés à la tête du grand drame de l'humanité, c'est presqu'à leur insu qu'ils influent par leur génie sur les destinées futures du monde. Ce qu'ils veulent, c'est le vrai; ce qu'ils cherchent, c'est le beau; ce qu'ils honorent, c'est le bon. Inégaux par les droits, égaux par la gloire, le grand Condé admire le grand Corneille, comme Corneille admire Condé. Sans doute, cette confraternité de renommée n'apparaît que sur les hauteurs. Pour s'élever au-dessus de ces médiocrités jalouses qui se choquent et se repoussent, il faut des grands hommes et un grand siècle; il faut être sûr de ce qu'on vaut soi-même pour rendre justice à la valeur d'autrui.

L'homme de lettres apparaissait alors avec un goût plus sûr, une langue plus régulière, plus élégante, plus harmonieuse. Une gradation mieux combinée des

beautés de son sujet, calculant mieux les effets, ménageant mieux les transitions. Initié à tous les trésors des peuples antiques et des nations étrangères, il avait ses règles, ses modèles, il obéissait à leurs lois, il s'embellissait de leurs beautés, il resplendissait de leurs richesses.

L'homme du monde avait plus de grâce, plus d'abandon, une langue souvent condamnée par la grammaire, toujours approuvée par l'usage; sachant peu d'autrui, il était contraint sans cesse de trouver en lui-même des beautés dont il ignorait la source, et des défauts qui n'étaient qu'à lui. Mais connaissant la société à défaut des livres, l'homme du monde savait ce que l'isolement n'avait pu apprendre à l'homme de lettres, le jeu des passions, les brigues de l'intérêt, les intrigues de l'ambition : ces arcanes du cœur qui se croisent dans les cours et les salons, avaient créé pour eux une langue sémillante de politesses ironiques, et d'épigrammes affectueuses, un art de médire sans blesser et d'insulter en déguisant l'outrage.

Aussi lorsque, au dix-septième siècle, la bourgeoisie inonda cette vaste carrière de la littérature que venaient d'ouvrir quelques génies immortels; lorsque la classe moyenne prévit que le monde devait être guidé par l'intelligence, la classe supérieure qui l'avait maîtrisée jusqu'alors par l'usage et les lois, sentit à son tour qu'elle ne pouvait rester au-dessous de l'esprit du siècle, et fit effort pour maintenir l'égalité. Esprit dominateur, voulant tout asservir, le cardinal de Richelieu tente de réglementer le talent et d'enrégimenter le génie : les princes de Conti, de Vendôme, le duc de Nevers ouvrent leurs hôtels aux réunions littéraires. La haute noblesse prend de nouvelles armes pour ces nouveaux tournois. Voyez quels hommes remarquables dans les lettres, du duc de la Rochefoucauld au duc de Saint-

Símon, du cardinal de Retz au cardinal de Polignac, du maréchal d'Estrades au maréchal de Villars.

Les femmes craignent toujours qu'une fleur n'échappe à leur couronne ; elles viennent assouplir l'esprit français, et donner de la grâce à sa force. Leur vanité révélant ces émotions intimes qu'un cœur de femme cache toujours, mystérieuses, dans ses plus secrets replis, ouvrit un monde nouveau que l'antiquité ne soupçonnait même pas. Le théâtre, le roman s'enrichirent par elles d'émotions nouvelles et de passions inconnues : chacune apporta son tribut ; les princesses de Montpensier et de Longueville, mesdames de la Fayette, de Sévigné, de Maintenon, de Caylus, de la Suze, de Lambert, et tant d'autres que le cœur rappelle à la mémoire, illustrent à la fois et leur sexe et leur siècle.

Le langage est l'instrument de la pensée ; mais la pensée n'est durable qu'aux époques où elle s'exprime dans un langage fixé. Lorsqu'une langue se crée, la pensée du génie même se perd dans des sons que le monde ne comprend pas encore. Lorsqu'une langue s'étiole par la corruption, la pensée s'embarrasse dans des paroles que le monde ne comprend plus. Alors le génie se débat en vain pour rajeunir un langage suranné, et la vulgarité fait effort pour créer une langue nouvelle.

Aussi les grandes époques de l'humanité ne sont pas celles où le génie a brillé d'un éclat inattendu. La foudre sillonne le nuage, mais le nuage se referme, et bientôt rien n'apparaît de cette splendeur lumineuse qui vous avait saisi d'admiration et d'effroi. Le temps se referme derrière les esprits qui surgissent trop tôt, comme il refuse de s'ouvrir devant ceux qui naissent trop tard.

Mais il est des jours heureux où la langue, pure

comme le monde aux jours de sa création, est belle de toute sa beauté, riche de toutes ses richesses. Rien ne lui manque déjà, rien ne lui peut être donné encore. Ce sont les siècles de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV. Alors la pensée se personnifie et le siècle se fait homme pour s'empreindre d'un seul mot dans la mémoire du monde.

Le XVIII[e] siècle s'ouvrit sous ces heureux auspices; il trouva les règles établies, les modèles acceptés, et fixée à jamais, la plus claire, la plus harmonieuse, la plus philosophique des langues modernes.

La France, toutefois, pouvait-elle échapper à la destinée commune de toutes les littératures? L'époque philosophique succéda toujours à l'époque littéraire : après Homère et Sophocle, viennent Aristote et Platon; après Horace et Virgile, viennent Senèque et Tacite, et puis la Grèce et Rome se perdent avec les rhéteurs et les sophistes.

Dans ces époques philosophiques, la différence est grande entre la France et l'antiquité. Lorsque la philosophie succède à l'art, et le raisonnement à l'imagination, Aristote et Platon, voulant rendre raison des phénomènes de la nature et de l'homme, s'élèvent jusqu'à un Être créateur et conservateur. Si la vérité pouvait permettre le blasphème, je dirais : la philosophie a créé Dieu dans la Grèce qui l'ignorait. Sénèque veut livrer le monde au Dieu des stoïciens, et Tacite, que les crimes contemporains frappent d'un religieux effroi, découvre une sainte Providence qui surveille, compte et punit les forfaits des tyrans.

Pour le XVIII[e] siècle, le but fut différent, la tendance pareille; il s'efforça de pénétrer dans ces mystérieuses régions de l'esprit où le génie n'avait pas encore interrogé la nature. Jusqu'à lui tous les établissements de la société avaient été respectés dans leur

source ; la religion , l'état social , la monarchie , les préjugés et les abus étaient exposés , discutés , attaqués même , par des hommes profondément pénétrés de tout ce qu'on leur devait de saint, de noble et de grand.

Quatre hommes parurent alors qui semblèrent se partager l'empire de l'intelligence. Avec une magnificence de style que la langue française ne connaissait pas encore , Buffon attaque l'ancienne loi dans les Epoques de la nature , avec l'élégante clarté qui fait le charme de son langage ; Voltaire attaque la loi nouvelle ; la pensée profonde de Montesquieu oppose tous les droits des nations contre toutes les tyrannies ; la puissante éloquence de Rousseau soulève l'homme et le peuple contre toute autorité. La révolte contre ce qui était alors devint universelle , et désormais entre l'intelligence et le pouvoir, tout fut opposition , lutte déguisée ou guerre ouverte.

Ces hommes maîtrisaient avec un rare génie et leurs idées et leur langage. Ne disant que ce qu'ils voulaient dire, faisant tomber leur parole juste au point où elle était adressée par leur pensée, rien en deçà, rien au delà, ils furent respectés parce qu'ils respectaient eux-mêmes les convenances extérieures. Ils conquirent l'admiration de leur siècle par un talent immortel, et ils virent leur empire s'accroître de l'admiration qu'ils avaient excitée.

Au-dessous se groupèrent alors des phalanges d'écrivains qui voulurent une part de leur gloire. Remplaçant la force par la violence, l'ironie par le cynisme, la discussion par l'incrédulité, ils firent peur et vinrent ainsi au secours de ce qu'ils voulaient détruire.

Effrayés de cette tendance dont ils ne connaissaient ni l'origine, ni la marche, ni le but, les hommes du monde restèrent spectateurs muets dans ces luttes de la parole. Le vertige les saisit au bord d'un abîme dont ils

ne pouvaient sonder la profondeur. Un grand pressentiment semblait leur dire que le vieux monde devait s'engloutir là, et rien ne pouvait leur prédire qu'un monde nouveau devait sortir du gouffre. Ils restèrent sans voix devant ce grand cataclysme ; et ils n'osèrent s'en faire les prophètes de peur que la postérité ne les en crût complices.

Ici commence cette grande époque que nous avons vu naître et que nous ne sommes pas destinés à voir finir. Epoque politique dont il n'est pas convenable de s'occuper dans cette enceinte. Epoque philosophique et littéraire qui trouve comme les autres son analogue dans l'antiquité, lorsque les rhéteurs mirent leur parole vénale aux gages de toutes les ambitions, lorsque les sophistes plièrent leur raison au service de tous les mensonges, et que les uns et les autres se prostituèrent pour de l'or et des honneurs aux pieds de toutes les tyrannies.

L'éloquence s'éteignit d'abord, car l'éloquence ne peut être où la liberté n'est pas. Athènes et Rome la virent tomber avec les deux immortels orateurs de l'antiquité. Véhément et ferme parce qu'il était grand citoyen, Démosthène opposa sa raison puissante aux ruses de Philippe qui voulait acheter sa patrie, et à la parole corrompue des orateurs qui la voulaient vendre. Cicéron n'avait ni le même caractère ni le même amour de liberté ; sa vanité luttait avec une rude énergie contre les ennemis de sa gloire, Clodius, Catilina, Verrès, Antoine ; mais sa faiblesse qu'il masquait d'un voile de modération, flatta tous les ambitieux qui le flattèrent, et livra Rome tour à tour à la domination de Pompée, de César et d'Octave. L'un et l'autre moururent de la mort des grands hommes dans les Révolutions.

La philosophie se corrompt comme l'éloquence. Les

philosophes attaquent la religion nationale. Les sophistes attaquent la religion des philosophes. L'école de Socrate veut spiritualiser jusqu'à la matière, le sophisme veut matérialiser jusqu'à l'esprit. Là Dieu est tout; ici tout est Dieu. Sur ce double Panthéisme s'élèvent des religions nouvelles, des sectes ennemies, les plus absurdes systèmes théogoniques, les plus détestables théories morales, tout ce qui peut affaiblir, amoindrir, corrompre l'humanité.

Les lettres suivent la décadence de la pensée. Le mélange du trivial et du boursoufflé perd sans retour ces deux langues harmonieuses qui font encore le charme du monde. La liberté, les dieux, l'éloquence, la philosophie, la littérature, ce qui éclaire, ennoblit, agrandit l'homme, tout disparut à la fois, et la lumière de l'antiquité se perdit dans les ténèbres.

Et nous aussi nous eûmes nos siècles de gloire, et les anciens qui furent nos maîtres ne sont plus que nos rivaux, et la France peut aussi s'offrir avec orgueil à l'admiration de l'univers! Laisserons-nous à notre tour s'obscurcir et s'éteindre notre vieille renommée? Un génie ennemi semble nous pousser dans la route des abîmes et y entraîner avec nous la civilisation de l'Europe. Tout perd son charme et son éclat; le pouvoir, sa majesté; la liberté, son courage; la France, sa noble fierté. La littérature tombe parce qu'elle est l'expression d'une société en décadence, la philosophie s'égare parce qu'elle déserte les vieilles convictions sans en avoir de nouvelles, et que les systèmes, les théories, tous les livres de l'univers ne remplacent jamais dans le cœur de l'homme la foi en Dieu, dans la patrie, dans l'honneur et dans la liberté.

On voit la source du mal dont le progrès nous effraie : le jour où l'intérêt matériel fut substitué à l'intérêt moral, l'homme fut dégradé. Ce qui survint dans

l'ancien monde se reproduit aujourd'hui. Aussi longtemps que les sectes balancèrent leur influence, le stoïcisme de Thraséas consola Rome de l'épicuréisme des Tigellins ; mais lorsque l'utilité matérielle domine seule la société, le matérialisme doit fatalement envahir la philosophie ; l'opinion finit par suivre la tendance des corrupteurs de l'humanité, et la littérature l'exprime parce qu'elle est l'écho de l'opinion.

Alors s'établit une exploitation réciproque, la société veut tirer de l'homme tout ce qu'il a de force et de valeur, et l'homme à son tour soutire à la société tout ce qu'il lui peut enlever. Le but est le même, et les moyens les plus prompts sont les meilleurs. Où le sens moral manque, chacun pour soi, et rien pour rien. L'âme ne croit plus possible le dévoûment, le sacrifice, la confraternité. Comme il y a perte d'intérêt dans la pratique d'une vertu quelconque, toutes les vertus sont d'abord des préjugés et bientôt des crimes. Quand tout est métier, la littérature suit le torrent ; et l'écrivain demande à son génie, non ce qu'il peut créer pour le bonheur des hommes ou le progrès de l'art, mais la carrière qu'il lui peut ouvrir ou le profit qu'il peut produire, et il s'efforce de tordre son talent pour en exprimer de l'or. Les plus hautes pensées de l'esprit, les plus nobles sentiments du cœur s'effacent devant cet instinct mercenaire de servitude et de cupidité. Ainsi finirent la Grèce et Rome : la même destinée plane sur nous. Dieu pétrit de la boue, l'anima de son souffle, et l'homme fut fait. Mais à travers les temps d'incrédulité religieuse, de dépravation sociale, de corruption politique, le souffle divin s'évapore, la boue seule reste, et voilà l'homme des siècles corrompus.

Pour vous, Messieurs, Mainteneurs, votre devoir est écrit dans votre institution, dans votre titre, dans votre cœur. Hommes de lettres, ou hommes du monde, que

tous les gens de bien opposent leur digue au torrent qui déborde ; qu'ils conservent contre toutes les attaques le dépôt sacré des vieilles traditions de nos pères, ces traditions du vrai, du bon et du beau qui firent notre bonheur, notre gloire et notre liberté. Maintenez votre ouvrage, et vous aurez mérité la sympathie de toutes les consciences honnêtes et le respect de l'avenir.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. PAGÈS;

Par M. Auguste D'ALDÉGUIER, Modérateur.

Monsieur,

Vous venez d'entendre l'expression touchante des regrets que nous a fait éprouver la perte du Mainteneur que vous êtes appelé à remplacer. Le souvenir de M. de la Martinière sera toujours précieux à chacun de ceux qui l'ont connu, mais sa mort prématurée a brisé pour plusieurs d'entre nous une de ces vieilles amitiés dont la privation se fait longtemps ressentir. Vous venez de vous associer à nos douloureuses impressions, déjà vous les aviez adoucies. Membres d'une compagnie qui ne meurt jamais, et dont cependant le destin décime les rangs, c'est à nous de supporter avec courage les rigueurs de ses implacables arrêts; mais le Collége d'Isaure trouve souvent dans le coup même qui l'a frappé un nouvel élément de force, un germe puissant de vitalité. Plus il était difficile aujourd'hui de réparer nos pertes, et plus votre nom devait se présenter de lui-même à notre esprit, entouré des titres nombreux qu'il est toujours si doux de reconnaître dans un compatriote. Votre modestie seule, Monsieur, a pu s'étonner de l'empressement de nos suffrages.

Enfant de nos contrées pyrénéennes, élève distingué

de l'Académie de Toulouse, initié à la poésie par M. Carré, à la philosophie par M. Saint-Romain, aux sciences exactes par M. Roger-Martin, aux secrets de la nature par M. de Lapeyrouse, aux études du Droit par M. Ruffat, votre nom s'est pour ainsi dire empreint d'un parfum de localité, et du vif intérêt des souvenirs de tant d'hommes éminents, qui furent aussi nos maîtres, nos amis, nos confrères. Nous nous sommes rappelé vos premiers travaux dans les sciences naturelles, consignés aux Mémoires de l'Académie ; votre savante dissertation sur cette divinité gauloise découverte dans nos Pyrénées, premier pas dans une science alors peu cultivée, premier type d'une de ces divinités inconnues dont la famille devait plus tard devenir si nombreuse ; enfin vos explorations, et votre voyage du *Mont-Vallier*, gigantesque abri des vallées de votre enfance, auquel vous consacriez vos essais, comme si, prévoyant une longue séparation, vous eussiez voulu laisser au pays qui vous avait vu naître, le témoignage de vos premières impressions.

Alors aussi, et dans ce début de la vie, les Muses vous prodiguaient leurs faveurs. Les indiscrétions de vos amis nous ont révélé plusieurs de vos gracieuses inspirations. Qu'il nous soit permis cependant de vous parler presque avec sévérité, et de nous plaindre de l'injuste oubli auquel vous avez condamné une de ces productions, qui vous eût peut-être suffi pour atteindre le but réservé à l'élite des hommes littéraires. L'établissement si dramatique de la domination des Maures en Espagne vous avait fourni le sujet d'une tragédie, dont la conception puissante, et les poétiques détails, ne se sont pas encore effacés de la mémoire des heureux confidents de votre pensée. Ils nous l'ont dit, les honneurs de la scène française vous attendaient, et le grand suffrage de la publicité aurait peut-être inscrit votre

nom parmi ceux des maîtres de l'art. Quelques années après, ce brillant poëte, lui aussi une des gloires du Midi, dont le nom réveille encore tant de regrets, s'emparait de cette palme que vous aviez négligée, et *le Comte Julien* donnait un triomphe à Alexandre Guiraud, et lui servait de titre pour arriver au fauteuil académique. Nous ne voulons pas chercher des explications à votre silence; mais, vous le savez, il est pour l'Académie des jours moins solennels, et l'intimité amènera, nous l'espérons, les confidences du poëte.

C'était là, Monsieur, les poétiques essais de votre jeunesse; c'était ainsi que se répandait votre ardente imagination. Jours heureux, qui laissent au cœur d'ineffaçables souvenirs, et qui devaient se représenter à votre esprit avec un charme bien puissant, lorsque désertant de séduisantes illusions, vous prîtes la vie au sérieux, et qu'elle vous fit sentir ses amertumes et ses déceptions.

Je n'entreprendrai pas de vous suivre sur le terrain difficile où vous placèrent bientôt l'énergie de votre caractère et l'ardeur de vos convictions. C'était alors l'époque critique, où la chute de l'empire enlevait la France aux préoccupations de la gloire, et faisait succéder au bruit des armes les loisirs inaccoutumés de la paix. En présence d'institutions nouvelles et peu comprises, des hommes de lettres éminents avaient entrepris la tâche de surexciter la pensée, et de diriger l'intelligence dans les voies inconnues du progrès. Autour de leurs diverses théories se groupait une jeunesse impatiente du repos, avide d'épancher son ardeur dans la vivacité de ces combats nouveaux. Au milieu de ce mouvement intellectuel, une place vous attendait, et Paris vous compta bientôt au nombre de ses publicistes les plus distingués.

Ici, Monsieur, vous avez rendu ma tâche bien diffi-

cile ; prenant une part active à ce travail incessant des esprits, fondateur de certaines feuilles périodiques, collaborateur d'un bien plus grand nombre, prêtant l'appui de votre concours aux principales entreprises littéraires, vous ne me laissez même pas la possibilité de la nomenclature. Cependant je ne puis passer sous silence certains ouvrages importants, qui suffiraient à une seule réputation, mais que vous avez pris soin d'effacer par l'éclat de votre rôle parlementaire. *L'Histoire de l'Assemblée constituante*, où vous alliez puiser aux grandes sources les qualités qui devaient un jour vous distinguer : *Les principes généraux du droit politique, dans leur rapport avec l'esprit de l'Europe et la monarchie constitutionnelle ;* ouvrage où vous jetez de vives lumières sur des questions alors naissantes et peu étudiées : *La responsabilité ministérielle, et la nécessité d'organiser le mode d'accusation et de jugement des Ministres* : enfin votre importante collaboration à *l'Encyclopédie moderne de Courtin*, dont toute la partie politique et économique sortie de votre plume assura le succès, et dont il fut nécessaire d'extraire à part plusieurs de vos articles, pour satisfaire l'impatience de ceux qui dispensaient votre talent de son volumineux entourage. Ceux-là regrettaient sans doute de voir tant de veilles, tant de labeurs, aboutir aux honneurs incomplets d'une publicité partagée.

Il était temps que des efforts si constants, que des travaux si multipliés portassent leur fruit, il était temps que le savant interprète du droit constitutionnel fût appelé à la plus précieuse de ses prérogatives. L'arrondissement de Saint-Girons s'empressa de déférer ses suffrages à un concitoyen dont les titres ne pouvaient plus être méconnus.

Il me tardait, Monsieur, d'arriver à cette brillante période de votre carrière. Il est des noms qu'on ne peut

prononcer, sans les rattacher aux circonstances particulières, à la position saillante, qui les a mis en relief, et a fixé sur eux l'attention publique.

C'étaient jadis les services militaires, les lettres, les beaux-arts qui signalaient les grands noms à l'admiration des contemporains ; la France moderne a ouvert à l'intelligence une lice nouvelle, dont les tenants ont presque absorbé le privilége et les faveurs de la célébrité. Sur ce terrain mobile et glissant, signalé par tant de défaites, où les plus intrépides n'entrent pas sans pâlir, et se tiennent longtemps à l'écart avant de tenter les hasards du tournoi, vous parûtes sous les armes, confiant dans vos forces, dans l'énergie de vos convictions, et vos remarquables opinions dans la discussion de l'adresse de 1831, dans la question de la pairie, dans celle des réfugiés, fixèrent votre place au rang des champions les plus redoutables. Personne ne me reprochera l'emploi d'une comparaison qui peut seule faire ressortir un des principaux caractères de votre talent. Homme de lutte vigoureuse, votre physionomie parlementaire est celle du combattant, et la franchise de votre action oratoire ne permet pas de méconnaître longtemps la nature et la trempe de vos armes. Vous avez bravé les dangers du discours écrit. Vous aviez, en effet, assez de fortes études pour supporter l'examen, assez de logique pour déjouer l'épreuve de l'analyse, assez de lettres pour donner à vos pensées la pureté de forme que réclame l'exigence moderne. Sans doute, l'improvisation est le plus précieux des avantages dans une assemblée délibérante ; mais le discours écrit exige une perfection d'ensemble à la portée d'un bien petit nombre d'esprits. Si les grands effets semblent réservés à l'improvisation, le discours agit avec plus de sûreté sur l'esprit, et forme de plus profondes convictions. Aussi, Monsieur, la chambre ne vous a-t-elle jamais contesté

une faveur qu'elle accordait rarement dans les premiers temps à ceux qui marchaient sur vos traces, et qu'elle leur a presque toujours refusé depuis. Cette faveur était le résultat de qualités dont le mérite doit être plus vivement apprécié par une société littéraire ; c'était un hommage rendu à ce style simple, mais remarquable de pureté, de souplesse et de vigueur, qui se mettait si bien au service de la pensée, et s'identifiait si bien avec elle, qu'on était tenté de le laisser passer inaperçu.

Après avoir esquissé, Monsieur, le caractère de votre talent oratoire, dois-je m'arrêter, dois-je éviter de parler de sa nature et de ses éléments ? Pour résoudre cette question, j'ai relu vos nombreux discours, et ma conviction s'est élevée pour me dire que le silence serait pour vous une injure, qu'il serait pour moi une impardonnable réticence. Non, je ne soumettrai pas à mon appréciation ce qu'il est convenu d'appeler *la ligne politique ;* et surtout après nos longs orages, je ne me permettrai pas de faire justice de ces circonstances imprévues, de ces incidents de la vie privée dont l'influence est souvent aussi puissante qu'involontaire. Mais au-dessus des intérêts politiques, il est de grands principes, il est des croyances, il est des institutions sociales, qu'on ne saurait environner d'assez de vénération, et préserver assez de toute atteinte. Le respect pour les croyances religieuses révèle la force de l'esprit, le respect pour les vérités morales, l'honnêteté du cœur. J'avais hâte de dire que peu d'orateurs ont rendu à ces grands principes un plus éclatant hommage. Et certes, après avoir lu vos ouvrages, il n'est permis à personne de confondre ce témoignage intime de la conscience avec ces louanges équivoques, employées trop souvent pour déguiser de perfides attaques. Ainsi, Monsieur, si nous ne faisons pas toute la route ensemble, nous sommes assurés de

nous retrouver sous les ombrages protecteurs des grandes vérités, et, dussions-nous nous séparer encore, nous avons le temps de nous serrer la main, en nous désaltérant aux sources communes, vers lesquelles nos convictions nous dirigeront toujours.

Les cœurs généreux n'oublieront jamais votre opinion remarquable dans cette séance solennelle, où votre indépendance devenait presque du courage. Alors la France était encore ébranlée de ses récentes convulsions. Pendant que le monarque déchu s'acheminait vers l'exil, une loi venait demander à la Chambre l'éternelle proscription de sa famille. Au milieu des sentiments divers qui dominaient tous les esprits, pendant que l'effervescence publique se faisait jour pour ainsi dire, et manifestait ses symptômes dans l'incertitude et l'agitation de l'assemblée, vous fîtes entendre, Monsieur, ces belles paroles : « Une dynastie qui tombe » laisse après elle des affections et des haines que le » temps seul peut effacer. Nées de la reconnaissance, » ces affections sont honorables, c'est le culte du mal» heur, et l'infortune a aussi sa piété. Laissez les trans» fuges payer en outrages ce qu'ils reçurent en bien» faits. Si les rois déchus ont fait des heureux, ils trou» veront des ingrats. L'homme par sa colère contre les » grandeurs tombées, se venge de sa servilité pour la » fortune présente. Moi je ne connais les rois ni par le » bienfait ni par l'injure, et comme je ne les ai ni flattés » ni trahis, je n'ai point à les proscrire. Je puis des» cendre dans ma conscience, je n'y trouve ni haine » ni crainte. Je ne demande à la révolution de 1830, » que ce que je demandais à la restauration de 1814, » l'honneur national, la liberté publique, la prospérité » du pays, et je n'oserais plus tard demander la liberté » de tous, après avoir voté l'oppression d'un seul. »

Je m'arrête; il ne faut pas citer, mais il faut lire

un pareil discours ; seize années écoulées n'en ont pas affaibli le souvenir ; des sentiments si généreux ne sont pas, grâce à Dieu, tributaires du temps ; ils conserveront toujours leur fraîcheur et leur parfum.

Je ne puis aussi passer sous silence cette discussion mémorable qui fut pour vous, Monsieur, l'occasion d'un de ces mouvements puissants, que les fastes parlementaires enregistrent au nombre des triomphes de la parole. Tous ceux qui comprennent l'importance des intérêts religieux, et la nécessité de conserver dans notre pays la foi de nos pères, ont déjà compris que je voulais parler de la fameuse discussion de la loi sur les associations. On se le rappelle, jamais débats parlementaires n'avaient amené une lutte aussi vive et aussi animée. Trois semaines de combats acharnés avaient lassé l'assemblée, tous les orateurs avaient épuisé leurs forces, et votre remarquable discours en cette circonstance est encore proposé comme un modèle. Cependant, tous les articles de la loi avaient été votés, tous les amendements rejetés ; un dernier restait encore pour demander une exception en faveur des réunions religieuses et des sociétés de bienfaisance. Ce fut en ce moment qu'après avoir résumé les motifs de votre opinion, après avoir évoqué les souvenirs de Pitt et de Fox, vous vous écriâtes :

« Si, contre mes plus vives espérances, ma plus » ferme attente, vous rejetez cet amendement, ma » conscience m'impose le devoir de prononcer à cette » tribune ma profession de foi. Députés, magistrats, » fonctionnaires, je vous ajourne, nous nous retrou- » verons hors de cette enceinte, vous me verrez sur » la sellette des accusés, seul, devant Dieu et le pays, » seul avec ma conscience, la raison et la liberté, » et vous sur la pourpre, vous avec vos honneurs,

» vos places, vos traitements ; la France dira si vous » pouvez briser une indépendance de caractère, que » les Marchangy et les Bellart ont respectée.

» Aussi si un français homme de bien veut se réunir » pour propager, affermir, garantir le christianisme, » je suis son homme, malgré vos ministres, malgré » votre loi.

» Si un français homme de bien, veut se réunir » pour étendre les secours de la bienfaisance à la classe » pauvre et laborieuse, aux infirmes, aux malades, » aux ouvriers sans travail, je suis son homme malgré » vos ministres, malgré votre loi.

» Si un français homme de bien veut une plus puis- » sante diffusion de vérités acquises, de saines doctri- » nes, de ces lumières qui préparent la moralité de » l'avenir et le bonheur de l'humanité, je suis son » homme malgré vos ministres, malgré votre loi.

» Esclave de toutes les lois justes, ennemi de toutes » les lois iniques, entre les persécuteurs et les victi- » mes, je ne balancerai jamais ; je ne connais pas de » pouvoir humain qui puisse me faire apostasier Dieu, » l'humanité, la France. Je désobéirai à votre loi pour » obéir à ma conscience. »

A ces énergiques accents, l'assemblée s'émeut, et d'unanimes transports accueillirent cet énergique témoignage de la conscience, qui rappelait les temps héroïques du christianisme.

Je regrette de ne pouvoir étendre mes citations, vos nombreux discours ne me laissaient que l'embarras du choix. Il m'a suffi de faire ressortir, soit dans vos études littéraires, soit dans vos compositions oratoires, la propension irrésistible de votre esprit vers le bon et le beau. Faut-il s'étonner que ces idées dominantes aient servi d'élément au discours que nous venons d'en-

tendre. Il vous appartenait, Monsieur, de retracer avec cette profondeur et cette sagacité qui vous caractérisent la marche et les progrès de l'esprit littéraire en France, les patientes élaborations des communautés religieuses, celles des gens de lettres dont les travaux successifs parvinrent à assouplir et à fixer cette belle langue française, si longtemps rebelle à leurs efforts, et enfin, cette grande époque où les hommes du monde apportant aux gens de lettres la finesse de leurs aperçus, la distinction de leurs habitudes, la délicatesse de leurs sensations, on vit aussitôt éclore cette multitude de chefs-d'œuvre, types éternels de goût et de perfection. La sûreté de votre appréciation a signalé avec justesse ce moment critique, où lassés de l'uniformité de la beauté, certains esprits inquiets se lancèrent dans les voies de l'inconnu, et furent bientôt dépassés par cette bruyante cohue ne connaissant aucune mesure dans le mouvement, s'arrogeant la mission de tout détruire, et déguisant son impuissance sous le manteau du scepticisme et de l'ironie.

Eclos au milieu des ruines entassées par ces imprudents novateurs, le XIX[e] siècle, signalé par tant de généreux efforts, illustré par tant de beaux génies, dont la puissante main a détrôné la vieille idole et rétabli le culte du beau, est-il destiné à une plus affligeante décadence? Devons-nous croire que le brillant éclat de l'époque contemporaine, si fertile en beaux esprits, en publications si gracieuses, en travaux si multipliés, ne soit que le météore précurseur du naufrage? Devons-nous enfin retrouver l'analogie des temps présents avec ceux de l'antiquité, où l'on vit les rhéteurs et les sophistes prostituer leur talent à de viles adulations, et étouffer de leurs voies mercenaires la vertu et la moralité publique? Nous voudrions nous le dissimuler, et cependant de tristes symptômes nous avaient

déjà révélé toutes vos craintes. Cette hideuse divinité que l'antiquité n'avait introduite dans son Olympe que pour compléter la représentation des vices de l'humanité, étend partout son empire : son culte honteux n'est plus désavoué par ces heureux privilégiés, auxquels le génie se plaît à communiquer ses plus précieuses émanations. La désolante doctrine des intérêts matériels n'est plus réduite à dissimuler ses théories, elle a partout ses chaires et ses apôtres, et je n'oserais rien ajouter au sombre tableau que vous nous avez tracé de ses désastreuses conséquences.

Cependant espérons encore, repoussons de fâcheuses apparences : le sol de la France n'a besoin que d'être soulevé, pour retrouver les germes puissants de la foi, de l'honneur, du dévouement. Quelques jets inattendus signalent toujours leur existence. Vous-même, Monsieur, n'étiez pas dépourvu d'espérance, lorsque vous recherchiez la véritable signification du nom de Mainteneur. Oserions-nous cependant nous flatter d'une influence assez forte pour arrêter le torrent ? Le culte séculaire de l'Académie pour les œuvres immortelles des maîtres de l'art, peut-il retenir ou modérer une fatale impulsion ? Nous voudrions avoir cette confiance ; mais il est du moins une mission sacrée à laquelle les sociétés littéraires ne sauraient faillir. Phares avancés sur une côte dangereuse, en signalant les écueils, nous pouvons prévenir les naufrages.

Venez donc, Monsieur, seconder nos efforts ; dès longtemps votre place était conquise dans le Collége d'Isaure : vous qui nous avez si bien dit tout ce qui reste à maintenir, vous qui nous avez si bien parlé des véritables sources où l'homme de lettres doit aller puiser ses inspirations, vous enfin qui aviez si bien conservé le précieux dépôt des saines doctrines litté-

raires, venez vous asseoir parmi nous, vous êtes assuré de nos vives sympathies ; l'Académie s'enorgueillit aujourd'hui de vos titres nombreux à la distinction qu'elle vous offre, elle s'enorgueillira bientôt de l'utilité de votre collaboration.



ÉLOGE

DE M. DE LATRESNE,

Prononcé dans la Séance publique de l'Académie,
le 4 Décembre 1847;

Par M. Edmond de LIMAIRAC, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

Lorsque la mort frappe une victime dans vos rangs, les regrets sont unanimes parmi vous : cependant, au milieu de ces témoignages de notre affliction, il est facile de distinguer celui de nous qui vient de subir la perte la plus cruelle. C'est le témoin d'une longue vie, l'ami dévoué de la jeunesse, peut-être le consolateur des derniers jours : c'est à celui-là, Messieurs, que vous aimez à confier le soin de vous retracer des vertus dont il connaît mieux le secret.

A aucun de ces titres, je ne pouvais espérer l'honneur de vous entretenir de notre vénérable doyen, M. le Marquis de Latresne. Étranger au théâtre sur lequel il avait noblement vécu, à peine avais-je eu le temps de recueillir de sa bouche quelques souvenirs; cet éloge ne m'appartenait pas. J'ai dû céder pourtant

à l'expression d'un vœu qu'une voix amie a fait entendre, que vous avez accueilli avec une rare bienveillance; et puisque, dans l'illusion de sa tendresse, mon père a pensé que je pouvais, même après lui, acquitter la dette de son amitié, je ferai effort sur moi-même pour triompher de ma douleur, en retrouvant sans cesse l'image de celui que je pleure, à côté du digne confrère dont je dois parcourir la longue carrière.

Jean-Jacques-Claire LECOMTE, Marquis DE LATRESNE, ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, Mainteneur et Doyen de l'Académie des Jeux Floraux, naquit à Toulouse le 31 mai 1759.

La famille Lecomte, éteinte dans notre confrère, jouissait depuis longtemps d'une haute considération dans le Midi de la France. Originaire de la Guienne, dès le XIVe siècle, elle paraissait avec honneur dans les champs de bataille illustrés contre les Anglais. Par des lettres patentes du 20 février 1370, le roi Charles V avait distingué les services d'un vaillant guerrier qui lui appartenait, Pierre Lecomte. Ses descendants entrèrent plus tard au Parlement de Bordeaux, et y continuèrent, du jour de l'établissement de cette Cour jusqu'à la révolution, un nom entouré d'estime.

Une branche de cette famille suivit la même carrière à Toulouse. Quoiqu'elle comptât parmi les siens quelques hommes d'épée, et notamment un Lieutenant général, elle montrait une préférence marquée pour l'étude des lois et des belles-lettres : aussi la voyait-on rechercher les fonctions du ministère public, les luttes de vos Jeux, l'honneur du fauteuil académique.

C'est ainsi que le hasard de la naissance ouvrait à notre confrère une double carrière. Grâces aux fortes études de son enfance dans le collége d'Harcourt, peut-être aussi à la disposition exceptionnelle de son esprit,

il n'eut pas à choisir : en peu d'années il devint magistrat distingué, aimable poëte. En suivant son inclination naturelle, fortifiée par les exemples qu'il trouvait près de lui, il était à craindre que le jeune Lecomte ne se laissât entraîner à une vie de plaisir, peu compatible avec les graves habitudes de la magistrature. Tout l'y conviait; la vivacité de son caractère, une parole gracieuse, gaieté franche, étonnante facilité pour la poésie. Mais le besoin de servir son pays, l'exemple de ses oncles, Procureurs généraux aux Parlements de Toulouse et de Bordeaux, prévalurent sur ces dangereuses séductions. A vingt-deux ans il obtint une charge d'Avocat général, honneur insigne partagé avec le laborieux ami de son enfance, M. de Catelan.

A cet âge, il n'était pas facile de justifier cette étrange faveur. Aux premières satisfactions de l'amour-propre dut succéder une juste défiance, lorsqu'il entra dans cet auguste aréopage du Languedoc, à côté de ces têtes blanchies par les années et par le travail, à la tête d'un barreau dont les membres se partageaient alors le vaste domaine de la jurisprudence. Telle fut pourtant son ardeur, telle la pénétration de son esprit pour toutes les branches de la législation, qu'il sut gagner en peu de temps l'estime de ses collègues et la faveur du public. Il m'a été donné, Messieurs, de recueillir encore quelques témoignages sur l'intérêt qu'excitait sa parole dans les discussions les plus arides, sur la facilité avec laquelle elle tournait à l'éloquence, et si vous pouviez en douter, il me suffirait de rappeler une des causes célèbres du XVIIIe siècle, dans laquelle M. de Latresne sut se placer au-dessus des préventions de toute une ville, et se montra tout à la fois sévère logicien, entraînant orateur.

En 1785, les religieux *de la Merci* avaient arraché aux vieux infidèles de l'Afrique, trois cent seize pri-

sonniers. Leur arrivée à Toulouse fut célébrée avec tout l'éclat des fêtes chrétiennes ; elle fut saluée par des transports de joie. C'est dans cet instant d'ivresse, que plusieurs habitants croient reconnaître dans l'esclave Dastugue, Arnaud Lamaure, que sa famille éteinte, que la cité demandaient depuis longues années à toutes les plages étrangères. La nouvelle en circule, elle vole, elle frappe le peuple. On s'anime, on s'enflamme ; les religieux eux-mêmes cèdent à l'empire de la crédulité populaire ; c'est lui ; la justice lui doit son nom, sa fortune ; les tribunaux sont saisis de la demande : bientôt les enquêtes les plus contradictoires expriment la physionomie passionnée de la ville ; les témoignages les plus honorables se croisent, se heurtent, se brisent réciproquement. Quelle lumière viendra éclairer tous ces esprits en suspens ? qui pénétrera le mystère ?

Alors, Messieurs, comme aujourd'hui, après les luttes chaleureuses du barreau, venait enfin le moment solennel, où, dans le silence du prétoire, l'organe du ministère public faisait entendre sa voix libre et calme. A sa parole, l'âme du juge, comme rafraîchie, retrouvait plus d'indépendance, et les passions de la foule contenues attendaient avec une secrète ardeur le premier mot de la vérité. Il appartint à votre collègue de le proclamer dans cette grande cause. Par son savoir, il jeta de vives lumières sur les circonstances les plus douteuses, et prépara par de fortes conclusions une sentence dont l'esclave reconnut la sagesse en prenant la fuite.

Malgré ce qu'il y avait de flatteur dans ces succès dus au travail, M. de Latresne se sentait plus d'attrait pour ceux qui lui coûtaient moins. A en juger par la facilité avec laquelle il passait de la gravité du magistrat au laisser-aller du poëte, on aurait dit que la culture des lettres était un délassement nécessaire à son esprit.

Cette heureuse inclination se développa naturellement dans la cour du Gai savoir. Une fleur obtenue dans vos Jeux lui promettait d'autres couronnes. L'Académie ne lui laissa pas le temps de les remporter. Comme pour honorer le choix exceptionnel du prince, elle lui offrit un fauteuil, la même année où l'on oubliait dans une autre enceinte qu'il n'avait encore que vingt-deux ans.

Alors s'écoulèrent ses plus beaux jours. A une autre époque l'austérité traditionnelle du Parlement aurait pu effaroucher les goûts du jeune Avocat général. A des manières élégantes, il joignait cette saillie de l'esprit, ce désir de plaire qui font la vie des salons : recherché partout, acteur obligé dans toutes les fêtes, il eût trouvé importun de sacrifier le plaisir à la dignité. Ce n'était déjà plus le temps. L'amour du changement se faisait jour sous toutes les formes, dans toutes les conditions; les mœurs étaient moins sévères lorsqu'elles ne tournaient pas à la licence; enfin, sous le coup des idées nouvelles, la vieille société s'affaissait insensiblement sans inspirer l'effroi d'une catastrophe; si bien, Messieurs, qu'il n'entra pas même dans la pensée de la magistrature d'évoquer les traditions antiques, et d'opposer un reste de forces à l'entraînement général : elle subit sans contrainte le goût de la mode; et les vieux parlementaires, en prenant leur part des caprices du jour, ne trouvèrent plus étrange qu'on pût lancer un réquisitoire au sortir d'une loge maçonnique, ou qu'on revêtît la robe après avoir emprunté au théâtre les divertissements des salons.

C'était au milieu de ces fêtes d'un caractère nouveau qu'on s'avançait gaiement vers la révolution. On ne s'était pas aperçu du relâchement des mœurs publiques, on ne sut pas mieux pressentir le danger des luttes violentes auxquelles on se préparait.

Chose étrange ! disons mieux, chose providentielle ! alors, enveloppés dans de lourds nuages comme à la veille d'une tempête, les meilleurs esprits semblèrent avoir perdu de vue la lumière. A part la secte impie qui frappait des coups sûrs à travers les ténèbres, pouvoir, classes, individus manquèrent le plus souvent à la loi première des êtres, l'instinct de leur conservation, et vinrent, entraînés par une force invisible, s'abîmer dans une même ruine.

Par quel déplorable aveuglement, en effet, les Parlements, qui avaient grandi à l'ombre de l'autorité royale, se dressèrent-ils un jour contre elle ? Par quelle fatalité ces corps judiciaires, transformés par le temps en corps politiques, portèrent-ils leurs griefs devant ces assemblées nationales dont ils avaient depuis plus de cent cinquante années occupé la place politique ? C'est un mystère douloureux que je ne chercherai pas à pénétrer. Je ne puis pourtant passer sous silence les faits historiques auxquels le nom de M. de Latresne est honorablement attaché.

Vous le savez, Messieurs, à une époque où l'autorité royale n'était pas encore contenue par des institutions régulières, la magistrature, sentinelle avancée, dépositaire des libertés publiques, s'était attribué le droit de rapprocher les actes du pouvoir de cette règle d'éternelle justice, la loi. De là ces fréquentes doléances, de là ces remontrances qui étaient respectueusement portées aux pieds du trône pour un abus d'autorité, ou pour les édits dont l'enregistrement était refusé. Telles furent les causes de l'énergique opposition qui éclata dans le Parlement de Toulouse en 1788.

Un Avocat général qui lui était cher, M. de Catelan, avait été arraché de son siége : sans procès, sans accusation, sur une lettre de cachet, il avait été renfermé dans la prison d'état du château du Louvre. Un cri

d'indignation s'élève au cœur de la compagnie : elle proteste dans un magnifique langage ; au nom des droits sacrés de la liberté individuelle profanés, elle fait appel à la religion du prince ; plusieurs fois elle renouvelle ses énergiques insistances, souvent inspirées par le dévouement de M. de Latresne pour son ami ; vains efforts : le Ministre qui s'apprêtait déjà à triompher de l'opposition de la magistrature par un coup tardif et mal assuré, restait sourd à ces alarmes. C'est ainsi qu'on arriva, sans avoir rien obtenu, à cette révolution du 3 mai 1788, en vertu de laquelle les pouvoirs politiques des Parlements furent transportés dans une seule cour plénière, tandis que d'un autre côté, leurs attributions judiciaires furent limitées par l'établissement des grands bailliages.

Je voudrais, Messieurs, avoir le temps de vous présenter le tableau dramatique du parlement de Toulouse, protestant, chambres assemblées, en face du comte de Périgord, gouverneur de la province, contre ces édits qui renversaient le vieil édifice de l'ordre judiciaire en France....

D'un côté, l'appareil militaire, les droits absolus ; de l'autre, une bouillante protestation qui n'aurait pas reculé devant l'emploi de la force, sans le respect obligé pour l'autorité du roi et le sentiment de la dignité personnelle ; ce fut un jour de douleur. Cependant, si la résistance du Parlement fut trop opiniâtre, dangereuse même, il faut en convenir, on entendit sortir de belles paroles de la bouche de ses magistrats. M. de Rességuier, procureur général, s'écria :

« Le Roi peut disposer de ma personne ; mais ma » conscience est indépendante de toute autorité ! »

Et plus tard, lorsque M. de Latresne, sur le refus du chef du parquet, fut requis à son tour d'envoyer les nouveaux édits dans les tribunaux du res-

sort, il formula et signa cette noble réponse, le 27 mai 1788 :

« Lequel déclare que les ordonnances du royaume,
» les arrêts de la cour, et sa conscience, plus impéra-
» tive encore que les lois et l'opinion des hommes, ne
» lui permettent pas de faire l'envoi dans les bailliages
» et sénéchaussées du ressort, des édits et déclarations,
» transcrits militairement sur les registres du Parle-
» ment, le 8 de ce mois ;

» Que le titre flatteur de gens du Roi, joint à celui
» de magistrat, lui impose la double obligation de
» marcher avec honneur dans la carrière qu'il par-
» court ;

» Que ce serait tromper la confiance du souverain,
» que d'obéir aveuglément à des ordres qui, quoique
» revêtus de son nom auguste, ne partent pas de son
» cœur, et ne peuvent, par conséquent, représenter sa
» véritable volonté ;

» Que c'est surtout dans des temps de crise et d'agi-
» tation, où la religion du prince est égarée par des
» conseils aussi pernicieux à sa gloire qu'au bonheur
» des peuples, que les magistrats doivent rappeler toute
» leur énergie, pour désabuser le souverain et lui pré-
» senter la vérité ; que dans ces circonstances, opposer
» une résistance respectueuse, c'est mériter son estime
» et son approbation, c'est entrer dans ses vues pater-
» nelles, c'est servir en même temps sa patrie et son
» Roi ;

» Que les principes que l'honneur et le devoir lui
» dictent aujourd'hui, ont été ceux de plusieurs magis-
» trats célèbres qui l'ont précédé dans la carrière du
» ministère public, et qu'il doit transmettre ce dépôt sa-
» cré dans toute son intégrité à ceux qui lui succéde-
» ront ;

» Que, par toutes ces considérations, plein de con-

» fiance dans l'équité du Roi, il ne peut qu'adhérer à
» la déclaration faite par M. le Procureur général, et
» suivre son exemple. »

Quel que soit le point de vue auquel on se place pour juger le côté politique de la conduite des Parlements, aux yeux du magistrat, ce langage paraîtra toujours plein de dignité. Vers le déclin de sa vie, M. de Latresne le rappelait avec un juste orgueil ; à l'animation de sa lecture on déplorait encore plus les malheurs des temps qui avaient privé la justice d'un de ses plus brillants organes.

Ainsi se brisait, à son début, cette carrière noblement ouverte. Ce fut fini pour M. de Latresne. Qu'importe, en effet, que le Parlement ait eu plus tard son jour de triomphe sur M. de Brienne? A peine ai-je le temps d'entendre les cris et les transports par lesquels Toulouse accueillit son retour ; le tribunal que l'opinion relève à la hâte, va s'écrouler presqu'aussitôt dans un abîme plus profond. Pour moi, les violences de 1788 ne peuvent s'isoler du douloureux sacrifice de 93, et M. de Latresne me paraît avoir dépouillé sa robe, le jour où, dans sa pensée, il a cru ne pouvoir plus la porter avec la haute indépendance du magistrat.

Cette indépendance il la retrouva, moins digne si vous voulez, mais aussi complète, sur un autre théâtre. Il tailla vivement sa plume, et le tour poétique lui venant en aide, il se posa comme censeur des ridicules de l'époque. Ils devaient être nombreux, car chaque jour voyait éclore quelque chanson, pour ne pas dire quelque pamphlet politique. Sous la forme du couplet, il détachait ses traits avec moins d'amertume, ce qui lui permit de chanter plus longtemps.

Cette disposition légère de son esprit ne pouvait durer ; elle avait même ses dangers. D'ailleurs, si M. de Latresne, élevé dans les idées philosophiques, avait pu

s'abuser un instant sur la portée des premières attaques contre le trône, il n'eut pas besoin des rapports que le barreau et la littérature avaient établis entre lui et deux hommes trop fameux dans le drame le plus odieux de la Convention, pour pénétrer les projets sanguinaires des nouveaux maîtres de la France. Il vit de loin que les amis des sages réformes, débordés par l'anarchie, n'avaient plus de place sur un sol souillé de sang. Il quitta sa patrie, et n'échappa que par la fuite au massacre judiciaire du Parlement de Toulouse.

Vous dirai-je maintenant les fortunes diverses de notre confrère dans cette vie errante de l'exil ? Faudra-t-il le suivre dans les camps ou dans les missions délicates que lui confia le prince de Condé ? Vous parlerai-je de ses instincts généreux, même dans le malheur, ou de son honorable susceptibilité pour des engagements trop faciles ? Non, Messieurs ; pour vous, amis des lettres, il est un côté de la vie de M. de Latresne qui vous paraîtra plus attachant. Vous rappeler ses travaux poétiques, ce sera vous rappeler les émotions qu'il faisait naître en les soumettant à vos sages critiques : permettez-moi quelques détails.

L'adversité est l'épreuve des esprits supérieurs. J'admire la résistance opiniâtre de l'homme qui maintient son âme au niveau du malheur ; j'aime encore plus peut-être ce calme, cette égalité de l'âme qui laisse à l'intelligence le jeu de ses plus nobles facultés. Tel fut le privilége de M. de Latresne : il ne suspendit pas sa lyre sur les bords des fleuves étrangers ; au contraire, il la reprit avec amour, et lui demanda des accords plus fréquents, mais plus graves. A l'aspect du sombre horizon de la France, il ne devait plus chanter comme autrefois. Ses études prirent le caractère sérieux du temps ; et, comme s'il se fût défié de son imagination sur la terre de l'exil, ou pour mieux captiver son esprit, il se

porta de préférence vers l'imitation des beautés dont il était frappé.

Assez familier avec la langue allemande pour en comprendre la poésie, il s'attacha d'abord à la traduction d'un poëme de Viéland, l'Obéron ; mais il comprit bientôt l'impuissance de la prose à rendre l'énergie du vers. Poëte lui-même, il voulut lutter avec de meilleures armes sur un plus pur modèle, et c'est sans doute aux regrets qu'il a exprimés sur les quatorze chants de l'Obéron, que nous devons la courageuse entreprise d'une traduction complète de l'Énéide.

Dans un temps meilleur, les occupations du barreau, les poésies légères des salons, n'avaient pas empêché M. de Latresne d'essayer sa Muse sur quelques-uns des plus beaux épisodes de ce poëme. Comme l'exilé de Florence, il se passionna sur le sol étranger pour le chantre ravissant de Mantoue. Avec lui il parcourut les cours de l'Allemagne, se trouva moins malheureux en Angleterre, et ne le quitta qu'après avoir enrichi notre langue du chef-d'œuvre de la littérature latine. A cette divine école, M. de Latresne grandit comme poëte. La publicité donnée à quelques fragments de sa traduction dans un recueil périodique de l'époque, fut applaudie en France, et lui donna bientôt le renom d'un littérateur hors de ligne.

Cette réputation encourageante lui valut bien d'autres jouissances. Elle lui procura naturellement des rapports flatteurs avec la plupart des hommes distingués que la tourmente révolutionnaire avait dispersés sur le sol étranger. On y rencontrait alors les Rivarol, les Fontanes, les Delille, les Châteaubriand et tant d'autres qui fuyaient l'échafaud de Lavoisier et d'André Chénier. Le génie n'avait plus le pouvoir de désarmer les haines populaires.

Convié dans cette société d'élite, M. de Latresne

commença parmi ces illustres écrivains une nouvelle existence, celle de l'homme de lettres : noble vie dont il ne connut guère que les charmes, et qui lui parut assez douce pour tenir lieu des hautes *positions* qui lui furent offertes plus tard sous l'Empire et sous la Restauration. Elles n'étaient plus nécessaires à son bonheur ! L'adversité avait resserré les liens qu'une heureuse conformité de goûts, d'esprit et d'habitudes avait formés entre ces hommes célèbres ; il suffisait à l'émule de Delille de pouvoir se dire l'ami de Fontanes et de Châteaubriand. Ce titre, du reste, n'avait rien d'emprunté ; vous l'auriez décerné vous-mêmes, Messieurs, le jour où les premiers pas du grand écrivain dans notre ville se portèrent vers la retraite de M. de Latresne, lorsque témoins du laisser-aller et de la forme de leur entretien, vous pûtes juger que l'intimité n'avait entre eux aucune réserve.

Rentré en France sous ces auspices, M. de Latresne vit ses relations littéraires se développer même au delà de ce qu'il fallait aux jouissances de son esprit. Dès que l'anarchie eut été détrônée, les hommes de lettres accoururent, et se retrouvèrent groupés dans la capitale des arts et du goût. Comme les abeilles chargées du suc des fleurs les plus lointaines, ils rapportaient tous de l'étranger les fruits de leurs travaux solitaires. Était-ce la joie de rentrer dans le port, était-ce le besoin de mûrir leurs œuvres par la chaleur d'une saine critique ? Je l'ignore ; mais, si j'en dois croire les souvenirs de notre confrère, jamais la bienveillance ne fut plus amicale parmi les hommes distingués qui s'honoraient d'une sincère confraternité. Si M. Delille échangeait quelques épigrammes avec M. de Latresne, l'estime mutuelle qu'ils se portaient n'en recevait aucune atteinte. Châteaubriand lui confiait ses espérances et ses appréciations sur les Martyrs et l'immortel Génie du chris-

tianisme ; Fontanes encourageait ses efforts et son ambition ; Talma ne dédaignait pas ses essais dramatiques : temps heureux, durant lequel il exprima la gaieté naturelle de son esprit dans quelques pièces de théâtre, où se retrouve le véritable trait comique et la connaissance profonde du cœur humain. La comédie des *Questionneurs* fut jouée avec succès ; celle de *Don Quichotte, le Prisonnier de Fontainebleau*, la tragédie d'*Andromède* ne partagèrent pas cet honneur ; mais, au souvenir des nombreux fragments que vous avez applaudis, il nous est permis de croire que M. de Latresne se montra peu jaloux de l'obtenir. D'ailleurs, pourquoi le taire? Il se croyait poursuivi par une sorte de fatalité dans ses rapports avec le public, depuis les mécomptes qu'il avait éprouvés chaque fois qu'il s'était proposé de l'entretenir de ses œuvres. Sous cette impression, il attachait plus de prix aux suffrages de quelques hommes de goût qu'aux faveurs de la foule. Aussi, Messieurs, vint-il se consoler parmi vous de ce qu'il avait souffert au moment où la publication imprévue de l'Énéide de Delille lui arracha d'un seul coup le fruit de ses laborieuses veilles.

Vous lui fîtes, Messieurs, un accueil digne de son talent. En 1806, lors de la restauration de vos Jeux, vous lui demandâtes d'ajouter à l'éclat de cette fête par la lecture du sixième chant de l'Enéide. A l'enthousiasme qu'il réveilla, on eût dit que vous lui aviez donné la mission de réchauffer le sentiment poétique, presqu'éteint dans la cour d'Isaure ; on eût dit aussi, de la part du public, une sorte de protestation contre le bonheur de Delille. Du reste, Messieurs, si le hasard d'une date, qui appartenait à M. de Latresne, le rendit peu soucieux d'une lutte limitée à la valeur d'une traduction, la critique, qui ne perd jamais ses droits, fut bien loin de lui être hostile. Les recueils littéraires reproduisirent les fragments imprimés depuis long-

temps dans la Décade philosophique, et plus d'une fois le parallèle tourna à l'honneur de notre confrère. On lui accordait plus d'exactitude dans le sens, plus de nerf et de précision dans le vers. Vous-mêmes, Messieurs, vous avez fait battre souvent son cœur, depuis 1806, par des comparaisons qui justifiaient vos préférences.

Il me reste peu de chose à vous dire de la vie privée de M. de Latresne ; vous le voyez, l'amour de la poésie, le culte des saines doctrines littéraires, l'étude des grands maîtres de l'antiquité absorbèrent ses pensées et le meilleur emploi de son temps. A part ses fréquentations avec les hommes de lettres, il vécut dans la retraite ; la retraite eut toujours des charmes pour les victimes des révolutions : elle ne convenait pas moins à l'indépendance de ses opinions politiques et à la liberté de ses idées religieuses. C'est dans la solitude qu'il s'était faite aux environs de Paris, à Farcy, auprès d'un ancien avocat au Parlement de Toulouse, que se passa pour lui la plus grande partie du temps écoulé entre son retour de l'émigration et son retour dans sa ville natale. Là, Messieurs, la plupart des détails du foyer domestique nous échappent, et il nous suffit de savoir qu'il n'y fut pas toujours heureux, pour respecter la réserve dont il nous a peut-être donné l'exemple.

Toutefois ce goût d'une vie retirée n'avait en soi rien de bizarre, rien d'exagéré : il s'alliait avec les jouissances littéraires de Paris, avec le soin d'une fortune qui lui demanda plusieurs voyages dans le Midi avant qu'il pût en sauver les débris par la vente d'une terre qui lui était substituée et dont il portait le nom. C'est alors que se renouèrent ses anciennes relations avec l'Académie, relations pleines d'affection et de dévouement. Il ne pouvait paraître dans ces contrées

sans visiter cette enceinte, sans vous faire part de ses trésors poétiques. Aussi, fière de ses succès, l'Académie voulut-elle lui confier l'honneur de la représenter, lorsqu'en 1814 elle porta au pied du trône, relevé par la Providence, ses hommages et ses félicitations. Peu d'hommes pouvaient moins redouter que M. de Latresne, les souvenirs et les saillies d'un prince qui aimait à faire briller la finesse de son esprit par d'heureux emprunts aux beaux vers de Virgile ou d'Horace.

Vint enfin le jour, Messieurs, où des circonstances plus favorables lui permirent de fixer sa demeure au milieu de nous. Ce jour-là, deux amis, tous deux Avocats généraux, tous deux derniers débris du Parlement de Toulouse, MM. de Latresne et de Catelan, arrivés vers le terme d'une longue carrière, demandaient à leur ville natale le repos nécessaire entre les agitations de la vie et notre dernière heure. Pour ceux qui connaissent la valeur des liens formés dans l'enfance, il y eut quelque chose de touchant dans la réunion de ces deux vieillards auprès du même foyer, dans cette association à la vie de famille, avec la promesse de ne plus se séparer. Mais à voir leurs têtes blanchies par l'âge, qui pouvait se flatter d'une longue espérance? Deux années s'écoulèrent dans cette intime communauté... M. de Catelan fut enlevé à son vieil ami.

De ce moment, M. de Latresne vous appartint tout entier : déjà il avait pu deviner, à l'affectueux intérêt qui nous groupait autour de lui, un sentiment plus fort que la vénération due à ses cheveux blancs. A la mort de son ami, il sembla vouloir reporter sur l'Académie l'exquise sensibilité dont il était doué. Sûr de lui-même, il sentait encore cette chaleur de l'âme qui forme de doux liens à tous les âges ; non moins sûr de vous, Messieurs, il ne lui vint pas dans la pensée qu'il pût connaître le triste abandon de la vieil-

lesse. L'Académie fut pour lui une autre famille, une première pensée, le dirai-je, une idée fixe. Pour elle le concours le plus ardent, le dernier emploi de ses forces, l'exactitude du jeune âge, les communications les plus intimes, et jusqu'à ces souvenirs qui le rendront présent à ceux de nous qui aiment à consulter les précieux dépôts de notre bibliothèque. Malheureusement l'hommage des œuvres de Pope fut comme un adieu qu'il nous fit.... Sa parole incisive, ce regard pétillant ne vinrent plus animer nos soirées : cependant, il ne fut pas encore perdu pour nous. Loin de là, on se rapprocha davantage de sa personne, on s'empressa autour de lui : tantôt on lui rendait les impressions d'une séance, l'animation de nos Jeux ; tantôt on le consultait sur ces mille détails d'intérieur qui sont comme la vie des Sociétés savantes. Rendez-vous de tous ceux qui avaient un instant à donner au culte d'une vieillesse aussi vénérée, son cabinet devenait presque un autre gymnase académique. Excité par une sincère curiosité, le lecteur de la veille compléta plus d'une fois auprès de lui d'utiles critiques, ou put faire appel de celles qu'il aurait jugées trop sévères. Le goût sûr de M. de Latresne, sa fidélité aux doctrines classiques, la rectitude de son jugement donnaient à ses observations toujours amicales un prix qui les faisait rechercher. Tel était même le charme et la solidité de ses entretiens, qu'on s'oubliait sans cesse auprès de lui : on aimait à faire un retour sur le passé avec un homme qui en rajeunissait les traditions, et les liait en quelque sorte à notre époque. Tour à tour magistrat, poëte, homme de salon, il se mettait vivement en scène, et nous rendait, comme dans une série de tableaux d'une forte couleur, les belles actions, les mœurs, les drames ou les plaisirs dont il avait été le témoin. Du reste, rien en lui qui ressemblât à cette

humeur chagrine qui n'a des louanges que pour les temps dont nous ne jouissons plus. Instructif jusque dans l'anecdote, il ne la prenait dans les époques lointaines qu'autant qu'on l'y provoquait; et souvent même, par la censure dont le récit était accompagné, il témoignait de la sagesse de son discernement et de son intérêt pour les progrès de notre siècle.

D'autres fois la conversation se portait sur des sujets plus abstraits. A la fin de ses jours, l'enfant du XVIII[e] siècle se sentait plus porté à sonder le vide des doctrines dont il s'était trop longtemps nourri. Quelques pieux amis recueillaient religieusement ses doutes ou ses regrets, et entretenaient avec zèle ce travail mystérieux de l'âme qui cherche la vérité. On sortait heureux de cette retraite du philosophe, lorsqu'après une sage discussion on voyait surnager quelqu'un de ces principes qui ébranlent l'homme sincère et le ramènent à la simplicité de la foi.

Un jour, enfin, la grâce frappa avec moins de ménagement que l'amitié, que la raison. La religion entra sans détour dans sa demeure et vint s'asseoir auprès de lui. Jusque là, Messieurs, il ne l'avait vue qu'à travers les faux jours des préjugés. Il la bénit lorsqu'elle lui apparut si douce pour les cœurs droits, si consolante pour celui qui souffre. Le prêtre ou plutôt le bon pasteur dont la parole sainte et bienveillante l'avait appelé à la dernière heure, ne quitta plus son lit de douleur et tint la place de tous les amis.

Permettez-moi, Messieurs, de jeter un voile sur tout le reste : au souvenir de ses souffrances, au souvenir des émotions dont je fus le témoin, je me retrouve, le cœur brisé, auprès de celui qui n'avait déjà plus la force de payer à M. de Latresne le tribut d'un sincère, d'un affectueux attachement,... et je ne saurais aller plus loin!...

M. de Latresne succomba le 24 février 1846, âgé de près de 87 ans. En lui, nous avons tous perdu le digne magistrat des anciens jours, le vrai poëte, le littérateur profond : membres de cette Académie, nous avons perdu le confrère le plus dévoué, le plus bienveillant. Puisse son exemple nous faire apprécier davantage les rapports qui s'établissent sur l'estime et l'amour des lettres ! Puisse sa vieillesse honorée nous faire sentir de plus en plus la valeur de notre confraternité !

Comment exprimer un autre vœu, le jour où un nouveau confrère vient s'asseoir parmi nous? Oui, sans doute, le goût des arts, l'attachement aux saines doctrines littéraires, le sentiment du beau, qu'il brille dans un écrit ou qu'il se traduise par une lecture attachante, sont des titres assurés à nos félicitations ; mais les témoignages qui partent du cœur, ceux qui s'expriment par un commerce facile, par des rapports bienveillants, donneront au successeur de M. de Latresne des droits non moins sûrs à nos sympathies. Qu'il entre donc avec confiance dans cette enceinte où il était impatiemment attendu ! Il y retrouvera en honneur la mémoire d'un Académicien distingué qui doit lui être chère ; et nous, Messieurs, nous serons heureux de retrouver dans celui qui fut presque le fils de M. le Marquis de Villeneuve, les talents et les vertus qu'il avait le secret d'inspirer autour de lui.



REMERCIMENT

DE

M. TRISTAN DE VILLENEUVE-ARIFAT,

PRONONCÉ

Dans la Séance publique du 26 Décembre 1847.

MESSIEURS,

Si l'honneur d'être admis dans le sein d'une illustre compagnie, la première qui sur le sol français ait réuni en faisceau les rayons épars du génie, est le plus haut prix auquel puisse aspirer le talent ; si chacun des hommes éminents qui m'entourent a éprouvé quelque émotion, lorsque, appelé par un juste choix, il venait prendre son rang parmi des collègues dont il était l'émule : quel trouble doit se mêler à l'expression de ma reconnaissance ! En suivant du regard les pas lumineux de ceux qui m'ont précédé, je ne puis me dissimuler la trace obscure de mon passage.

Votre bienveillance s'est prolongée au delà de la vie, pour un collègue (1) dont le nom est à la fois

---

(1) Le Marquis de Villeneuve.

pour moi un appui secourable et un redoutable fardeau ; vous avez pensé que, fidèle à des traditions de famille, à cette religion du foyer où la tiédeur est une apostasie, la ferveur tiendrait lieu de talent : mon respect pour une mémoire vénérée a triomphé trop aisément peut-être du sentiment de mon insuffisance. Ébloui par cet honneur immérité, j'ai cru encore obéir à celui qui, pour resserrer les liens qui nous unissaient, voulait y joindre les anneaux de la chaîne d'Isaure.

Si l'amour des lettres, si cette jouissance infinie qui, nous arrachant aux préoccupations du monde, nous voue au culte du beau dans la communication de la pensée, a trouvé chez tous les peuples de fervents adorateurs, il appartient plus qu'à tous aux enfants de ces belles contrées méridionales qui, affranchies de limites politiques, reconnaissent Toulouse pour leur vieille et noble capitale, et le sanctuaire de Clémence pour leur radieux foyer.

Le génie merveilleux des Grecs avait placé les Muses aux sources de leur histoire ; pour nous aussi, leurs autels signalent les plus anciens souvenirs. Et comme le père des fleuves dont l'urne était cachée dans des régions inconnues, le torrent lumineux que vous remontez en saluant sur ses rives les Fleurs d'Isaure et celles du Gai savoir, la palme que vous décernait Ausone et le bardit du Tectosage compagnon de Brennus, se perd dans la nuit des âges, laissant en avant de sa source le génie de la poésie et le génie de la liberté.

Soldat dont les révolutions ont brisé l'épée ; pèlerin longtemps errant loin du sol auquel ses pères ont donné quelques-uns leur sang, tous leur amour : en rentrant sur la terre natale, il m'est doux de saluer avec orgueil la chaîne non interrompue des trophées du passé, de la richesse du présent, de l'espoir de l'avenir. Appuyé sur mon bourdon voyageur, j'hésite au seuil

de cette enceinte, contemplant, au milieu d'une jeunesse ardente et studieuse qui chaque année vient briguer vos suffrages et s'associer à vos arrêts, ce sénat littéraire, gardien vigilant des saines doctrines et du goût, légitime pouvoir sous lequel viennent se ranger les plus nobles élans de l'intelligeuce.

Là, on bénit le nom de ce doux et courageux confesseur de la foi, appuyant de sa houlette de pasteur vos palmes littéraires, et, aux lieux où triompha Saturnin, nous révélant par les souvenirs de Vincennes ce que braverait l'apôtre qui, collègue, vous honore par sa vertu, vous protége par sa prière.

Ici, l'éclat de votre magistrature et de votre barreau rappelle que Toulouse fut la patrie des Cujas et des Fermat, aussi bien que des Duranti.

Par de brillants interprètes, votre parole retentit dans l'enseignement des lettres, des sciences et de la justice.

Par l'épopée nationale, vous ravivez dans tous les cœurs l'amour de la patrie, au souvenir des luttes glorieuses de nos pères.

Les travaux des géants de Saint-Maur nous sont rendus, enrichis des plus doctes recherches; le goût exquis du littérateur, l'émotion chaleureuse du patriote, parent d'un nouvel éclat le plus bel ouvrage historique dont puisse s'honorer la France.

Ici, des naufragés de nos tempêtes politiques apportent le tribut de ces connaissances variées, de cette énergique droiture révélant l'éclat des lettres toulousaines. Chaque année, une œuvre toujours riche d'esprit, piquante de verve, modèle de goût, sous le modeste nom de Rapport, illumine de son éclat les ouvrages qui se disputent vos Fleurs, et fait briguer avec plus d'émulation vos suffrages.

Mais avec quelle tristesse mon regard cherche en vain parmi vous un collègue vénérable, ornement de la cité

par ses vertus, de cette Académie par la souplesse d'un talent dont les ans n'avaient pu émousser la fine délicatesse (1)! Le flatteur appel auquel obéit ma déférence, fut la seule erreur de son trop bienveillant esprit.

J'ai besoin de sentir que cette erreur était compensée d'avance, car il laisse dans vos rangs un fils déjà digne de ce respect qui honore l'alliance du talent et des plus touchantes vertus.

Vous venez d'entendre avec quel bonheur d'expression, avec quelle élévation de pensée cet Académicien a retracé à vos regrets la brillante carrière du magistrat et du poëte qui fut si longtemps votre illustre doyen. Oserai-je avouer, Messieurs, qu'écoutant avec l'orgueil que donne l'esprit de corps cet éloquent et juste éloge, j'oubliais pour un moment le vide qu'il signale parmi vous ?

Entraîné par le sort loin des lieux qu'habitait M. le Marquis de Latresne, il ne m'a pas été donné de goûter dans tous ses charmes la séduction qu'il apportait dans les relations sociales et dans vos académiques entretiens : mais que pourrait-on ajouter au noble et piquant discours que vous venez d'entendre ?

Au moment, Messieurs, où, sous l'empire de l'émotion dominée que fait naître en moi l'ardeur de mes croyances, pour obéir à vos usages, je devrais articuler le symbole de ma religion littéraire, j'ose m'élever plus haut que le froid hommage d'un culte sans foi à tout élan, à tout éclat de l'éloquence humaine ; je crois m'appuyer sur vos doctrines, en proclamant qu'à la noble et pure lumière du but appartient la splendeur des voies qui y conduisent. Il est dans la vie des nations des époques tristement graves, où l'esprit ne saurait

(1) M. de Limairac.

être frivole sans déserter la sainte cause de la conscience : la lyre des Hébreux ne pouvait accompagner que des chants de douleur sur les fleuves de Babylone, et c'est comme sublime expression des plus hautes émotions de l'âme, et non comme harmonieuse combinaison de périodes ou d'hémistiches, que la poésie est fille du ciel.

A cette école matérialiste qui prend pour devise l'art pour l'art, et la vie pour la vie, répondons : l'art pour la vertu, et la vie pour l'éternité.

A chacun de vous, Messieurs, plus qu'à moi, fidèle obscur d'un culte que vous honorez, il appartiendrait de développer, en les parant, ces salutaires maximes. Mais à défaut de cet appui que ne peut prêter à la vérité ma faible parole, qu'il me soit permis au moins de montrer dans mes plus lointains souvenirs l'apparition de la poésie vengeresse, me révélant la sainteté de sa mission.

Dans l'excursion rétrospective où je vais m'engager, il se présenterait bien des tableaux qui, grâces aux impostures systématiques de quelques historiens, nécessiteraient de consciencieuses recherches pour être admis dans toute leur vérité.

Si on retraçait à nos yeux la société de Rome ou d'Athènes, chacun de ceux qui m'entourent, reconnaîtrait dans tous les details de la vie la plus intime, les habitués du Forum ou du Pnyx. Mais pour bien des esprits la société parisienne, telle qu'elle était il y a quarante ans, est voilée de plus de ténèbres.

Dans la première moitié de la durée de l'Empire, vers cette époque où, pour emprunter le langage de M. Victor Hugo, Napoléon avait complétement percé sous Bonaparte ; lorsque l'effigie du despote, chassant un nom dérisoire, parut seule sur nos monnaies afin qu'elles ne blessassent pas, en s'accumulant dans leurs

mains, la susceptibilité de ceux qui avaient tant de fois juré de mourir pour la République; alors, dis-je, la crainte qu'inspirait le pouvoir n'était plus sans doute cette ardente agonie des jours de la terreur; mais souvent elle conservait en partie les mêmes apparences. On hésitait à se confier à un ami; ce n'est qu'à voix basse qu'on osait, en s'assurant du secret, répéter une épigramme ou une nouvelle. Loin des portes, un cercle étroit se formait, pour entendre la Napoléone de Nodier, ou quelques vers dérobés aux énergiques imprécations de Ducis sur l'assassinat de Vincennes.

Cependant, quand la tyrannie, rompant toutes les digues, usurpant tous les pouvoirs, ne se reposant d'opprimer que pour corrompre, répand sur notre belle France la stupeur et l'effroi, au-dessus de ce torrent passager, pour l'honneur de la dignité humaine, il reste toujours quelques esprits élevés, quelques nobles cœurs qui palpitent aux mots sacrés de Liberté et de Patrie; et quand la plus basse adulation envahissait même le Catéchisme, des écrivains généreux gardaient libre et pur le flambeau du génie.

Dans un de ces salons qui réunissaient l'élite de la société et des lettres françaises; en subissant le joug de la prudence, venaient souvent se confier leurs regrets et leur espoir des hommes de bien, arrivés du sommet de toutes les opinions consciencieuses.

Là Delille et Ducis, Lemercier et Lanjuinais, le goût si académique de Suard, la verve railleuse de Morrelet, la grâce militaire de Lantier, l'aimable élégance du chevalier de Boufflers, continuaient la tradition de ces jours où la vertu n'avait rien à effacer sous l'immortel burin de Voltaire.

Là le philosophe chrétien, Bonald, éclairait des feux d'Horeb les principes de sa politique. Là les Felets, Dussault, Salgues, Hofman, offraient en cau-

série variée et spirituelle, les prémices de ces piquantes critiques qui résumaient dans nos journaux toutes les conceptions de l'esprit humain, à la place envahie depuis par une immonde littérature.

Pendant ses excursions à Paris, le Marquis de Latresne, ami de Delille et de Ducis, se plaisait à ces réunions où, chez presque tous, se laissaient deviner des pensées qui n'osaient se produire. L'esprit toulousain y était aussi représenté par l'auteur de *Défiance et Malice*, Dieulafoi, et dans une plus grave expression par Tréneuil dont la sainte poésie, agenouillée sur les débris des tombes royales, avait flétri leurs profanateurs.

Le royaliste Ducis, qui avait refusé le collier sénatorial et fulminé contre la jonglerie du sacre des strophes brûlantes ; le républicain Lemercier, également dédaigneux des plus riches entraves, déploraient en commun les erreurs ou les crimes qui présentaient sous de fausses couleurs leurs chères utopies. L'âme élevée de l'auteur d'Agamemnon ne reconnaissait pas la république dans la sanglante tyrannie qui en avait usurpé le nom, pas plus que Ducis ne voyait la monarchie dans l'usurpation et les justices nocturnes de Vincennes. La Providence, pour sauver l'honneur de ces deux principes, permettait que par les mêmes hommes ils parussent flétris et défigurés. Les jacobins de 93, travestis en courtisans, après avoir enivré mille tyrans de sang humain, venaient en fatiguer un seul de leur adulation et de leur bassesse.

A ces regrets, à ces espérances qui se réunissaient pour repousser le présent et invoquer un meilleur avenir, à ces âmes trop françaises pour que la gloire leur parût une étrangère dont l'hospitalité prescrivait de respecter les violences, se présentait un de ces hommes choisis par le ciel pour être les magnifiques interprètes de toutes les grandes idées de leur temps.

Si le Génie du christianisme, vengeant le passé, éclairait toutes les vérités à la lumière éternelle de la croix, le fidèle et courageux gentilhomme breton laissait deviner son espoir en la fusion un moment réalisée de tout ce qu'il y a de glorieux, de juste et de grand dans ces deux noms qui, méconnus, avaient bouleversé le monde, la monarchie et la liberté.

Le jour auquel je ramène ma pensée, plusieurs des hommes distingués que je viens de nommer, s'empressaient autour de Delille. Ses rares apparitions dans le monde avaient pour cause la tristesse qui remplissait son cœur. Ce qu'il aimait n'était pas en France. Devant quelques amis, il se plaisait à rappeler le toast touchant des Jacobites : *Au Roi de l'autre côté de l'eau!* Rien ne put arracher une louange mensongère à ce cœur noble et fidèle ; celui qui en présence de l'échafaud avait menacé les monstres révolutionnaires de l'immortalité, souriait quand on lui parlait de dangers, et n'accorda d'adhésion que le silence. Aussi le respect pour son beau caractère répondait à l'admiration qu'inspirait son admirable talent. Entouré, vénéré, sa belle âme semblait se refléter sur les traits attendris de ses amis, qui dans son œil sans regard cherchaient encore la trace de sa pensée.

Rien ne peut donner une idée de la magique diction de cet aimable poëte ; sa voix harmonieuse avait une vibration si juste et si puissante, que son cantilène seul eût ému vivement ceux qui n'auraient pas entendu son beau langage.

Il venait de résister avec regret aux vives instances qui lui avaient demandé quelques vers. Cependant le silence qui se faisait autour de lui semblait lui dire : on vous attend.

En ce moment un nouveau personnage paraît dans le salon : témoin de l'attente générale, il s'arrête ; quel-

ques regards surpris se portent sur lui ; un mouvement de Delille révèle aussi sa curiosité.

Quel était cet homme qu'un singulier et sévère hasard venait de placer entre M. de Corday, proche parent de l'héroïne Charlotte, et M. Tréneuil vengeur des tombes de Saint-Denis ? A M. de Latresne le soin de le nommer. Se levant avec une solennelle gravité, ce glorieux survivant de cinquante-trois magistrats de Toulouse assassinés, s'avance lentement ; sur sa physionomie se peint à la fois le recueillement et l'émotion. Le poëte avait disparu, ou plutôt il semblait être remonté à la source de toute poésie. Tréneuil, frappé de surprise, s'écrie : Que veut notre Parlement ? Arrivé près de Delille, votre illustre Mainteneur se penche, et nommant à la fois l'homme et le jour où il se montrait, prononce d'une voix sévère ces mots « : Le 21 jan-
» vier, le frère d'André Chénier. »

A l'instant l'horreur se peint sur les traits du poëte, l'inspiration de son magnifique Dithyrambe semble le ranimer; et se levant, son bras étendu commande le silence. Comme un glas de justice, il fait entendre les plus nobles et touchants passages du troisième chant de la Pitié. A ce vers,

Les arts aident le meurtre et célèbrent le crime,

le chantre de Marat, le provocateur de la profanation des sépultures de Louis XII et d'Henri IV disparut, et un religieux silence consacra le réquisitoire et l'arrêt.

Si j'ai osé retracer devant vous, Messieurs, cette impression d'une extrême jeunesse, c'est qu'elle n'est pas pour moi une simple anecdote, mais l'imposante révélation du plus noble but, du salutaire devoir de la poésie et de l'éloquence.

A une époque où la société ébranlée sur ses plus saintes bases est appelée chaque jour au désordre dans

la voie des faits par le désordre dans la voie des intelligences; pour vous et par vous l'art maintenu à la dignité de la divine obéissance, reste la sublime élévation de l'esprit à l'expression et au triomphe du vrai. Énergiques tribuns de la république des lettres, il est cependant une permanente dictature que vous proclamez, c'est celle du goût, en invoquant le nom de Dieu et la conscience du genre humain.

A votre Académie appartient un heureux manifeste résumant les doctrines qui m'attachent à vous :

« Trois buts ont été proposés à l'âme de l'homme,
» quand elle naquit du souffle de Dieu : la vérité dans
» l'ordre rationnel des idées ; la justice dans l'ordre
» politique des faits ; la beauté dans l'ordre littéraire
» de l'expression (1). »

Après le bonheur d'exprimer si noblement de si nobles idées, il y en a un bien grand à les applaudir, et à s'associer à qui les fit entendre.

Chaque jour le goût et la morale demandent avec plus d'instance le secours que vous leur avez toujours prêté.

Il ne sont déjà plus ces temps où une discussion de forme mettait en présence deux littératures combattant à armes courtoises.

L'une vouée aux beautés consacrées par les siècles écoulés, remontant par la tradition des écoles, par l'enchaînement des plus beaux génies qui aient honoré l'humanité, des débris du siècle de Louis XIV, à ces poëtes dont l'apparition presque mythologique se perd dans les rayons de la première aurore, et dédaignant comme obscures toutes les voies que n'avaient point jalonnées les palmes de ses grands hommes.

---

(1) Remerciment de M. Gatien-Arnoult, 7 mars 1833.

L'autre, voulant opposer à cette perpétuité de doctrines les élans isolés et incorrects de quelques rares génies placés par le sort hors de la sphère d'activité du grand enchaînement des lettres, et tirant de leur propre foyer, pour la séduction de leur époque, des flammes souvent allumées sur des écueils. Ici les préceptes que s'était tracé le goût par la contemplation des modèles, parurent des entraves; et les adeptes de cette école, affranchis de toute règle, arrivèrent bientôt à n'admettre comme loi, comme inspiration du génie, que ces conceptions bizarres, où chacun, se faisant sa poétique, se décernait sa couronne.

Mais bientôt la question fut déplacée : en vain les premiers novateurs avaient-ils cherché à s'abriter d'un grand nom ; les plus belles pages du Génie du christianisme repoussaient l'encens et la communion des hérésiarques. L'érudition, la passion nationale de Schlegel, l'élégante délicatesse avec laquelle Madame de Staël cherchait à parer à nos yeux ceux qu'on repoussait comme barbares, furent regardées comme des faiblesses. Ce ne fut plus contre une forme de l'art que s'éleva ce que je n'ose plus nommer une école. Mais les mœurs, l'honneur de la patrie, la pudeur et la foi, furent livrés aux outrages de cette littérature satanique, dans les orgies où elle célébrait sa prétendue victoire sur le goût.

Signalant le danger dès son approche, l'Académie a défendu la dignité des lettres, maintenu les vieilles gloires, en recherchant avec ardeur tout juste progrès dans les nouveaux filons que s'ouvre l'intelligence humaine.

A notre belle patrie fut révélé, dans tous les temps et dans toutes les phases de sa vie intellectuelle comme de sa vie politique, cet éclectisme qui couronna son front des doubles palmes de l'imagination et de la science, de l'ordre et de la liberté.

Oui, Messieurs, de toutes les hautes aspirations de l'âme se forma, dès les jours les plus reculés, l'esprit Languedocien. Rougirai-je d'employer le mot si dédaigné de bon sens pour qualifier un des ineffaçables attributs dont le génie de la patrie avait doué l'ardente imagination de nos pères. Ici le Goth fit entendre les accents de la lyre romaine ; les premiers Troubadours surent unir les fleurs de l'ardente poésie arabe aux chevaleresques élans des légendes armoricaines ; et, à une époque où chaque esprit semblait ne pouvoir accepter qu'une exclusive idée, au treizième siècle, lorsque parmi nous les passions religieuses et l'indépendance nationale, les unes excitées, l'autre menacée, auraient pu, dans leur funeste conflit, troubler la raison ; divisés par leurs croyances, nos pères se réunirent pour repousser un ennemi commun. En vain les oppresseurs nommaient-ils déjà *alliance monstrueuse* cet intelligent devoir. Devant ce Capitole, catholiques et hérétiques, ralliés à la voix de la patrie, volaient au combat au cri de : *Vive Toulouse ! main basse sur l'étranger !* Cependant, chaque jour de pieuses fondations, de religieuses largesses, attestaient la foi fervente des fidèles qui, pour l'indépendance nationale, marchaient dans les mêmes rangs que leurs frères égarés.

Je m'arrête, Messieurs, car à une étude historique appartiendrait le développement de faits curieux connus de tous ceux qui m'entendent.

Cette appréciation de l'esprit languedocien serait-elle regardée comme étrangère à mon but, m'élever de l'art au noble sentiment de la conscience qui l'inspire? Je n'ose le croire, et ce n'est pas devant vous que j'aurais à m'en justifier.

En daignant m'appeler dans vos rangs où sont mes convictions littéraires, vous m'avez offert ce qui m'avait amené dans la carrière que le sort m'a fermée ; le rare

bonheur de servir ma cause et de suivre une bannière que devançaient mon amour et ma foi.

Vous m'avez tenu compte, non de ce que j'ai fait, mais de ce que je crois, mais de ce que j'aime ; et, dans votre indulgente bonté, vous avez admis le zèle qui honore et maintient les saines doctrines à se ranger à la suite du talent qui en révèle la gloire et en assure le succès.



RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. DE VILLENEUVE-ARIFAT,

Par M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE, Modérateur;

Lue à la Séance publique du 26 décembre 1847.

MONSIEUR,

LORSQUE la vieille cité des Comtes de Toulouse fut devenue française, elle garda dans son sein une race chère à ses princes descendus du trône; et comme cette race n'avait pas de faveurs du nouveau pouvoir à désirer, elle s'attacha plus fortement au sol et demeura fidèle à son pays. Ainsi parle notre antique histoire; ainsi s'expliquent les destinées des branches diverses de votre famille, qui a moins *obtenu* que *mérité*, et qu'on trouve partout au service de ce qui était utile et bon. Elle ne commandait plus l'armée, mais elle remplissait les camps; elle était humble et forte dans l'Église, éclairée dans nos Académies; ses nobles femmes embellissaient nos maisons, après avoir peuplé les *Cours d'amour* de notre beau *Château Narbonnais,* dont les dernières traces viennent sous nos yeux de disparaître (1);

(1) En 1845, pendant les *fouilles* qui ont précédé l'établissement des fondations du tribunal de 1re instance.

et le souvenir de la dame de Villeneuve, dévouée à la pensée de Clémence Isaure (1) vit encore dans celles qui portent son nom, et nous rappellent le pouvoir infini, mais caché, de la persuasion et de l'esprit lorsque d'autres soins nous abandonnent. Parce qu'une *goutte échappée de votre sang* coule dans mes veines, je ne dois pas me taire en présence d'un siècle qui mesure ses triomphes et ennoblit ses intérêts. Les fortes idées bien exprimées sont des armes courtoises dans la lutte de l'intelligence. Allons obscurément, s'il le faut, à de nouveaux devoirs : il suffit au cœur d'être sur une bonne voie. S'il est triste de s'imposer à son pays, il est noble et beau de le servir sans aucun espoir de récompense.

Pourquoi ne pas servir son pays ? pourquoi le repos ? pourquoi un lâche découragement ? Les hommes forts et habiles n'ont rien dédaigné dans le passé, ne dédaignent rien dans le présent ou l'avenir, pour repousser une fausse idée et combattre une mauvaise tendance littéraire, ou pour faire comprendre, expliquer et proposer leurs desseins. Toujours il faut partir, et selon sa force on arrive ; toujours on doit prendre part, au moins par quelque endroit, au travail de la société qui a *besoin de tous*. Si je me permets de pénétrer ainsi, Monsieur, dans le cœur de votre pensée, c'est pour vous dire ce que les descendants du *chevalier Adalbert* (2) pourraient nous prêter d'autorité, même lorsque son tombeau est détruit, et qu'à plus de cinq siècles de distance la fortune, deux

(1) *Aquesto Canso dictet la dona de Vilanova l'an* 1486. Cette Canso à Clémence Isaure se trouve en original au Recueil de 1843, page 193, éloge de M. de Villeneuve par M. du Mège.

(2) La tombe du chevalier Adalbert de Villeneuve, mort aux ides d'août 1176, était placée, avant 1793, dans l'une des galeries du cloître de Saint-Etienne de Toulouse.

fois, à l'aide de *Simon de Montfort* (1) et de la terrible fin du règne de Louis XVI, les retrempe dans leurs œuvres personnelles avec tant d'autres. La chute honore ceux qui ne l'ont pas méritée, et il suffit de bien reprendre sa marche avec son siècle. L'esprit des temps modernes amène les faits par le mouvement des idées. Il faut cultiver davantage tous les arts de l'esprit; c'est la cause de la pensée indépendante et libre qu'il faut défendre, et votre désir le plus cher devait être d'arriver à l'Académie.

Ne cherchez pas une excuse à ce désir facilement réalisé. Il part d'un cœur aspirant à ressaisir ce qu'il avait perdu; vous le devez encore, si vous voulez, aux vœux d'un père ayant laissé de fortes traces d'homme, à votre activité naturelle, aux *milieux* spirituels et élégants dans lesquels vous deviez vivre, et vous avez vécu. Ce que vous en dites et n'en dites pas vous honore. Supposez-vous appelé à remplir vos devoirs de famille envers l'Académie, ou cédant même à un plus doux sourire! Et n'en rougissez pas, Monsieur! les meilleures idées viennent des femmes dont l'esprit est élevé et le cœur est pur; ce n'est pas dans la patrie d'Isaure qu'on leur refuse ce qui leur appartient. Que nos pères soient *Gaulois* ou *Francs*, leur race, mêlée et confondue, a réuni les qualités les plus rares à leur source. Leurs nobles filles savent prévoir et comprendre par une sorte de divination de l'âme, autant que plaire par

---

(1) Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, en.. 1209
investi du comté de Toulouse par le pape Innocent III et le 4e Concile de Latran, en.................................. 1215
fut tué au siége de Toulouse, le 25 juin.................. 1218
Raymond VI, d'abord dépossédé de ses états, mourut en.. 1222
Raymond VII dernier du nom de la race régnante, mourut à Milhau en Rouergue, en.................................. 1249

la grâce et par la beauté. Notre langue qu'elles ont formée est claire et précise ; notre société qu'elles ont développée ne peut se passer de leur appui. Sous les Valois, ce n'est pas une française qui gouverne ; une mère française éleva notre Henri IV ; les femmes de la Fronde amenèrent le grand siècle ; celles qui vinrent pendant et après la régence valaient toujours bien mieux que ce qu'on appelait les Français de ce temps, et elles firent presque oublier la corruption des mœurs par le charme décevant de leur séduisante causerie, à la grâce piquante et variée, préparant notre domination sur l'Europe entière. A *Pétersbourg*, la grande Catherine essayait d'être française en vain. Notre esprit de conversation, l'esprit de Paris, l'esprit Toulousain, étaient inimitables ; et les Français le devaient à leurs mères et à leurs femmes. Qu'on ne sépare point par l'esprit la France du midi et la France du nord ! Par le coloris et la brusque animation de la forme, *Montaigne* et *Pascal* resteront également Français. Plus tard, les femmes partagèrent nos angoisses, ou un *immense espoir ;* plus tard encore, elles ne reculèrent pas sur le chemin de l'exil ou de l'honneur. Les reines savaient mourir ; les simples femmes savaient régner. Les gloires de l'Empire les avaient moins enivrées que nous ; et aujourd'hui, que nous avons des mœurs nouvelles et une société qui se gouverne elle-même et qui se meut, elles voient que l'avenir est dans la pensée. C'est donc la pensée qu'il faut dominer et saisir ; c'est de la pensée que doivent s'emparer ceux qui gouvernent. Quand les plus sérieuses questions vont être discutées et approfondies, elles ne quittent point la table et le salon de leurs époux, à l'exemple de ces belles insulaires qui ne seront jamais leurs rivales ; en littérature et en politique, elles sont aussi bien plus avancées : Madame de Staël a démontré que la liberté était, pour nous, de race an-

cienne et nationale ; une femme tient la forte plume de Jean-Jacques, avec autant de vigueur et de pureté dans le style, et malheureusement avec plus de sophismes dans l'ordre ou le charme de sa ravissante expression. Les femmes ne désespèrent jamais de l'avenir sur ses voies diverses ; elles devinent ou déplacent le but ; elles servent et ne confondent pas Dieu, la patrie, et la société qui vient toujours de Dieu dans ses phases les plus rapides et les plus douloureuses ; elles nous ramènent sans cesse à ces devoirs sacrés du temps et de la vie. Les femmes françaises, surtout, sont la vivante image de la poésie de l'âme, exprimée par la vérité qui se révèle et le sentiment qui prévoit.

Simple citoyen comme vous de cette république des lettres, à la recherche du beau et du vrai, revêtu de la pureté de la forme, mais dont la nef fend toujours l'onde amère au milieu du choc des passions et des idées, laissez-moi vous dire combien vous éprouverez de charme et de douceur, à côté de ceux qui à bon droit l'habitent. A Toulouse, la littérature et les arts savent se respecter eux-mêmes, et se dépouiller, pendant le combat, de quelques apparences mauvaises tout en gardant la vivacité de leur foi. Deux systèmes opposés, mis en présence, devaient produire d'inévitables fruits, ou toujours semblables, ou beaucoup trop enivrants et savoureux. La littérature, empreinte de la couleur et de la mobilité des événements, en arrivant à ses limites extrêmes, et à des mouvements plus naturels et plus passionnés, n'est pas celle des chefs-d'œuvre de l'art, aux lignes accusées, aux expressions choisies. Quelle préférons-nous ? tout ce qui n'enorgueillit pas faussement l'humanité et élève l'âme. Mais ne dédaignons pas les moyens : en voyant de près comme on les emploie d'une manière différente, par la seule raison que les uns comprennent mieux ce qui *était*, les autres ce qui *est*, vous

estimerez, vous connaîtrez mieux les hommes, vous ne vous en prendrez qu'aux choses, et un avenir littéraire vous paraîtra toujours possible. Je le dirai, car je le crois, la société actuelle se repent de ses œuvres; mais tant qu'on n'est pas arrivé au terme fatal, on ne doit pas abandonner la partie à ses adversaires, qui n'ont peut-être que des apparences de succès; sur le terrain brûlant de l'intelligence et avec une pensée meilleure, il faut les suivre, il faut marcher. Certains esprits seront bien assurés que de nouveaux faits, de nouveaux *types*, de nouvelles mœurs doivent créer une moisson plus abondante; ceux qui n'oublient pas pourront convenir que de vagues points de vue, tous inconnus, sont pourtant découverts; mais au risque d'en être encore privés, ils voudront repeupler la forêt pour abriter quelques grands chênes. Les plus nombreux diront que Molière, la Fontaine, Corneille, l'illustre Bossuet n'ont rien à perdre par la comparaison des littératures primitives les plus naturelles et les plus logiques, ou des littératures de la passion et du cœur, et qu'ils sont alors nos véritables grands hommes. Nous ne pouvons tous avoir raison. Ou éclairés, ou frappés pendant l'orage, nous tirons la conséquences de ce qui est pour chacun de nous une sorte de vérité *révélée*. Vous avez jugé les principes qui divisent; voyez ici le lien qui réunit. *Tous*, à l'Académie, nous approuvons ou condamnons ceux qui n'observent pas les antiques lois du goût, selon qu'ils arrivent au beau ou au laid, à la franche élévation de la pensée ou au dévergondage et à la manière, et surtout au mépris du langage. Toutes les idées se font jour ainsi dans nos concours, dans le tribut que nous payons aux cœurs bien convaincus qui ont défendu de si diverses causes; et la vôtre est la mienne, n'en doutez pas, Monsieur. Pourtant si nous avons assez de foi et de force pour rendre à Dieu et aux hommes ce qui leur revient de soumission

et d'amour, sans renier un glorieux passé, on peut faire la part du présent, et dire avec un esprit original et puissant (1), en appliquant aux arts le sens de sa parole et de sa pensée : la dissolution de toutes les formes littéraires est aujourd'ui complète, et nous touchons à une entière décadence où une nouvelle vie va commencer.

Vous êtes arrivé, Monsieur, à un bien grand sujet, la lutte de Lemercier, de Delille et de Châteaubriand contre la puissance et la gloire, dans tout le prestige de leur force et de leur grandeur. Le dernier Avocat général au Parlement de Toulouse y prenait une vive part. Si le magistrat dépouillé de sa toge avait perdu son caractère, le poëte devait porter la parole au nom de la société outragée, et votre premier accent être éveillé à la rémunération et à la justice. Par un vague pressentiment du noble héritage que vous étiez appelé à recueillir, un geste, un mot de M. de Latresne allaient frapper davantage votre attention et votre cœur. Lavoisier, André Chénier venaient d'emporter dans la tombe le secret de la nature et de leur âme. *Je ne veux pas mourir encore*, avait dit une voix harmonieuse et charmante, s'essayant à peine aux premiers feux du jour; et pas un Français n'avait prêté des vues profondes à *l'homme inexorable* qui ne craignait point de nous ravir et les trésors de la science, et les séduisantes consolations de l'art antique, exprimés par quelques vers si purs. Faut-il que tout soit dit, grand Dieu, par l'orgueil de la parole humaine? Mais un frère n'était pas l'assassin de son frère ; j'appartiens presque à ce temps si reculé de nous; j'ai entendu, j'ai vu, et je suis convaincu.

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,

(1) Niébuhr.

ne s'écriait pas en vain le malheureux Marie-Joseph ! mais pour subir la parole austère de M. de Latresne, il avait bien assez d'un autre crime dont je ne rappellerai pas le souvenir.

Vous avez trop l'habitude du mouvement pour que je puisse vous suivre dans tout ce que vous avez fait et pensé avant de venir participer avec nous, Monsieur, au mouvement des idées. Vous avez servi quinze ans votre pays avec honneur. Si vous avez été chargé, en 1828, d'exprimer les sentiments des officiers de la garde royale sur l'avancement des jeunes sous-officiers, c'est que vous connaissiez les besoins de notre temps, et vouliez amener aux premiers rangs les plus instruits et les plus habiles ; ce qui ne vous empêcha point, deux ans après, de tenir peu de compte de vos espérances et de vos habitudes ; votre carrière fut brisée par vous-même. Puis, vous êtes rentré, en quelque manière, dans la société civile, pour veiller à de graves intérêts de famille sur nos terres d'Afrique, si vaillamment conquises et défendues. Là est attaché désormais, près du tombeau de Saint Louis, l'avenir de la puissance civilisatrice de la France. La Méditerrannée est un lac français. La gloire est française; elle va où elle doit aller. Je ne peux que voir et comprendre ; pardonnez donc à mon âge, qui n'est plus celui de la force et de la vitesse, de marcher d'un pas mesuré, mais égal, sur la route que vous avez prise pour venir à l'Académie. Cette lenteur inévitable n'exclut point le courage, encore moins le sacrifice, mais elle n'agit que pour le but. Une grande rénovation littéraire de l'art par le génie ne nous trouverait pas indifférents. Pour aimer, je voudrais pouvoir dire pour créer le beau, dans un élan de l'âme, nous serions jeunes encore; et ce n'est qu'avec un sentiment de douloureuse pitié que je plains ceux qui violent sciemment les lois du goût en s'éloignant de

l'honnête et du vrai, même de la piquante naïveté ou de l'adorable *fantaisie*, cette sorte de vérité relative, ce point indécis, mais deviné, mais saisi dans l'espace, comme un reflet du soleil à travers quelques nuages épais mais colorés. Le soleil de la vérité doit précéder et suivre partout le jour de la pensée.

Les luttes sérieuses de la liberté de l'intelligence, dans ses rapports avec la littérature et la société, ont commencé et ne finiront pas avec les soixante-quatre années de la longue carrière académique de M. de Latresne. Si cet homme excellent, aux habitudes généreuses, aux mœurs faciles, au langage clair et élégant, classique au dernier point et sentant bien son dix-huitième siècle; si ce vieux gentilhomme à l'esprit voltairien, indifférent à ses honneurs et à sa fortune perdus, mais haïssant le crime, s'est endormi enfin avec ses pères en arrivant aux certitudes de la foi par la vérité d'un caractère aimable et d'un goût pur et éclairé, c'est que toutes les vérités se lient et s'enchaînent par un lien mystérieux et presque divin. Combien d'années n'avons-nous pas attendu ce jour, avec un ami dont nous conservons le nom honoré et la pensée la plus intime! C'est ainsi, Monsieur, que nous entendons nos devoirs, et ne séparons pas, dans nos amitiés courageuses, ceux de notre nature et de l'intelligence, de la société et de l'homme même. Venez nous rendre ce que nous accordions à votre prédécesseur de dévouement et d'affection pure! Venez nous aider à discerner et à choisir ceux qui ne remplaceront jamais, dans notre cœur, les vénérables Mainteneurs que nous avons perdus; mais qui garderont pieusement à nos fils, le culte des ancêtres et le souvenir de leurs antiques vertus.



REMERCIMENT

DE M. FIRMIN DE LA JUGIE,

Prononcé en Séance publique, le 12 Mars 1848.

Libre comme l'oiseau, fraîche comme la rose,
Lorsque, non loin des bords que la Vézère arrose,
Mon enfance croissait, ses blonds cheveux au vent,
Dans la saison fleurie, un vieil ami, souvent,
Me prenait par la main, homme à la grâce antique;
Et cheminant tous deux dans l'enclos domestique,
Par les prés, par les bois, le long des creux sentiers
Bordés de blanche épine et de frais églantiers,
Parfois de la province (1) il me contait l'histoire.
« Hélas! ils sont passés les jours de notre gloire,
Disait-il; dans le ciel mes yeux cherchent en vain
Ces astres qui longtemps de leur éclat divin

(1) Le Limousin, par ses chevaliers, par ses troubadours, par ses papes, a joué, dans notre histoire, au moyen âge, un magnifique rôle, trop oublié. J'ai saisi avec bonheur cette occasion de rappeler publiquement la gloire d'une province à laquelle j'appartiens par le cœur non moins que par la naissance.

Répandirent sur nous l'influence bénie ;
Mais lorsque le pouvoir, la lyre, le génie,
Dons du Maître suprême, à d'autres sont échus,
Sachons du moins, sachons que nous sommes déchus !.. »
Et dans mon âme alors, comme le grain qu'on sème,
Le doux vieillard versait ses beaux récits que j'aime.
Aux jours de la croisade, il me disait Lastours (*a*)
Le premier de Solyme escaladant les tours ;
Et nos preux amenant des champs de la Syrie
Ces beaux coursiers, si chers à la chevalerie (*b*) ;
Et, parmi tant de noms aimés du troubadour,
Ces noms fameux, Comborn, Turenne, Ventadour (*c*) ;
Et vous surtout, l'orgueil d'une mère féconde,
Vous par qui mon pays sur l'Église et le monde
Un moment a régné, Pontifes souverains (*d*),
Dont le berceau m'a vu parmi ses pèlerins.
  Mais comme, en s'animant, sa parole choisie
Revêtait un éclat de sainte poésie,
Lorsqu'il m'entretenait de ces divins rimeurs (*e*)
Qui de l'art, sur nos bords, cueillirent les primeurs (*f*)!..
Oui, ce siècle fut beau pour mon humble patrie,
Quand Borneil (*g*), et Faidit, et la Bachellerie (*h*),
Et Bernard (*i*) l'humble serf, et le noble Bertrand (*j*),
L'un ruisseau frais et pur, l'autre fougueux torrent,
Et les d'Ussel (*k*) rivaux, et la chaste Marie (*l*),
Aux murs de Ventadour blanche rose fleurie,
Et tant d'autres encor faisaient, comme en un chœur,
Entendre leurs beaux vers qui jaillissaient du cœur :
Vrais *Trouveurs* (*m*), se jouant dans leurs strophes savantes,
Dont les doux *Planhs d'amor* et les libres *Sirventes*
Et les *Tensons* piquants et les nobles *Cansos* (*n*)

Dans toute la Provence éveillaient des échos.
Que dis-je? à leurs accents quelle lointaine rive
Ne s'émut pas, depuis l'Angleterre attentive,
Jusqu'aux bords où vola, sur les pas de Bouillon,
Le royal troubadour, Richard Cœur-de-Lion (*o*)?
Leur voix, qui s'unissait à la voix de Toulouse,
Excita l'Italie et l'Espagne jalouse (*p*);
Et, disciple immortel de leur chant qui mourait,
Après Dante, Pétrarque aussi les célébrait.

Langue de mon pays! ô langue *Lémosine* (*q*)!
Deux fois chère à mon cœur, hélas! par ta ruine!
Le peuple des faubourgs et le peuple des champs
Seul aujourd'hui te parle et se berce à tes chants;
Ta forme dégradée et ton accent plus rude
Accusent ta bassesse avec ta servitude;
Une autre langue est reine, et son injuste loi
A juré d'extirper ce qui reste de toi.
D'un côté l'on te flatte, et de l'autre on t'immole:
De village en village et d'école en école
On te traque; ta gloire en vain criait merci!
Meurs, fière encor du moins! car tu fus reine aussi!

Jeune, ainsi des aïeux j'honorais la mémoire;
Et maintenant, — poussé par mes rêves de gloire,
Loin de ces lieux chéris où brilla mon matin,
— D'où vient que dans mon cœur ce souvenir lointain
S'est éveillé? D'où vient que j'ai revu l'image
Du vieil ami, l'objet de ce tardif hommage?
Ah! c'est que vous m'ouvrez vos parvis immortels,
C'est que vous m'appelez à servir vos autels,
Prêtres de l'art, ô vous de ces jours que je vante
Magnifique débris, tradition vivante!

Je vous salue, enfants des derniers troubadours (*q*).
Hélas ! ce que le temps engloutit dans son cours
Qui peut le ressaisir ?... O langue de nos pères,
Où sont tes chants aimés ?.. où sont leurs jours prospères ?..
Mais ce temple est debout, témoignant leur dessein !
Mais toujours l'harmonie éclate dans son sein !
Mais la Fête des Fleurs, sans que le flot l'emporte,
Voit les siècles passer !... Mais, si la *lettre* est morte,
Il vit en vous *l'esprit* qui sait entretenir
Dans les âmes le feu du sacré souvenir.
Et moi, j'envie aussi sa proie au temps avare !
Fils de Toulouse, non, ce n'est point un barbare (1)
Qui vient prendre sa place en vos rangs fraternels.
Pour nous la même langue eut des chants maternels ;
Et lorsqu'avec mon cœur votre aimable indulgence
Pour me tendre la main se met d'intelligence,
Si je n'ai d'autre titre à m'asseoir parmi vous,
J'ai celui-là du moins, — dont vous serez jaloux.
  Des antiques vertus rare et constant modèle,
A nos grands souvenirs comme il était fidèle
Cet enfant du Midi, ce noble Mainteneur (2),
A qui de succéder j'obtiens l'insigne honneur.
Bientôt, pour rendre hommage à sa mémoire sainte,
Une éloquente voix, dans cette même enceinte,
Vous le peindra, nourri dans le culte des lois,
Par les lettres charmant le souci des emplois ;
Ame chrétienne et ferme aux jours de la tempête,
Qui, parmi vous, trouva la plus douce retraite.

---

(1) Dans le sens primitif et vrai du mot latin, *barbarus*, *étranger*.
(2) M. de Limairac, ancien Député, ancien Préfet.

Tous vous l'avez connu, tous vous l'avez aimé,
Pour le beau, pour le bon d'un saint zèle enflammé,
Tel enfin qu'il revit, dans le temple d'Isaure,
Sous les traits de son fils (1)... Qu'ajouterai-je encore?
Il accueillit la mort, plein d'un sublime espoir.
Heureux qui, comme lui, s'attachant au devoir,
Sut toujours des vrais biens distinguer le mensonge!
Mais l'homme, hélas! se perd.... et sa vie est un songe!
En son aveugle amour d'un monde passager,
Je le comparerais à ce petit berger
Que, d'un art délicat, le pasteur de Sicile (2)
Peignit, pour l'enchâsser en une fraîche idylle.
Tableau triste et charmant!... Une vigne au soleil
S'épanouit, pliant sous le raisin vermeil :
Près de la haie assis, le jeune enfant la garde.
Mais voilà deux renards dont le pas se hasarde
Dans l'enclos... et déjà, sous les pampres obscurs,
L'un d'eux s'en va, furtif, ravageant les fruits mûrs;
L'autre, qui de l'enfant flaira la panetière,
Porte de ce côté sa ruse tout entière,
Rôde autour, et promet qu'il ne s'en ira pas
Sans avoir à l'enfant dérobé son repas;
Et cependant l'enfant, dans son ardeur égale,
Ravi, fait un beau piége à prendre la cigale,
Entrelaçant la paille et le jonc... sans songer
Au danger de la vigne, à son propre danger!...

---

(1) M. Edmond de Limairac, Membre lui-même de l'Académie.
(2) Voyez la première Idylle de Théocrite.

NOTES.

(*a*) Goulfier de Lastours est célèbre pour ses exploits dans la première croisade.

(*b*) Les chevaux arabes que les Croisés, à leur retour, amenèrent en Limousin, formèrent cette race limousine si renommée et si recherchée dans le moyen âge.

(*c*) La maison de *Comborn*, dont l'origine remonte aux premiers temps féodaux et dont la suzeraineté embrassait la plus grande partie du Limousin, tirait son nom du château de Comborn, situé non loin de la petite ville de Voutezac, dans une presqu'île baignée par la Vézère. L'aspect de la gorge que la Vézère parcourt, au dessous de Comborn, a quelque chose de sauvage. Plus bas, on trouve *le Saillant*, ainsi nommé parce que la rivière en cet endroit brise et précipite ses eaux blanchissantes à travers les rochers. La vicomté de Comborn passa à la famille du Saillant. Le jurisconsulte *Sirey*, en épousant une du Saillant, était devenu propriétaire de Comborn. Le vieux château n'existe plus.

On ne peut visiter les ruines des châteaux de *Turenne* et de *Ventadour* (on a dit *Ventadorn* jusques au 14[e] siècle), sans concevoir une haute idée de la puissance des seigneurs qui les habitèrent. Les Ventadour et les Turenne étaient issus des Comborn. La vicomté de Ventadour passa aux Lévis, et des Lévis aux Rohan. La vicomté de Turenne passa aux Rogier de Beaufort, et de ceux-ci aux Latour d'Auvergne. Le Duc de Bouillon, qui battait encore monnaie à Turenne dans le dernier siècle, vendit tous ses droits à Louis XV.

(*d*) Le département de la Corrèze a donné à l'église trois Papes, Clément VI, Innocent VI, Grégoire XI.

Clément VI (Pierre Rogier) naquit au château de Maumont, paroisse de Rosiers, non loin de Ventadour. Elevé dans le monastère de la Chaise-Dieu, foyer de science à cette époque, il y fit de tels progrès, qu'à treize ans il professait l'Ecriture sainte. Il fut élu pape en 1342. Ce fut lui qui acheta Avignon de la reine Jeanne de Naples, moyennant 80,000 florins. Sa cour était magnifique. Après son élection, Pétrarque lui adressa une épître qu'il met dans la bouche de l'Italie, pour l'engager à reporter le Saint-Siége à Rome.

> Gaudia non capiente animo, certissima postquàm
> Nuntia magnanimi nomen Clementis ad aures
> Fama tulit.

Les Rogier, Seigneurs de *Rosiers*, portaient des *roses* dans leurs armes. Une vieille chronique de Normandie, citée par Baluze,

attribue ces paroles à Clément VI : *je planterai*, dit-il, *dans l'Église un tel rosier des gens de notre nation ou pays de Limosin, qu'il ne sera de chi à chent ans qu'il n'en y aist des rachines et des boutons. — et sy fist-il*, ajoute la chronique..... *que toute chrestienté fut gouvernée, quant à l'Église, de Limosins.*

Innocent VI (Etienne Aubert) était né au Mont, paroisse de Beyssac, près Pompadour. Il ne reste aucun vestige de la maison d'habitation des Aubert; mais on voit, à la clef de voûte de la petite et charmante église de Bayssac, qu'Innocent VI fit construire, les armes de sa maison, surmontées de la tiare pontificale. Il fut élu pape en 1352. Protecteur des lettres qu'il aimait, il fonda à Toulouse, où il avait étudié, le collége Saint-Martial.

Grégoire XI (Pierre Rogier de Beaufort), neveu de Clément VI, naquit, comme lui, au château de Maumont. Le château de Maumont, modeste manoir encore debout, n'a de remarquable que sa porte en ogive, au-dessus de laquelle on voit la tiare sculptée en relief. Par l'élévation de Clément VI à la papauté, la famille Rogier devint singulièrement puissante. Le frère aîné de Clément VI fut comte de Beaufort; et le fils aîné de celui-ci, vicomte de Turenne. Grégoire XI était frère du vicomte de Turenne. Cardinal à dix-sept ans, il fut élu pape en 1370. Voici le portrait que trace de lui un chroniqueur dont je traduis le texte latin (1) : « C'était un docteur des plus éminents en science, et sa réputation s'éleva si haut que les plus fameux docteurs d'Italie citaient, dans leurs chaires, ses opinions comme autorité : d'ailleurs, d'une admirable pureté de vie, de mœurs douces et paisibles, d'une humilité et d'une piété incomparables, pâle de visage, et d'une complexion fort délicate. »

Ce que n'avaient pu obtenir les beaux vers de l'auteur d'*Africa*, le zèle et l'éloquence d'une jeune fille, sainte Catherine de Sienne, l'obtinrent de Grégoire XI : après soixante-dix ans d'absence, la papauté reprit enfin possession de sa capitale. Grégoire mourut à Rome en 1378. Il est enseveli dans l'église de Sainte-Françoise-Romaine, près de la *Via sacra*, non loin de l'arc de triomphe de Titus. Peu de mois s'étaient écoulés depuis que j'avais visité son berceau, dans une campagne agreste et ignorée du Limousin, lorsque son tombeau s'offrit à ma vue, au milieu des magnificences et des ruines de la ville éternelle. Ce ne fut pas sans un doux ressouvenir de la terre natale et un sentiment de patriotique orgueil que je relevai l'inscription suivante gravée sur le marbre :

Gregorio XI, Lemovicensi, pietate, doctrinâ, humanitateque admirabili, qui, ut Italiæ seditionibus laboranti mederetur,

---

(1) Baluz. *Hist. Pap. Av.*

sedem Pontificiam Avenioni diù translatam, divino afflatus numine hominumque maximo plausu, post annos LXX, feliciter reduxit, pontificatûs anno VII, —

S. P. Q. R. (*Senatus populusque Romanus*) *tantæ religionis et beneficii non immemores, anno ab orbe redempto MDXCVII P.P. Gregorio XIII P.M. comprobante.*

(*e*) Pétrarque a dit, en parlant de deux de ses amis (Trionfo d'am. cap. 4.)

O qual coppia d'amici! che' né 'n *rima*
Poria né 'n *prosa* ornar assai, né 'n *versi*.

Et ailleurs (Son. xci.)

Or *rime* e *versi*, or colgo erbette e fiori.

Il semble, d'après ces passages, qu'on appelait *rime* les poésies composées en langue vulgaire, à la différence des poésies latines qui retenaient plus particulièrement le nom de *vers*. — Il est vrai de dire néanmoins que le mot *vers* s'entendait également de toute poésie.

(*f*) Entre les diverses langues formées des débris de la langue latine, la langue romane fut la première qui eut une littérature, une poésie dont les langues rivales imitèrent ensuite les formes variées et savantes. Ce fut la gloire du Limousin, dans la seconde moitié du 12[e] siècle, de donner à l'art nouveau ses plus harmonieux interprètes, et de mériter par là que la langue romane fût appelée langue *lémosine :* âge d'or qui dura trop peu, mais pendant lequel cette province fut vraiment une terre favorisée *où régnait un souffle divin.* La biographie de ses troubadours, sortis de tous les rangs de la société, et ce que nous connaissons de leurs œuvres, révèlent, à cette époque, une poétique émulation que j'oserais comparer à celle qui éclate en Grèce, dans l'île de Lesbos, au siècle des Arion et des Terpandre, des Sapho et des Alcée. Comme dans cette Grèce aimée des Muses, les vers de nos poëtes étaient vraiment *lyriques,* c'est-à-dire, composés pour être chantés. Ces chants se faisaient entendre à la fois dans l'humble manoir du vassal et le fier donjon du suzerain ; et l'on comprend tout ce que la civilisation de ce temps, tout ce que les mœurs chevaleresques, dont ils étaient l'expression, devaient y gagner encore en aimable courtoisie. Ebles, second vicomte de Ventadour, fut surnommé *le Chanteur,* parce que, dit Geoffroi de Vigeois, il aima les vers jusqu'à la vieillesse ; *quia usquè ad senectutem carmina dilexit, et quia erat valdè gratiosus in cantilenâ.* Les nobles dames encourageaient les troubadours les plus obscurs par la naissance en accueillant leurs hommages. C'est ainsi que Bernard, fils du fournier du château de Ventadour, consacrait ses vers à Agnès de Montluçon, femme d'Ebles le chanteur. Quelques années plus

tard, tandis que Bertrand de Born, le chevalier, célébrait Maënz de Montagnac, Gaucelm Faidit, bourgeois d'Uzerche, célébrait Marie de Ventadour, sœur de Maënz; Marie de Ventadour, étoile charmante autour de laquelle vient se grouper cette Pléïade dont Gui d'Ussel, Faidit, la Bachellerie, étaient les astres les plus éclatants. — C'est alors que Bertrand de Born commençait une *Chanso* adressée à la belle Guicharde de Beaujeu, vicomtesse de Comborn, par ce vers à la louange du Limousin :

Ai! Lemosis, franca terra cortesa!

Et Faidit, partant pour la croisade, pleurait ce doux pays, où il avait été nourri, honoré, fêté :

On ai estat noiritz,
È honratz è grazitz.

et ses *gentils* habitants, seigneurs et bourgeois, et dames au mérite exquis, fleurs de grande courtoisie :

Ai! gentils Lemosis,
El vostre dous pays
Lais, de belha paria,
Senhors è vezis,
E domnas ab pretz fis,
Flors de gran cortesia;
Don plang è languis,
E sospir nueg è dia.

(*g*) Giraud de Borneil est cité par Pétrarque sous le nom de *Giraldo* (Trionfo d'amore, cap. 4). « Il étudiait tout l'hiver, dit le chroniqueur Roman; l'été, il allait par les cours suivi de deux chanteurs qui chantaient ses vers. » Ses contemporains le plaçaient même au-dessus d'Arnaud Daniel, *il famoso* Arnaldo (1). Telle n'était pas l'opinion de Dante :

Lascia dir gli stolti
Che quel di Lemosì credon ch' avanzi (Purgat. c. 26, v. 118).

---

(1) Ce n'était pas seulement par ses vers qu'Arnaud Daniel, troubadour gentilhomme, né à Ribérac en Périgord, avait acquis cette prodigieuse renommée, difficile à justifier aujourd'hui; c'était aussi par ses romans en prose :

Fu miglior fabro del parlar materno
Versi d'amore e prose di romanzi
Soverchiò tutti (Dante, loco cit.).

Il est l'auteur de ce roman célèbre de Lancelot du Lac, dont la lecture fut si fatale à Françoise de Rimini :

Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura e scolorocci 'l viso, etc.

Ulrich de Zatchittchovin, qui le traduisit en allemand vers la fin du 13e siècle, nomme positivement Arnaud Daniel.

(*h*) Gaucelm Faidit, Hugues de la Bachellerie, l'un et l'autre d'Uzerche, sont aussi mentionnés par Pétrarque, *Ugo ed Anselmo.* La vie errante et aventureuse du premier est racontée par le chroniqueur Roman (voyez Raynouard).

Faidit et la Bachellerie ont composé ensemble plus d'un *Tenson piquant.* Dans l'un de ces Tensons, Faidit s'en remet au jugement de *Madame Marie.*

E fassa'n lo jutjamen
A Ventadorn NA Maria
On es pretz è cortesia.

(*i*) Obligé de quitter Ventadour par la jalousie de son maître, Bernard se retira auprès de la duchesse de Normandie, la célèbre Eléonore d'Aquitaine, qu'il chanta sous le nom de *Conortz*, comme il avait chanté Agnès de Montluçon, sous le nom de *Bel Vezer.* Eléonore ayant passé en Angleterre, il s'en alla, triste, vers le comte de Toulouse, qui l'accueillit et le retint auprès de lui. A la mort du comte, il s'ensevelit dans l'abbaye de Dalon, avec ses rêves de poésie et d'amour.

Les vers de Bernard respirent la tendresse et une sensibilité vraie. *Chanter ne peut guère valoir,* a-t-il dit lui-même, *si le chant ne part du cœur :*

Chantars no pot guaire valer
Si d'ins del cor no mov lo chans.

Il aime les joies du printemps, moins douces pour lui cependant que la pensée de sa dame. Il envie l'alouette qui monte en chantant vers le soleil ; il ne voit pas tomber les feuilles sans se plaire au deuil de la nature. Aimable poëte, à qui il n'a manqué pour sa gloire que d'écrire dans une langue dont la destinée ne fût pas d'être vaincue.— Mais que lui importait la gloire? N'était-il pas de ceux qui trouvent leur récompense dans un sourire, ou dans ce baiser *dérobé* dont il a parlé avec tant de finesse et de grâce :

Ben la volgra sola trobar
Que dormis o 'n fezes semblan,
Per qu'ieu l'embles un dous baisar,
Pus no vals tan que lo 'lh deman.

Bien la voudrais seule trouver — qui dormît ou qui fît semblant, — pour lui voler un doux baiser — puisqu'il ne sert de rien que je le lui demande.

(*j*) Bertrand de Born, seigneur d'Hautefort, est le plus connu des Troubadours, grâce à son humeur remuante et au rôle qu'il a joué dans l'histoire de son temps et de son pays. Nul n'a fait rendre à la harpe des Troubadours des accords plus mâles ; mais si la guerre elle-même semble respirer dans quelques-unes de ses pièces, si la satire et une gaîté mordante sont l'âme du plus grand nombre, il en est où l'amour parle le langage le plus délicat. Quoi

de plus ingénieux que ce Sirvente où, pour retrouver et recomposer les charmes de Maënz, qui lui a donné congé, il va s'adressant à toutes les dames du Limousin et des contrées voisines, demandant à l'une son beau visage, à l'autre ses beaux cheveux, à celle-ci son aimable accueil, à celle-là son doux parler, etc. Après avoir guerroyé et chanté toute sa vie, il se fit religieux dans l'ordre de Cîteaux. Les cloîtres étaient l'asile où allaient se reposer et se recueillir les existences inquiètes et agitées de cette époque. Dante ne lui a pas tenu compte de sa pénitence. On sait à quel supplice effrayant il l'a condamné dans son Enfer, pour avoir, Achitopel nouveau, entretenu la guerre entre le roi d'Angleterre et son fils :

I'feci 'l padre e 'l figlio in se ribelli.
Perch'io partii così giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, lasso! (Infern. c. 28).

(*k*) Les trois frères, Guy, Ebles et Pierre d'Ussel, leur cousin Élie, étaient rivaux dans l'art de *trouver*.

(*l*) Marie de Turenne, vicomtesse de Ventadour, celle qu'a chantée Faidit, avait épousé le petit-fils d'Ebles le chanteur. « Ce fut, dit le » chroniqueur Roman, la dame la plus prisée qui vécut jamais en » Limousin, celle qui fit le plus de bien et se garda le plus du mal. » Elle aimait ceux qui savaient *trouver* et *chanter*, et composait elle-même des vers. Elle fit avec Gui d'Ussel une gracieuse *Tenso*.

(*m*) Les Poëtes de la langue d'oc furent appelés *Troubadours*, comme ceux de la langue d'oil, *Trouvères*, c'est-à-dire, *trouveurs*, inventeurs. Le mot *poëte* en grec signifie *faiseur*. Le poëte est celui qui trouve, qui crée.

(*n*) *Planh d'amor*, plainte poétique, élégie. — Le *Sirvente* était une pièce satirique, généralement divisée en couplets. — Le *Tenson* ou la *Tenso* était une pièce en dialogue sur diverses questions d'amour, de chevalerie, de morale. — La *Canso*, la *Chanso*, c'est l'ode.

(*o*) Richard était petit-fils par sa mère, Éléonore d'Aquitaine, du fameux comte de Poitiers, le premier des Troubadours dans l'ordre des temps. Il n'était pas lui-même un Troubadour sans mérite. Atteint d'une flèche devant le château de Chalus qu'il assiégeait (l'an 1199), sa mort inspira à Gaucelm Faidit une admirable *Complainte*.

(*p*) Plus heureuses que la nôtre, les littératures du Midi de l'Europe ont pu continuer à s'épanouir en liberté, sans que l'invasion d'une autre langue ait arrêté et étouffé leur développement. Tandis que *mon humble patrie* oubliait ses titres de gloire, l'Espagne s'en souvenait encore, et jusque dans ces derniers temps la poésie

Lémosine a fleuri à Barcelonne et à Valence. L'Italie reconnaissante, qui, par l'organe de ses plus illustres poëtes, avait proclamé tout ce qu'elle devait aux Troubadours, recueillait leurs ouvrages d'une main pieuse. Il n'est guère de bibliothèque considérable dans la Péninsule, qui n'en possède plusieurs manuscrits. Un manuscrit de la bibliothèque royale, à Paris, qui avait appartenu à Pétrarque, comme l'attestent plusieurs notes de sa main, témoigne, par d'autres notes de la main du Bembo, que le savant Cardinal l'étudiait encore au milieu des splendeurs de la renaissance.— Mais ce n'était déjà plus qu'une étude de curieux et d'amateur. J'ai vu à Florence, dans la bibliothèque *Riccardiana,* sous le n° 2981, un manuscrit daté de 1554, au sujet duquel le copiste s'exprime en ces termes, dans une espèce de préface : « Oggi i libri dé poeti provenzali, etiamdio nell' istessa Provenza, sono quasi spenti. Quanto » per l'avvenire andrà acquistando più antichità, tanto in maggiore stima sara da tenerle. »

(*q*) Personne n'ignore que l'Académie des Jeux Floraux est la plus ancienne Société littéraire de l'Europe. Le collége du *Gai savoir*, comme on l'appelait alors, se composait de sept Mainteneurs seulement. Il existait bien avant l'année 1324, époque à laquelle il ouvrit pour la première fois ses concours : vains efforts pour arrêter la décadence rapide d'une littérature qui devait périr, puisque l'unité de cette grande nation française était à ce prix!

Clémence Isaure le comprenait-elle, lorsque, à la fin du 15e siècle, rendant à Toulouse l'éclat de ses fêtes poétiques, elle fondait des prix non-seulement pour la poésie romane, mais encore pour les vers composés en langue française, préparant ainsi et consacrant en quelque sorte le triomphe définitif de cette langue dans nos contrées?

Quelques-uns ont agité la question de savoir s'il eût été préférable que le génie du Midi l'emportât sur celui du Nord, et la langue d'oc sur la langue d'oil... A cela nous répondrons, en nous plaçant au point de vue élevé de la civilisation générale, que la langue des sons et des images a d'assez magnifiques représentants dans les Pétrarque, les Garcilasso, les Arioste, les Camoëns, les Tasse, pour que nous ne devions pas regretter que la langue de la raison et de la pensée ait eu les siens dans les Corneille, les Pascal, les Bossuet, les Molière, etc., etc.

Je m'arrête, et j'ai hâte de finir ces notes : car le bruit des révolutions m'avertit que ce n'est point l'heure de jeter de mélancoliques regards sur un passé depuis longtemps évanoui. Les labeurs et les combats du présent nous réclament. Heureux si tant de ruines amoncelées autour de nous depuis soixante ans, nous font comprendre enfin qu'il importe d'asseoir sur les bases éternelles de la vérité et de la justice l'édifice de l'avenir!

RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE M. DE LA JUGIE;

Par M. DECAMPE, Modérateur de l'Académie.

MONSIEUR,

Au moment où vous venez prendre place dans le sanctuaire d'Isaure, les premiers accents sortis de votre bouche sont un chant de reconnaissance et d'amour pour l'agreste province, berceau de votre enfance.

L'Académie, Monsieur, s'empresse d'accueillir ces nobles effusions d'un cœur patriotique : elles sont pour nous un garant de vos sentiments élevés; et nous réclamons avec confiance, pour votre patrie d'adoption, cet attachement filial qui reporte votre pensée vers les lieux qui vous ont vu naître.

Vous aviez été devancé parmi nous par un spirituel et savant compatriote, transplanté comme vous sur le sol toulousain (1). Ainsi semblent se renouer ces liens fraternels, objet de vos regrets, qui rattachèrent autrefois aux vieilles cités des Raymond les riantes et vertes campagnes que baignent la Corrèze et la Vézère.

Chacun de nous a partagé, Monsieur, vos émotions

---

(1) M. Sauvage, Professeur de littérature latine, et Doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse.

les plus intimes, en vous entendant célébrer ces Troubadours de grand renom, antique honneur de vos contrées, et les glorieux souvenirs de votre langue *lémosine*, et cette époque chevaleresque et poétique dont les intéressants récits avaient charmé vos jeunes ans. Faut-il s'étonner, qu'élevé dans cette atmosphère de poésie, vous ayez senti de bonne heure un invincible attrait pour les arts de l'esprit?

Ces heureuses dispositions furent cultivées avec soin par les maîtres les plus habiles; et lorsque, jeune encore, vous vîntes à Toulouse pour prendre vos degrés en droit, votre brillante mais trop rapide apparition dans nos tournois du mois des fleurs, fit voir que vous étiez initié dès lors à tous les secrets de la *Gaie science*.

Nous regrettâmes, il est vrai, qu'à ces compositions charmantes, si vivement goûtées dans un de nos concours, vous n'eussiez pas fait succéder de nouveaux essais, qui vous auraient certainement mérité d'autres récompenses. Mais cette réserve, si rare dans l'âge des illusions, avait des motifs respectables : l'austère sagesse vous disait déjà, que, s'il est honorable et doux, en débutant dans la carrière, d'intéresser une foule attentive aux frais épanouissements d'une jeune imagination, il est encore plus digne d'un esprit sérieux d'amasser laborieusement, dans la retraite et le silence, ce qui donnera leur valeur réelle aux productions de l'âge mûr. L'étude des lois, celle des sciences, la culture approfondie des langues et des littératures étrangères, absorbèrent tous vos moments.

Quelques années plus tard, réalisant le vœu qu'exprimait avec tant de charme une de vos Odes couronnées (1), vous alliez visiter cette belle Italie, si féconde

---

(1) *L'Italie, ou le Rêve détruit*, Ode couronnée dans le concours de 1837.

en inspirations pour le poëte et pour l'artiste, si prodigue en trésors de toute sorte pour l'observateur éclairé, pour l'homme avide de savoir. Les tombeaux de Virgile, de Dante et de Pétrarque, ceux du poëte de Ferrare et du chantre immortel de la Jérusalem, ont tour à tour reçu votre pieux hommage; vous avez partout recherché les traces et recueilli les souvenirs des plus illustres nourrissons de cette Péninsule italique, si magnifiquement consacrée par les merveilles du génie et par les monuments de la foi; et, de ces pérégrinations intelligentes, vous aurez rapporté sans doute un immense et précieux butin, dont l'Académie réclame sa part.

Elle se flatte aussi, Monsieur, de faire violence à votre modestie, pour arracher au rigoureux secret où vous les tenez renfermées, quelques-unes de ces œuvres poétiques qui furent parfois, je le sais, le fruit de vos délassements.

Mais ce sera surtout, Monsieur, dans les discussions importantes que ramène pour nous l'époque des concours, que nous devrons apprécier la coopération d'un juge tel que vous, qui réunit à l'étendue des connaissances et à la finesse du goût, la pratique éprouvée de ce bel art des vers, auquel sont réservées nos fleurs les plus nombreuses.

Enfin, Monsieur, en rappelant vos titres aux suffrages de l'Académie, je commettrais une grave omission si je ne parlais point de cet attachement invariable aux vérités d'un ordre supérieur, attachement qui donne, à nos yeux, tout leur prix aux dons heureux de la nature et aux acquisitions de l'étude. Recevez-en ici, Monsieur, nos vives félicitations : vous avez de bonne heure élevé vos regards vers la source de toute lumière; vous appartenez à l'école des Turquetty, des Violeau, des Reboul, de ces hommes, enfin, dont les chastes

ouvrages réfléchissent la double flamme de la Poésie et de la Religion : Religion, Poésie..... immortels aliments des puissances de l'âme, essences éthérées qui parfument le cœur, et qui, jusqu'au déclin des ans, y maintiennent l'ardeur native et les beaux élans du jeune âge !

Monsieur, l'Académie, qui vous ouvre son sein, sera toujours heureuse de trouver dans ses membres ces convictions religieuses, garantie assurée du *caractère sociable* et des *mœurs douces et honnêtes* que la lettre de nos statuts exige dans les Candidats (1).

Sous ce rapport, Monsieur, comme sous tous les autres, vous occuperez dignement la place du vénérable Mainteneur auquel vous succédez (2). Vous adoucirez, en les partageant, les unanimes et profonds regrets que nous donnons à sa mémoire.

---

(1) Titre 1er, article 10 des Statuts de 1773.

(2) M. de Limairac père, ancien Préfet.



SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 12 mars 1848;

Par M. AUGUSTE D'ALDÉGUIER,

Un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Parmi les nombreuses préoccupations de la pensée humaine, il en est peu qui ne puisent leur origine, ne reçoivent leur développement, et n'attendent leur solution de cette grande maîtresse de l'époque actuelle, dont la puissance a pu se passer de l'action du temps pour enfoncer si profondément ses racines, que la folie seule pourrait concevoir la pensée de l'ébranler ou de la détruire. Vous m'avez déjà compris, Messieurs; c'est de la presse que je veux vous parler. Il ne faut pas, en effet, de longs détours pour évoquer cette divinité nouvelle, dont la présence se révèle partout, qui nous entoure, nous enlace sous mille formes, et se retrouve si souvent dans nos plaisirs les plus vifs, dans nos plus amères déceptions. A Dieu ne plaise, qu'imprudent adversaire, je veuille tenter les hasards d'une lutte inégale, ou bien que, semblable à l'ennemi caché dans l'ombre, je soumette mes paroles à des ménagements perfides, pour mieux déguiser mes attaques. Si la

presse a quelquefois soulevé nos rancunes, elle nous a bien souvent prodigué de ravissantes émotions ; si nous avons senti avec un dépit concentré ses traits acérés pénétrer dans les replis de notre cœur et profaner le sanctuaire intime de nos convictions les plus sacrées, nous avons vu peu à peu s'évanouir nos colères ; esclaves malgré nous d'une nécessité nouvelle, nous avons accepté le joug ; et, plus puissante que Circé, la moderne enchanteresse a souri de notre courroux, et n'a pas eu besoin d'humiliantes métamorphoses pour nous imposer un servage dont toutes nos irritations ne sauraient nous détacher.

Appelé aujourd'hui à la tâche difficile de la Semonce, je vous prie, Messieurs, de ne pas vous effaroucher de ce nom que l'usage a revêtu d'une apparente sévérité, mais qui trouve sa signification dans nos institutions antiques. Organe de l'Académie, je suis chargé de vous annoncer l'ouverture de nos Jeux. Le tribunal d'Isaure est réuni, il sera bientôt appelé à distribuer ses couronnes. Au milieu de la jeunesse qui nous entoure, des noms nouveaux viendront se révéler, nous aimons à le croire, et se placer à côté de ceux dont nous avons déjà proclamé les triomphes.

Qu'il me soit permis en même temps de vous présenter quelques observations sur une des nombreuses questions soulevées par la presse moderne, dont il sera facile de retirer d'utiles enseignements ; et d'abord, je l'ai dit, aucune des controverses irritantes de la presse ne s'est présentée à ma pensée ; je me garderais bien d'attirer sur nos paisibles réunions les orages qu'elles portent toujours avec elles. Mais il en est une que son essence rattache aux intérêts littéraires, sur laquelle il me paraît utile d'appeler un moment votre attention. En examinant les immenses développements de la presse, est-on amené à penser que tous ses incontestables pro-

grès matériels ont rendu un véritable service à la saine littérature ?

Nous sommes aujourd'hui bien éloignés des temps où Guttemberg, Faust et Schæffer élaboraient leurs premiers essais dans les caves de Mayence, environnés d'ouvriers gardés à vue, pour les empêcher de divulguer leur mystérieuse découverte. Alors le vieux Faust s'échappait de son antre pour vendre aux Parisiens émerveillés ses Bibles primitives, qu'il appelait *ses écrits sans plume, faits par un procédé magique*. Singulière coïncidence, qui nous fait retrouver au berceau de cet art divin les manœuvres de la spéculation et les déceptions de la réclame, qui devaient, quatre siècles plus tard, passer pour des indices de sa décadence.

Il serait facile d'exciter un puissant intérêt en déroulant devant vous, Messieurs, ce qu'il est permis d'appeler la mythologie de la presse, en signalant les délicieuses légendes groupées autour de ces hommes d'élite, qui portèrent si haut la perfection de leur art. Mais ce serait s'écarter d'un sujet dont l'étendue impose la nécessité de la concision. Toutefois, avant de parler du mouvement de la presse, un mot sur son état habituel dans notre pays.

Dès les premières révélations de la découverte nouvelle, la France l'accepta avec enthousiasme ; mais en même temps aussi elle révéla ses tendances instinctives, en associant aux Bibles et aux Psautiers, uniques publications des nations voisines, les vers badins et les contes galants des beaux esprits de l'époque. Chez nous, bien plus qu'ailleurs, les trois premiers siècles de l'existence de l'imprimerie fourniraient une mine intarissable de curiosités historiques, de types précieux ; qu'il nous suffise de payer en passant un tribut d'hommage à cette illustre famille des Étiennes, vouée à la perfection de son art, dotant la

France de nombreux chefs-d'œuvre, véritables conquêtes d'un travail obstiné et d'une rare intelligence de l'antiquité, caustique, remuante, luttant contre le pouvoir, contre les arrêts de la Sorbonne, battue souvent par la tempête, mais reparaissant toujours avec éclat, appuyée sur sa presse héréditaire, armes glorieuses des quatorze générations d'une des races les plus illustres et les plus chères au monde savant. Leur habile direction, religieusement continuée, assigna à la presse une marche dont elle ne s'écarta jamais jusqu'à la fin du siècle dernier. S'il se faisait du bruit autour d'elle, c'était celui du monde littéraire, s'empressant de lui confier quelque manuscrit heureusement découvert, ou les œuvres importantes des illustres contemporains. Mais son mouvement, toujours régulier, toujours contenu dans ses habitudes séculaires, ressemblait à ces machines ingénieuses, dont la marche irrévocable ne peut varier sans manquer aux lois de leur destination.

Cependant les premiers jours de 89 virent éclater les orages dès longtemps amoncelés. Trois cents journaux quotidiens vinrent bruyamment prendre la place du Mercure et de l'inoffensive Gazette, et les impérieux besoins de la curiosité publique imposèrent à la presse des nécessités inconnues. Observons toutefois que le domaine politique fut seul envahi par ce mouvement, qui se dissipa bientôt sous l'influence du génie puissant auquel il fut donné de réaliser la fable d'Éole, et d'apaiser tous les vents déchaînés.

Mais bientôt deux événements immenses, accomplis dans un assez court intervalle, imprimèrent à tous les esprits une irrésistible impulsion. La chute de l'empire, dissipant les prestiges de la gloire, ouvrit à l'intelligence une carrière nouvelle; et la révolution de 1830 consacra l'émancipation de la pensée. Chacun se crut appelé à une mission dans cet ordre nouveau,

et l'exigence des besoins et des intérêts communs, rapprochant des camps jusqu'alors séparés, dicta les conditions d'une alliance intime entre la politique et la littérature.

La presse dut changer dès lors toutes ses allures, et se jeter dans des voies nouvelles, pour satisfaire les instincts et l'impatiente curiorisité d'un public avide de nouveautés. Tous les arts, toutes les sciences devinrent ses tributaires : ce fut la vapeur qui fabriqua ses papiers, qui forma ses caractères ; ce fut elle enfin qui donna le mouvement à ses machines merveilleuses, infatigables multiplicateurs : le burin s'empressa de lui prodiguer ses délicieuses inspirations, ses caustiques et spirituelles fantaisies : la lithographie lui consacra ses ingénieuses découvertes ; et la gravure sur bois, reléguée depuis longtemps dans les cartes populaires, ressuscita ses secrets pour ajouter un charme de plus à ses productions. Des myriades d'ouvriers mirent à son service leur intelligente activité ; et de puissants moyens de transport furent chargés de répandre ses innombrables produits, et de les faire arriver à des points du globe où n'étaient pas encore parvenus les échantillons de l'industrie française. Pour donner à ce tableau la sanction irrécusable d'un chiffre, rappelons le résumé de M. Mérimée, après son compte rendu de la presse en 1835. « Cinq cent mille rames » de papier, dit-il, ont été noircies cette année ; et si » l'on ajoutait toutes ces feuilles en un immense rou» leau, on en ferait trois fois le tour de la terre. »

Voilà donc l'état actuel de la presse ; tels sont les immenses résultats obtenus en exploitant les instincts de la société moderne. Que de graves questions ne surgiraient pas de ce simple aperçu ! Hâtons-nous de les écarter, pour nous demander seulement si toutes ces améliorations matérielles, si toutes ces facilités incon-

testables offertes de nos jours à la publication de la pensée profitent aux intérêts de la saine littérature.

Dès l'abord, on le comprend, il faut s'empresser de faire une distinction entre la politique et la littérature. Le journal étant devenu le premier besoin de l'époque, il était impossible de ne pas arriver à des moyens de production et de rapidité, capables de répandre en tout lieu la pensée politique élaborée dans les Assemblées nationales et au centre du Gouvernement. Mais un pareil besoin se faisait-il ressentir dans le paisible domaine des lettres; et sa vieille indépendance, la première et la plus noble de ses prérogatives, lui permettait-elle de se soumettre aux exigences nouvelles ? Sans doute, la littérature se trouva placée sur un terrain bien glissant, lorsque la presse, environnée de l'éclat de sa puissance, conviant à son grand banquet toutes les intelligences, semblait leur dire : « Venez à moi, » vous tous heureux privilégiés du génie, venez prendre » votre part des priviléges dont je suis seule dépositaire; » seule j'ai le pouvoir de retirer votre nom de l'oubli, » de vous distribuer ces couronnes immortelles dont la » patrie ombrage le front de ses illustres enfants; seule » enfin je puis vous départir les prestiges de la gloire » et les faveurs de la fortune. » Entraînée par l'irrésistible ascendant de cette dominatrice nouvelle, la littérature accepta ce patronage mal déguisé; et dès ce jour l'humble vassale de l'intelligence, devenant sa souveraine, lui imposa ses lois, et la soumit à ses exigences.

Cependant l'écrivain consciencieux doit-il désirer que l'œuvre de ses veilles, de ses méditations les plus sérieuses, soit soumise partout et en même temps au jugement et aux impressions de la multitude? Sans doute il existe partout des intelligences d'élite, dont les instincts délicats s'identifient à toutes les nobles pensées, et recueillent avec discernement et sagacité les précieuses

émanations du talent. Mais au milieu de la foule, quel est leur nombre; et leur influence sera-t-elle toujours décisive ? Quelle que soit notre foi dans le progrès, il est permis encore aujourd'hui d'élever quelques doutes sur les prétentions de la multitude à juger l'harmonie des proportions, la finesse des nuances, les délicatesses de la pensée. Cependant la diffusion des lumières a renforcé outre mesure le nombre des lecteurs, et nous le savons par expérience, les majorités ne sont pas toujours disposées à se rendre, et à s'interdire l'usage de certaines armes, dont les gens de goût s'empressent de leur abandonner le privilége. Quel sera donc le sort de cette œuvre, précieuse émanation du génie ? ses gracieuses proportions pourront-elles soutenir le choc de ses aveugles et nombreux adversaires ? et semblable au divin Mélésigène, faudra-t-il voir encore le poëte forcé de fuir les ingrates cités, et de porter dans la solitude les accords de sa lyre et ses chants méconnus?

Victime d'un odieux ostracisme, le génie s'afflige et se replie sur lui-même ; mais la présomptueuse médiocrité relève la tête : et pourquoi ne tenterait-elle pas les hasards de la publicité ? A défaut d'inspiration, elle a peut-être mieux étudié les instincts de la multitude, ses capricieuses fantaisies, ses passions secrètes ; et le triomphe ravi au mérite attend peut-être l'habile courtisan d'une faveur conquise à peu de frais, et quelquefois à un prix que ne voudrait pas accepter le véritable talent.

Il fut un temps où l'action modérée de la presse était bien éloignée d'offrir à l'écrivain de si rapides et de si éblouissants succès; mais alors, aussi, elle ne renversait pas le lendemain l'idole de la veille, elle ne faisait pas des dieux d'un jour, dont les noms préconisés s'effacent bientôt dans un éternel oubli. Alors chaque jour apportait un tribut à l'édifice rare et difficile

d'une célébrité ; le nom d'un auteur, celui d'un de ses chefs-d'œuvre se détachait lentement de la sphère élevée où il s'était produit, mais il se révélait à la foule entouré de si éclatants suffrages, appuyé sur un si puissant patronage, que la malveillante médiocrité aurait essayé vainement de ternir son éclat. Les auteurs eux-mêmes se faisaient une idée bien confuse de ce que nous sommes aujourd'hui convenus d'appeler *célébrité*. Leur ambition n'embrassait pas un rayon d'une aussi grande étendue, et s'inquiétait rarement de l'accueil que leur réservait la province. Le tendre Racine, promenant ses poétiques rêveries sous les ombrages de Port-Royal, fixait parfois sa pensée sur le monarque qui devait assister au milieu de la cour la plus spirituelle du monde à la représentation de son œuvre ; Corneille, coulant dans le bronze ses fiers caractères de l'antique Rome et de l'héroïque Espagne, se préoccupait des suffrages de l'hôtel de Rambouillet, où modeste lecteur il devait soumettre sa pensée, avant de la livrer aux habitués du Théâtre. Enfin, l'insouciant la Fontaine offrait ses dizains au surintendant Fouquet, ses Contes à la Duchesse de Bouillon, ses Fables à Monseigneur le Dauphin, et dépensait ainsi son talent, son temps et sa fortune, sans réfléchir à l'effet de ses faciles compositions sur l'esprit des Bourguignons ou des Provençaux. Sans doute tous ces grands génies se préoccupaient de la gloire ; ils se flattaient de laisser après eux de longs souvenirs ; mais ils comprenaient peu cette gloire fugitive, ouvrage de notre publicité, fondée sur un enthousiasme instantané, laissant à peine quelques traces de son passage ; ils rêvaient aux hommages de la postérité ; l'immortalité, pour eux, était un astre lointain, reflétant à peine sur leur tête quelques pâles rayons, mais dont l'éclat ne devait se révéler que sur leur tombeau.

On ne saurait en disconvenir, de graves inconvénients se rattachent à la grande publicité; que dire maintenant de la plus funeste et de la plus inévitable de ses conséquences? comment qualifier les chaînes odieuses imposées par la spéculation à la plus noble des facultés, celle de l'intelligence? C'est en vain que l'on voudrait s'abuser sur l'étendue de son empire; en vain chercherait-on à distinguer la littérature soumise à ses exigences périodiques, et la littérature vivant de sa propre vie, de son entière indépendance. Quel est aujourd'hui le nom dont l'éclat peut se soustraire au joug imposé sans distinction à tous les organes de la pensée? Inutilement l'illustre écrivain se retire de la foule, et s'enveloppe dans sa pensée, mesurant son labeur à l'étendue de son génie; la spéculation saura toujours se glisser dans sa retraite, réclamer l'autorité de son concours dans une glorieuse entreprise, le séduire et l'arracher enfin à cette œuvre dont les proportions réclamaient toute la concentration de ses facultés S'il a le courage de la résistance, la nécessité de la publication lui fera sentir l'impossibilité de la lutte; et dès ce jour la spéculation, maîtresse souveraine, soumettra sans pudeur cette révélation du génie à ses odieuses manœuvres; les grandes, les petites éditions, les éditions populaires, les traités avec tous les organes de la presse, venant à prix d'argent déchirer par lambeaux ces pages sublimes, les dénaturer par le morcellement : et bientôt elle proclamera dans toute la France son éclatant triomphe, dans ces monstrueuses affiches où les noms illustres des Châteaubriand, des Lamennais, des Lamartine semblent venir solliciter les chalands, à coté de ceux d'un trafiquant aux abois, ou d'un industriel hasardant sa dernière chance. Encore quelques jours, et le courtier avide violera tous les domiciles pour solliciter un nouveau genre de souscription, et le fâcheux

colporteur, s'attachant à nos pas, fatiguera nos oreilles de ces noms glorieux, qu'il ne faudrait prononcer qu'avec respect.

Toutes ces conditions de la publicité moderne ne sont-elles pas autant d'injures au véritable talent ? Que l'écrivain obscur, que l'aventurier littéraire se réjouisse de ces inventions nouvelles ; ce sont autant de chances ouvertes à la médiocrité ; mais fallait-il donc que les rois du génie, si brillants de leur propre gloire, fussent flétris par de telles profanations? Ah ! nous n'hésitons pas à le dire, c'est avec regret que nous reportons nos souvenirs aux époques du monde littéraire où l'on ne jettait pas ainsi le Poëte à la foule, mais où la foule se précipitait sur ses pas ; ces temps où Paris, excité par une publication nouvelle, se pressait dans les rues étroites de la cité, et attendait autour des obscures boutiques du libraire le chef-d'œuvre précieux, objet de tous les désirs. Alors Boileau disait avec vérité :

Ce livre aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Ainsi le génie lui-même ne peut descendre de sa sphère, sans se heurter aux entraves de la spéculation. Quel sera dont le sort de cette foule d'écrivains à peine engagés dans la carrière, et sur lesquels reposaient tant d'espérances? Parmi eux se trouvaient des natures privilégiées ; plusieurs avaient eu leur jour de triomphe, et la France s'était plu à charger leur front de couronnes ; livrés à leurs propres inspirations, ils devaient réaliser un brillant avenir : mais un jour ils se laissèrent éblouir par les séductions de la presse : cette renommée si belle et si pure, réservée à leurs efforts, à leurs constantes études, ils la demandèrent à la faveur du moment, aux caprices de la mode : ils se laissèrent enlacer par des chaînes dorées, confiant à la fortune le

soin de leur immortalité. Hélas ! ils sentirent bientôt la rigueur de leur servitude ; obligés de disséminer tous les jours leur pensée, de la modifier ou de l'étendre suivant les caprices du maître, ils s'épuisèrent de fatigue, et tombèrent découragés dans cette carrière qu'ils pouvaient parcourir avec vigueur, en conservant leur indépendance. Que de victimes ne pourrions-nous pas compter aujourd'hui ! que de noms glorieux complétement éclipsés ! et s'il reste encore dans la lice quelques courageux athlètes, leur voix épuisée ne trahit-elle pas leur lassitude, et retrouve-t-on dans les pénibles efforts de leur maturité la fraîcheur et l'énergie de leurs jeunes années ? semblables à ces arbres débiles, victimes d'une précoce fertilité, dont la sève impuissante laisse à peine échapper quelques rares et chétives productions.

Nous avons signalé le fatal asservissement de la presse aux calculs de la spéculation ; faudra-t-il rendre les armes en face des magnifiques parures dont elle s'est environnée pour présenter chaque jour un nouvel aliment aux exigences modernes ? Tous les arts se sont réunis pour embellir les productions nouvelles : l'imagination s'épuise à trouver des formes gracieuses ; l'éclat des couleurs se mêle aux reflets des métaux les plus précieux. Cependant était-il besoin de farder ainsi le véritable mérite, et ces brillants dehors ne servent-ils pas souvent à déguiser la stérilité de la pensée ? Ils arrêtent l'œil un instant, mais leur impression fugitive ne saurait émouvoir le cœur. Nous reconnaissons à peine nos auteurs favoris sous les brillantes livrées de l'illustration moderne ; nous ne les retrouvons en entier que dans ces volumes modestes, compagnons de nos voyages, confidents de nos loisirs ; dans ces vieux amis, portant peut-être les empreintes et les injures du temps. Jadis les Étienne, les Didot, érigeaient de véritables monuments typographiques aux renommées littéraires ; c'était la

statue chargée de transmettre à la postérité la mémoire des grands hommes : l'illustration nouvelle, semblable à une séduisante courtisane, trahit un peu trop le secret de ses grâces et de sa parure.

Ainsi donc, l'immense développement de la presse, son action incessante, son éclat inusité, exercent sur l'esprit une sorte de fascination, mais ne sont pas pour la saine littérature d'utiles et d'avantageuses conquêtes. Ne croyez pas cependant, Messieurs, que je me sois proposé pour but d'arriver à de banales déclamations contre les tyrannies de la presse et les abus de la centralisation. Dès longtemps tout a été dit à ce sujet; des esprits ardents ont fait entendre les doléances des provinces déshéritées ; mais tous ces efforts n'ont servi qu'à constater une fatale impuissance, et n'ont pu arrêter un instant l'entraînement irrésistible de toutes choses vers le grand foyer du mouvement. Acceptons un fait auquel nous ne pouvons nous soustraire ; aussi bien, la réunion de ces mille pensées s'agitant dans un centre commun, produit de si merveilleux effets, de si vives clartés, qu'il est doux encore d'assister à un si brillant spectacle. N'hésitons même pas à convenir que si l'intelligence se dévore à une si puissante chaleur, elle y puise souvent un éclat, une élasticité qu'elle eût vainement demandé à une atmosphère plus paisible. Qu'il me soit permis cependant de dire aux nombreux amis des lettres éloignés du grand théâtre, qu'il est encore pour eux de puissants motifs d'émulation.

Vivant au milieu du calme de la province, l'étude ne sera plus un fâcheux assujetissement, mais une douce nécessité : privés du contact précieux des celébrités contemporaines, ils feront une connaissance plus intime avec les illustres défunts, et trouveront chez eux d'aussi graves conseils, d'aussi parfaits modèles : plus rapprochés de la nature, ils seront plus près aussi des véritables

sources du bon et du beau : libres dans leurs actions, dans leurs études, ils sauront résister à de séduisantes déceptions, et n'échangeront pas leur indépendance contre les humiliantes servitudes de la glèbe littéraire. Le grand livre du cœur humain est partout ouvert à leurs yeux : grâce aux institutions nouvelles, les centres divers de la société diffèrent seulement en étendue ; mais les mêmes passions, les mêmes intérêts se retrouvent partout, et présentent à l'observateur des tableaux que des mœurs antiques, de naïves traditions éclairent souvent d'une lumière plus neuve et plus piquante. S'il arrivait à la province de ne pas avoir de repaires assez profonds pour fournir ces types du vice poussé à la plus hideuse personnification, l'écrivain pourrait se dédommager en y retrouvant d'aussi suaves portraits, d'aussi séduisantes images. Il n'est pas, enfin, de lieux si reculés qui ne s'éclairent au grand foyer de la civilisation. Si la distance en affaiblit l'éclat, la lumière nous arrive plus douce, plus harmonieuse. Les innombrables émissions de la presse ne parviennent pas jusqu'à nous, mais elle ne refuse rien à nos plaisirs, à nos études ; qu'importe que la lave coule inaperçue aux pieds de la montagne, si le sommet du volcan projette au loin son éblouissante lumière ?

L'homme de lettres, éloigné du fracas, se rapproche chaque jour davantage de lui-même ; son esprit, épuré par la réflexion et l'étude, pénètre à des profondeurs que la division de ses facultés ne lui eût pas permis d'atteindre. Que de conditions heureuses pour plusieurs genres de travaux! La critique littéraire, par exemple, ce flambeau précieux, mais si dénaturé de nos jours, ne semble-t-elle pas réservée à l'écrivain que ne peuvent ébranler les séductions et les piéges tendus de tous côtés à la loyauté, à la confiante bonne foi ?

Nous croyons, enfin, pouvoir soutenir que la centrali-

sation littéraire, à toutes les époques, n'a jamais été l'élément de ces compositions sublimes, placées par l'admiration générale au rang des chefs-d'œuvre : presque toujours ces créations privilégiées ne se sont révélées qu'au recueillement et aux rêveries du poëte solitaire. Corneille, effrayé des clameurs de l'envie soulevée par son premier triomphe, s'enfuit découragé, incertain de lui-même; mais, retrouvant bientôt son énergie et la conscience de ses forces dans sa solitude de Rouen, il en sortit trois ans après avec les Horaces et Cinna. Racine lui-même plia sous la tempête des opinions discordantes de la grande ville; et son réveil, après douze années de retraite, livra à l'admiration des siècles Esther et Athalie. De nos jours, Châteaubriand, fatigué du mouvement mesquin de la civilisation, allait redemander son génie aux savanes de l'Amérique, aux ruines de Sparte, aux murailles solitaires de Jérusalem. Enfin, Lamartine, Victor Hugo, n'eurent jamais de plus suaves inspirations, qu'en écoutant les voix de la montagne, les brises du soir, les rêveries du vallon.

Vous donc, jeunes amis des Lettres, qui venez disputer nos couronnes, recevez avec reconnaissance les bienfaits de la centralisation littéraire; sachez savourer les émanations de ce soleil, sans trop désirer d'aller vous perdre dans sa sphère dévorante. Le sol que vous habitez avait devancé dans les lettres les froides contrées du Nord, et la belle Occitanie résonna pendant trois siècles du chant de ses Troubadours, arbitres souverains de la poésie. Des voix puissantes continuent encore leurs précieux enseignements, et les lettres n'eurent jamais parmi nous de plus gracieux et de plus habiles interprètes. Rappelez-vous que la poésie est l'art de l'imitation; n'allez donc pas demander à d'autres pays les trésors que la nature vous a prodigués. Chez nous le soleil est plus vivifiant, la nature est plus active et

plus féconde, les fleurs s'embellissent d'un plus vif éclat, et nos montagnes noyées dans leurs chaudes atmosphères s'harmonient des couleurs les plus riches et les plus variées : jouissez donc de tant de précieuses faveurs; ne souffrez pas que d'autres viennent épuiser les sources abondantes dont vous êtes entourés; contemplez, admirez, et votre âme ressentira bientôt les plus douces émotions, et les inspirations les plus intimes du génie.



ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE [1];

Par M. du MÈGE,

Maître ès Jeux Floraux et Mainteneur;

Prononcé dans la Séance publique du 3 Mai 1848.

De plus vives clartés l'orient se colore.
Pour la Fête de Mai, la corbeille de Flore
Prodigue aux troubadours les trésors du printemps.
Cachant sous des lauriers les outrages du temps,

---

(1) Imitation libre et improvisée d'une pièce latine lue le 3 mai 1557, dans le Grand-Consistoire de l'Hôtel-de-ville de Toulouse. Cette pièce fut publiee, deux siècles plus tard, par M. le Président d'Orbessan, membre de l'Académie. Durant le quatorzième et le quinzième siècle, la séance de la distribution des prix commençait par la lecture du discours des Fleurs (*lo Sermo de las Flors*), composition en vers romans. Après la restauration des Jeux par Clémence Isaure, ce discours fut écrit, tantôt en langue romane, et c'était alors *lo Sermo de madona Clamensa*, tantôt en français, plus souvent en latin. Le temps n'a respecté qu'un petit nombre de ces ouvrages. Nous avons encore celui qu'Etienne Dolet lut, en 1527, dans le Capitole; il lui donna pour titre : *Heroïcon Dactylicum, de Muliere quadam quæ Ludos litterarios Tolosæ constituit.* Il n'a que trente-deux vers; celui qui a été imité cette année, n'en a que vingt-quatre; les voici :

Salve, Tectosagum proles! salve, inclyta Virgo!
Ad tua sacra vocans, ut noto tibia cantu

En ce moment heureux, le Capitole antique
D'Isaure avec amour redit le saint cantique.
La Muse, en des accents dictés pour l'avenir,
Rappelle à tous les cœurs un pieux souvenir.
La Ville de Pallas (1), à ces chants ranimée,
Contemple de nos jeux la pompe accoutumée;
Et l'autel des parfums voit resplendir encor
Des fleurs du Gai savoir les longs calices d'or (2).....
Les roses du matin, brillante et chaste offrande,
Belle Isaure, ont paré de leur fraîche guirlande
Et ton voile pudique et ton front virginal (3);

Insonuit, longoque patet jam tempore limen,
Diva, tuum, ruit effusum facto agmine vulgus,
Lætitiâ plausuque fremens, studioque videndi.
Jam senibus mixti juvenes, puerisque puellæ,
Quo mox docta cient inter se prælia vates,
Hinc atque hinc densâ circum cinxère corona.
In mediâ ante oculos annosa volumina arenâ,
Unde olim didicere rudes excudere versus,
Aram mole premunt : juxtà folia aurea latè
Effulgent pretium victoribus : olli inhiantes
Expleri nequeunt oculos, ardentque tuendo.
At tu, grande decus Pindi, certamina tanta
Cui placuit regere arbitrio dùm vita manebat,
Si qua remordet adhùc memorem te cura tuorum,
Addictosque tibi coluisti semper honores,
Adsis fausta favensque, nec aspernare vocantem;
Laudes namque tuas, nomenque et facta canendo;
A te principium, à te magna exordia ducam.
Audior! excelsâ quæ stat sublimis in arce
Marmorea effigies sæclis veneranda futuris,
Arrisit mihi blandum, et quâ coma pressa corona
Ter visa insolitos dare circum tempora motus.

(1) On sait que Martial, Ausone et Sidonius Apollinaris ont donné à Toulouse le titre de *Cité Palladienne.*

(2) Les Fleurs d'or et d'argent que l'Académie accorde aux poëtes et aux orateurs, sont placées, chaque année, le 3 mai, sur l'autel de la sainte Vierge, dans l'église de la Daurade.

(3) La statue de Clémence Isaure est couronnée de roses le jour de la distribution des prix.

Des roses ont couvert ton marbre sépulcral (1)....
O de ces murs sacrés auguste Bienfaitrice,
Des joûtes de l'esprit noble restauratrice,
Salut! à ton nom seul, par la gloire excités,
On vit naître les arts dans nos riches cités,
Et des chantres nombreux, fils de l'Occitanie,
Essayer les accords d'une sainte harmonie.
Tu leur disais : « Cueillez les palmes de l'honneur,
» Car, après la vertu, la gloire est le bonheur! »
Alors que des Gémeaux, lentement rappelée,
Paraît à l'horizon l'image constellée,
Quatre rameaux fleuris, frêles et gracieux,
Transformés par tes soins en métal précieux,
Gages toujours plus beaux d'une gloire nouvelle,
Ornent de ton blason la couronne immortelle.
Protége ces remparts, où, toujours honoré,
Ton nom, avec orgueil, d'âge en âge adoré,
Et de la poésie heureux et doux symbole,
Brille en lettres d'airain au murs du Capitole.
Protége l'orateur aux généreux élans,
Les efforts du génie et ses transports brûlants,
Et que la Muse encor, dans la vieille Aquitaine,
Élève avec fierté sa tête souveraine.....
Isaure, ils sont passés ces siècles glorieux
Où, partout, les destins secondaient nos aïeux,

---

(1) On lit dans l'épitaphe de Clémence Isaure, gravée sur une table de bronze, qu'elle légua tous ses biens à la ville de Toulouse, à condition que les magistrats municipaux célébreraient, chaque année, les Jeux Floraux dans l'Hôtel de ville qu'elle avait fait construire, et qu'ils iraient répandre des roses sur son tombeau: *Clementia Isaura forum frumentarium, vinarium, piscarium et olitorium patriæ suæ in publicum usum statuit. Capitolinis populoque Tolosano legavit hac lege, ut quotannis Ludos Florales in ædem publicam quam ipsa suâ impensâ extruxit celebrent, rosas ad monumentum ejus deferant.....*

Où, des flots de Gadès aux rives de la Loire,
Ils régnaient, promenant le glaive et la victoire.
Qu'importe qu'au désert l'Arabe vagabond,
Consacre en ses récits les exploits de Raymond?
Qu'importe que la toile à nos regards étale
Les lambeaux triomphants de la pourpre comtale?
Nos héros ont vécu. Leurs tombeaux profanés
A la fange, à l'oubli, lâchement condamnés,
Et d'où le sacrilége osa bannir leur cendre,
N'ont trouvé qu'une main ardente à les défendre.....
Mais tu veilles sur nous! que par toi conservé,
Et des efforts du temps pour toujours préservé,
Cet asile où des arts nous célébrons les fêtes,
Superbe, montre un front radieux de conquêtes.
Joins à nos vieux lauriers tes immortelles Fleurs!
Qu'échappant par la gloire à d'amères douleurs,
L'âme du grand Poëte, un instant abattue,
Vienne se recueillir aux pieds de ta statue,
Comme on voit le lévite, en un jour solennel,
Rallumer ses flambeaux aux lampes de l'autel.....
De l'étude en nos murs fixe à jamais l'empire :
Le bonheur naît aux lieux où l'ignorance expire.
Isaure, tu m'entends, et tu reçois mes vœux :
Je vois ta noble image à mes transports sourire;
Et les roses de mai qui pressent tes cheveux
Ont paru s'émouvoir aux accords de ma lyre.



RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1848;

Par M. DE PANAT, Secrétaire perpétuel.

Messieurs,

Au moment où, d'après ses antiques coutumes, le Corps des Jeux Floraux se réunissait pour examiner les ouvrages présentés au Concours, de grands événements sont venus absorber l'attention publique, mais n'ont pas arrêté l'accomplissement de la tâche qui nous était imposée comme Académiciens et comme Juges. Nous avons cru qu'il était possible de trouver assez de temps, de conserver assez de liberté d'esprit pour suffire à la fois aux devoirs du citoyen et aux devoirs de l'homme de lettres. Nous avons espéré que les vives émotions de la politique ne détruiraient pas dans le public sa sympathie habituelle pour nos paisibles travaux. Enfin, nous avons pensé que célébrer comme à l'ordinaire la fête qui nous rassemble aujourd'hui, et publier le programme des prix à distribuer l'année prochaine, c'était donner au nouvel ordre de choses un gage d'adhésion, un témoignage de sécurité pour le présent et de confiance dans l'avenir.

Déjà, depuis un an, la préoccupation de cet avenir avait dicté le choix du sujet proposé pour le prix d'éloquence; il est en effet peu de questions plus importantes pour les générations futures que celle dont la formule se trouve dans notre programme : *L'influence que peut exercer sur le caractère et l'esprit national, la prédominance des études scientifiques sur les études littéraires.* Quatre concurrents se sont présentés, et deux seulement ont mérité d'arrêter quelque temps l'attention de l'Académie. Chez tous deux le plan, les vues, les opinions, le choix des preuves, sont presque identiques. Tous deux demandent la préférence pour les études littéraires; tous deux signalent les dangers de la prédominance ou même de l'égalité qui serait accordée à l'enseignement scientifique ; tous deux invoquent à l'appui de leurs doctrines la nature du génie français, ses tendances, ses besoins, son histoire; mais s'ils se ressemblent par l'idée fondamentale et la disposition des diverses parties, les formes du style établissent entre eux une différence bien caractérisée. Celui qui a pris pour épigraphe ces paroles de Montaigne : *Au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente que horreur et cruauté.....* paraît peu familiarisé avec les principes de l'art d'écrire. Sa phrase, incorrecte et diffuse, choque fréquemment l'oreille et le goût. Le Discours dont l'épigraphe est empruntée à Platon, *Le beau est la splendeur du vrai,* se fait lire, non-seulement avec moins de peine, mais quelquefois avec un certain plaisir. Sans atteindre à la véritable éloquence, le ton est partout convenable, malgré les nombreuses négligences qui laissent à l'esprit une fâcheuse impression. Le sujet est remis au concours pour l'année prochaine; et en corrigeant les fautes dont je viens de parler, en faisant disparaître la dissertation dogmatique et un peu parasite qui alan-

guit la fin du Discours, surtout en donnant aux principaux endroits plus de couleur et de force, l'auteur pourra prétendre à la couronne qu'il ne lui a pas été donné de conquérir dès la première tentative.

La poésie lyrique n'a pas obtenu de succès qui puisse nous dédommager de la faiblesse des orateurs, et cependant ni la hauteur du sujet, ni l'intérêt du moment n'ont manqué à la plupart des Odes présentées. Les bienfaits de l'illustre Pontife libérateur de l'Italie, la main du courageux patriote que pleure l'Irlande, ont fait éclore beaucoup de vers, mais en ont inspiré un bien petit nombre. La lecture du *Chant Italien* nous avait un moment donné l'espérance de pouvoir décerner le prix ; un examen plus attentif a dû nous imposer un jugement plus sévère. Cette pièce, aussi bien que l'Ode à *O'Connell*, qui paraît être l'œuvre de la même main, se distingue par l'harmonie de quelques strophes et la grâce de quelques pensées ; mais les inexactitudes de langage sont nombreuses, et partout l'effort pour parvenir à la hauteur lyrique se fait péniblement sentir. La composition est le principal mérite de l'Ode intitulée *Napoléon et Pie IX*. Le conquérant s'éveille au frémissement des drapeaux qui décorent son dernier asyle, au bruit que font en se brisant les chaînes dont l'Autriche avait chargé l'Italie. Il se lève ; il voit la croix du Pontife terminer l'œuvre que les armes et la politique n'avaient pu maintenir, et la grande ombre rentre satisfaite dans son tombeau de granit. Le sujet, bien conçu, se développe avec noblesse ; par malheur, la versification manque de mouvement et d'éclat. M. Prosper Blanchemain, dont le nom n'avait pas encore été prononcé à nos Concours, est l'auteur de l'avant-dernière Ode imprimée au Recueil. Son sujet est étranger aux événements du monde extérieur, et rentre dans le domaine des pures fictions du sentiment et de

la pensée. Le poëte salue d'un triste adieu le départ de *l'Ange du bonheur* qui charma sa jeunesse ; il accueille avec résignation l'avénement de *l'Ange de la douleur* qui vient désormais présider à sa destinée, et se console de la menaçante apparition en tournant ses regards vers le berceau de son fils. Cette composition, agréable dans toutes ses parties, n'offre cependant nulle part la preuve d'un talent assez élevé pour qu'il ait été possible de lui donner le prix.

Les Poëmes présentés sont encore plus malheureux que les Odes; aucun n'a été jugé digne même d'une simple mention ; mais le Concours de *l'Epître* n'a pas été frappé d'une pareille disgrâce. Il en est une intitulée *les Fous*, adressée à M. Sainte-Beuve par M. Cœuret, notre ancien et spirituel lauréat, dans laquelle les vices et les ridicules du temps sont peints des couleurs les plus vives. Les noms propres y abondent ; ainsi, malgré son incontestable mérite littéraire, cet ouvrage ne pouvait prétendre à un prix que nos règlements refusent au genre satirique. La violette d'argent est décernée à M. Viancin, de Besançon, auteur d'une Épître *à Jasmin*, où l'on trouve la verve, le naturel, les saillies de gaieté qui ont popularisé le nom du poëte Agenais. Un goût sévère condamnerait peut-être les jeux de mots amenés par le sujet et fréquemment accueillis par l'auteur, mais le critique rit et se sent désarmé. Quelques traits de sentiment rompent avec bonheur l'uniformité de la plaisanterie. Les succès précédents de M. Viancin prouvent qu'il sait être sérieux quant il le faut, et nous n'avons pas hésité à couronner l'heureuse excursion qu'il vient de faire dans un genre plus léger.

L'ordre des matières nous fait passer, sans intermédiaire, des accents de la gaîté aux plaintes douloureuses de l'Elégie. Deux ouvrages de ce genre ont été remarqués ; *les deux Anges*, par M. Perrot, principal au

collége de Phalsbourg, sont l'expression des regrèts d'un père condamné à survivre à ses deux filles, nées le même jour et enlevées dès leur premier âge aux rêves d'avenir que sa tendresse se plaisait à caresser. *Pauvre Mère*, par M. Henri Delpon, de Toulouse, étudiant en droit, est l'écho des angoisses d'une femme qui cherche son enfant dont elle ignore le sort. Ni la vérité du sentiment, ni les qualités du style ne manquent à ces deux pièces, assez distinguées pour avoir mérité d'être imprimées au Recueil.

Une seule Idylle, intitulée *Que faut-il pour être heureux?* a obtenu le même honneur, grâce à une certaine harmonie de versification, à une sorte de cadence plus appropriée à la Chanson qu'à l'Idylle, mais qui plait à l'oreille et dissimule assez bien l'absence d'invention.

C'est à la Ballade qu'a été décerné le Souci d'argent, la Fleur promise aux trois genres de poésie dont je viens de parler. *Le Navire des Morts*, composition bizarre et grande, plus remarquable par la force de la pensée que par le mérite de l'exécution, est imprimée au Recueil, et cède la victoire à une pièce de vers intitulée *l'Hirondelle*, envoyée de Paris par M. Pécontal, étranger jusqu'à présent à nos concours. Vous allez, Messieurs, en entendre la lecture, et vous jugerez si le bonheur de l'inspiration, la vérité des tableaux, le charme de la poésie sont dignes du succès qui pour nous n'a pas été douteux un seul moment.

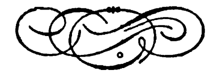
Ici se termine la nomenclature, malheureusement bien succincte, des triomphes que j'avais à vous raconter. Les Églogues, les Hymnes, les Sonnets n'ont été jugés susceptibles de distinction d'aucune sorte. Les Fables sont nombreuses et généralement médiocres. Parmi les meilleures nous avons remarqué surtout *l'Habitant des Ardennes*, par M. de Nattes, composi-

tion originale, versifiée avec un peu de négligence; *le Lionceau et le Cerf*, où le récit gracieux amène la moralité d'une manière naturelle, et *le Coquillage*, allégorie d'un genre neuf et sérieux, mais dont la fin manque de justesse. Ces deux pièces sont dues à M. Constant Dombre, de Marmande. On ne trouve dans ces divers Apologues ni des beautés assez frappantes pour faire excuser des défauts même légers, ni l'exacte correction que l'on est en droit d'exiger dans des ouvrages de si peu d'étendue. Ils sont imprimés au Recueil, et nous avons renoncé avec regret à publier une autre Fable intitulée, *la vieille Lionne*, au moins égale, comme œuvre littéraire, à celles que je viens de citer. Des considérations étrangères à la critique nous ont déterminés à ce sacrifice.

Tel est, Messieurs, le résultat du Concours, dans lequel, sur trois cents ouvrages présentés, deux seulement ont obtenu le prix. Cette stérile abondance ramène tristement au souvenir des nombreux et brillants succès dont nous nous félicitions avec vous à la dernière Fête des Fleurs; mais ce n'est pas aujourd'hui seulement que des époques rapprochées offrent d'étranges contrastes. Quelle cause doit-on leur assigner? Où sont nos lauréats de l'année précédente? Le spirituel auteur de *l'Epître à l'Académie* (1), la gracieuse Muse qui pleurait sur les ruines *d'Elusa* (2), l'ingénieux conteur de la légende *la Main rouge* (3), la tendre et mélancolique interprète des douleurs de *la Jeune Mourante* (4), le piquant fabuliste (5) qui, le premier, cueillit ici la Primevère, ont-ils donc déserté la lice,

(1) M. Edmond de Beauverger.
(2) Mme Thore, née Léontine de Mibielle.
(3) M. Lesguillon, d'Orléans.
(4) Mme Caroline Béturné, de Paris.
(5) M. Richard Baudin, à Vesoul.

témoin de leurs brillantes victoires ? Pourquoi se taisent-ils ces poëtes aimés que nous étions heureux de couronner ? Nous les entendrons encore, j'ai besoin de le croire. Des talents nouveaux leur disputeront la palme, et sous les voûtes du temple d'Isaure, dans le sanctuaire des arts et du goût, les amis des lettres viendront mêler leurs applaudissements aux mâles accents de l'éloquence, aux harmonieux accords de la lyre.



REMERCIMENT

DE M. EUGÈNE L'ÉBRALY,

Nommé Maître ès Jeux Floraux;

Lu dans la Séance publique du 3 mai 1848.

A CLÉMENCE ISAURE.

Muse d'Occitanie, à toi le chant du cygne,
Le cantique de grâce après l'honneur insigne
Qui couronne, à ta voix, mes efforts triomphants :
L'athlète de la veille, ô faveur souveraine !
A sa place parmi les juges de l'arène,
Parmi tes plus nobles enfants.

J'éprouve toutefois, au seuil même du temple,
Une secrète angoisse, alors que je contemple
Les sentiers embaumés que je viens de quitter;
Et vainqueur, regrettant jusques à mes défaites,
L'œil en pleurs, je m'écrie au doux bruit de tes fêtes :
« J'avais un luth aussi pour bénir et chanter ! »

Poésie, avenir, espérance féconde !
Ah ! s'il faut les jeter à l'Océan qui gronde
Tous ces trésors d'amour qu'un souffle a dispersés,
Vierge ! mêle du moins ta voix, loin des orages,
Aux purs frémissements des paisibles ombrages
Que la tempête m'a laissés.

Charme le frais Tibur, solitude profonde,
Où du doux rossignol le chant nocturne abonde,
Où je brave la haine aux sinistres accents,
Verdoyante oasis, éclose dans les landes,
Au milieu des tilleuls agitant leurs guirlandes
Comme pour l'inonder d'harmonie et d'encens.

A d'autres plus heureux la coupe d'ambroisie
Qu'à ma lèvre un moment offrit la poésie,
Blanche fille de l'air et du soleil doré :
Mais, noble Isaure, à toi mon hommage suprême :
Je ne suis point de ceux dont la bouche blasphème
Ce qu'ils ont longtemps adoré !

De même que les fleurs de ta riche corbeille,
Pour chaque bel oiseau, pour chaque blonde abeille
Ont une égale part de rosée et de miel,
Tu gardes à mon nom qui te doit tout son lustre
Une part de tendresse, ainsi qu'au plus illustre,
Ou comme si j'étais un enfant de ton ciel.

Qui donc accusera ma piété jalouse
Des regrets qu'elle donne aux palmes de Toulouse ?
Seules, lorsque partout l'ombre gagne ici-bas,
Elles n'ont rien perdu de leur splendeur première,
Ni de ce doux parfum, virginale poussière
Que tant de belles fleurs n'ont pas.

Je n'étais qu'un enfant, quand ces palmes bénies
M'inspirèrent l'amour des doctes insomnies :
A mon humble foyer l'épi d'or et le lis
Élèvent leurs rameaux en gerbe radieuse;
Poëte, je devais cette offrande pieuse
A l'autel glorieux où je les ai cueillis !



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1848.

Nota. **Les noms de plusieurs auteurs des pièces contenues dans la première partie de ce Recueil n'ayant été connus qu'après l'impression, il n'a pas été possible de mettre ces noms en regard du titre de leurs ouvrages dans le corps du Recueil.**

SECONDE PARTIE.

Discours et Rapports de MM. les Mainteneurs.

FIN DE LA TABLE.